ANNALES DU MUSÉE

ET

DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1822.

RECUEIL de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 24 avril 1822, et autres nouvelles productions de l'art, gravés au trait, avec l'Explication des sujets et quelques Observations sur le mérite de leur exécution.

Par C. P. LANDON, Chevalier de la Légion d'honneur, Peintre de feu S. A. R. M.gr le Duc de Berry, ancien Pensionnaire du Roi à l'École de Rome, Conservateur des tableaux des Musées royaux, Correspondant de l'Institut de France.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Au Bureau des ANNALES DU MUSÉE, quai de Conti, n.° 15, près la Monnaie.

IMPRIMERIE ROYALE.

1822.

AVERTISSEMENT.

DEPUIS la fondation de l'académie royale de peinture, jusqu'en 1790, c'est-à-dire, durant un siècle et demi, les académiciens eurent seuls le droit d'exposer leurs ouvrages dans le lieu de leurs séances. L'exposition ne se faisait que tous les deux ans; et cet intervalle avait paru nécessaire : les productions annuelles d'environ cinquante artistes eussent été comme perdues dans un aussi vaste local. Au reste, l'ouverture du salon était une espèce de fête ajoutée à la solennité de la Saint-Louis, avec laquelle elle coïncidait régulièrement.

Mais l'anarchie révolutionnaire n'eut pas plutôt commencé à étendre ses ravages sur nos plus précieuses institutions, que l'académie de peinture, enveloppée dans la proscription générale, fut complétement dissoute. Dès-lors cessèrent, dans la carrière des beaux-arts, certains priviléges accordés aux talens mûris par l'expérience; et non-seulement tous les artistes, quel que fût leur rang, mais encore tous ceux qui s'en arrogeaient gratuitement le titre, furent admis indistinctement aux honneurs de l'exposition : disons mieux, cette admission ne fut plus un hon-

neur. Une mesure aussi générale, qui semblait devoir favoriser les progrès de l'art, eut néanmoins le grave inconvénient d'éveiller, de nourrir la vanité des jeunes artistes, et d'ouvrir beaucoup trop tôt le chemin de la renommée à une foule d'écoliers de l'un et de l'autre sexe, qui, une fois admis dans le sanctuaire des talens, semblent avoir atteint l'unique but de leurs prétentions, et croient n'avoir plus rien à apprendre. Pour arrêter ce débordement de misérables productions, qui grossissait de jour en jour, on établit un jury dont le devoir était d'écarter les ouvrages indignes d'être offerts aux regards du public, ou de contribuer à la gloire de l'école française; mais le jury, toujours indulgent, ne remédia qu'incomplétement à cet abus. Le lieu de l'exposition devenant de plus en plus insuffisant, on fut obligé d'abandonner aux productions modernes la grande galerie, consacrée aux anciennes écoles. Encore nos artistes se montrèrent-ils peu flattés d'y tenir la place des Poussin, des Le Sueur, des Le Brun, des Claude le Lorrain et des Rubens : ne pas être admis dans le grand salon était une défaveur, et la galerie d'Apollon fut considérée comme un lieu d'exil.

Enfin l'administration du Musée vient de prendre une résolution qui doit satisfaire également le public et les artistes : aucun ouvrage moderne n'a été exposé dans la galerie; et les tableaux qui n'ont pu

trouver place dans le salon, ont été portés dans les nouvelles salles du Louvre, où l'on a vu, il y a deux ans, la réunion des produits de l'industrie. A la vérité, les objets exposés n'y reçoivent que des jours latéraux : mais, si les peintres regrettaient beaucoup le jour vertical du grand salon, on pourrait leur faire observer que leurs tableaux, destinés pour la plupart aux églises, aux maisons royales, ou aux cabinets particuliers, n'y seront pas autrement éclairés qu'ils vont l'être momentanément dans les appartemens du Louvre.

Ce pourrait être ici le lieu d'examiner si, dans l'intérêt de l'art, et sur-tout pour éviter l'embarras d'une trop grande quantité d'ouvrages présentés à l'époque de l'exposition, il ne serait pas à propos de rendre cette exposition régulièrement annuelle. Elle aurait l'avantage d'offrir aux talens distingués et aux artistes laborieux de plus fréquentes occasions de se mettre en évidence : le zèle des amateurs a besoin d'être ranimé, et ce n'est guère qu'à l'époque du salon qu'ils pensent à augmenter leurs collections; ajoutons que le public, avide de nouveautés, s'y porte toujours avec un empressement qui ne se ralentit pas, même dans les derniers jours de l'exposition.

Nous avons dit qu'avant la révolution la Saint-Louis était l'époque de l'ouverture du salon. Depuis

ce temps, elle a été changée presque à chaque fois, et remise tantôt au retour du printemps, tantôt aux approches de l'automne; enfin, après deux ans et demi d'intervalle, elle a lieu, pour cette année, au 24 avril. Nous ne pourrions pas dire laquelle des deux saisons est préférable; mais, quelque époque que l'on choisisse pour les expositions suivantes, ne serait-il pas à desirer qu'elle fût enfin fixée irrévocablement?



Gérard pinx.t C. Normand sc

Planche 1.re — *Corinne au cap de Misène ; tableau de M.* Gérard.

[Hauteur, 3 pieds; largeur, 4 pieds 6 pouces.]

Ce sujet est pris du roman de M.me de Staël, trop connu pour que nous ayons besoin de rapporter ici les passages qui ont inspiré l'artiste : l'aspect du tableau les rappelle suffisamment, et leur donne, en les rapprochant, un intérêt nouveau.

M. Gérard n'a pas cru sans doute devoir traiter ce sujet avec l'exactitude qu'exigerait l'histoire ; il paraît avoir eu pour principal but de donner une idée de ces femmes célèbres qui, à différentes époques, ont illustré l'Italie par le talent de l'improvisation. Aussi, dans son premier tableau, dont les figures étaient de grandeur naturelle (celui-ci en est la répétition exécutée en petit pour Sa Majesté), les personnages accessoires sont encore plus subordonnés à celui de Corinne. Cependant les personnes qui aimeraient à retrouver dans cette composition les objets qui caractérisent la scène décrite par M.me de Staël, reconnaîtront Oswald dans le jeune homme enveloppé d'un manteau, et le capitaine de vaisseau avec sa famille, dans le vieillard et les deux jeunes femmes que l'on voit sur un plan plus reculé.

Le site est conforme à la description : du point où est le spectateur, on aperçoit l'extrémité de l'île de Nisita, au-delà le Vésuve et la côte de Naples, et dans le lointain les montagnes de Castell' à Mare, qui vont se perdre dans l'horizon.

L'effet indique le moment qui suit le coucher du soleil,

où les lieux élevés reçoivent encore les derniers rayons du jour, tandis que les parties inférieures sont enveloppées dans la demi-teinte.

Le premier tableau, acquis par S. A. le Prince royal de Prusse, et depuis donné en présent, est resté à Paris : il a été vu, l'année dernière, dans l'atelier de l'artiste, lorsqu'il venait d'être terminé ; et les journaux s'empressèrent de rendre compte de ce bel ouvrage, digne de la réputation de l'auteur. Nous ne pourrions rien ajouter aux éloges qu'ils en ont faits comme d'une voix unanime : tous se sont accordés à louer le mérite de la composition, son effet pittoresque, l'expression vive et animée de Corinne, et l'émotion qu'éprouvent les divers personnages qui se sont approchés d'elle pour l'entendre.

M. Gérard a exposé au salon un fort beau portrait en pied de S. A. S. M.[lle] d'Orléans. La robe est de satin blanc ; le châle, couleur de ponceau, est légèrement agité par le vent. Le fond représente un jardin et des masses de verdure, où le soleil ne pénètre que par échappées.



Le Cte de Forbin pinxt

C. Normand sc.



C. Normand sc.

Planche 2.e et 3.e — *Prise de l'Alhambra ; tableau de M. le Comte* de Forbin.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 6 pieds 3 pouces.]

Gonzalve de Cordoue fit ses premières armes en Portugal et dans le royaume de Grenade, dont la conquête fut due en grande partie à sa valeur. Le sujet du tableau de M. le comte de Forbin représente la prise de l'Alhambra, palais des rois maures, par Gonzalve, en 1492, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle.

La ville de Grenade, que l'on aperçoit dans le fond à droite, est devenue la proie des flammes, à la suite d'un long siége et d'un assaut meurtrier. Gonzalve a forcé, dans la nuit, les portes du palais de l'Alhambra; il oblige le vieux Boabdil, dernier roi de Grenade, à s'incliner devant la croix, qui est portée par le grand-maître de l'ordre de Calatrava, suivi de ses religieux chevaliers. Un jeune écuyer de Gonzalve dépose aux pieds du crucifix les enseignes conquises sur les Maures. Le premier eunuque de Boabdil n'a pas quitté son maître. Un page de Gonzalve, précédant les hommes d'armes, porte la lance et le bouclier de ce grand capitaine. Sur le devant du tableau, Moraïm prodigue ses soins au jeune Almanzor, qui expire après avoir combattu avec intrépidité. Des débris d'armures, des costumes sarrasins, prouvent que la victoire a été long-temps disputée jusque dans le palais. On aperçoit au troisième plan la fontaine des lions, célèbre dans l'histoire de Grenade, et une partie des jets d'eau qui rafraîchissaient le délicieux jardin du Généralif. La mer termine l'horizon.

M. le comte de Forbin fit espérer, dès son début dans la carrière de la peinture, un talent qui non-seulement le mettrait fort au-dessus des amateurs (si l'on désigne par ce nom les personnes qui s'occupent des arts pour leur amusement, ou qui ne les cultivent que pour se délasser d'affaires plus sérieuses), mais le placerait même au rang de nos meilleurs artistes. Cette dernière production de son pinceau a paru digne de toutes celles qui l'ont précédée. Le style de la composition et le caractère du sujet ont assez d'intérêt pour qu'elle puisse se soutenir sans le prestige de l'effet pittoresque et du coloris; et cet effet est d'ailleurs si bien entendu, les diverses parties sont si heureusement liées par le concours ou plutôt par l'opposition ingénieuse des lumières et des ombres, des tons chauds et des teintes suaves et argentines, que ce morceau se ferait valoir sans autre moyen que celui de l'harmonie et du clair-obscur. Le ciel sur-tout est traité de main de maître : la vigueur des masses et le piquant des lumières rappellent, sous beaucoup de rapports, la manière de Rembrandt, mais sa manière épurée et ennoblie.

Le fond du tableau n'est pas d'invention ; des personnes qui ont visité les lieux, les ont reconnus, et retrouvent, jusque dans les moindres détails de l'architecture du palais, cette exactitude qui plaît toujours, et ne peut qu'ajouter au mérite de cet excellent ouvrage.



Le C.te de Forbin pinx.t C. Normand sc.

Planche 4.e — *Mort d'un Arabe pestiféré; tableau de M. le Comte* de Forbin.

[Hauteur, 4 pieds 2 pouces ; largeur, 3 pieds 6 lignes.]

Un Arabe meurt de la peste dans les souterrains d'un lazaret en Syrie, abandonné par tous les siens. Un religieux vient lui apporter des secours.

Nous ne pourrions guère, sans répéter une partie de l'article précédent, faire remarquer les qualités qui distinguent cette nouvelle composition de M. de Forbin, quoique lui-même, paraissant avoir adopté un système particulier d'effets et de coloris, ait cependant trouvé le moyen de le présenter toujours avec des combinaisons nouvelles. M. de Forbin s'attache principalement à joindre au pathétique du sujet la vigueur du ton, la magie du clair-obscur et la vivacité des oppositions.

Planche 5.e — *Mort du Roi André de Hongrie; tableau de M. le Comte* de Forbin.

[Hauteur, 3 pieds 10 pouces; largeur, 3 pieds 6 lignes.]

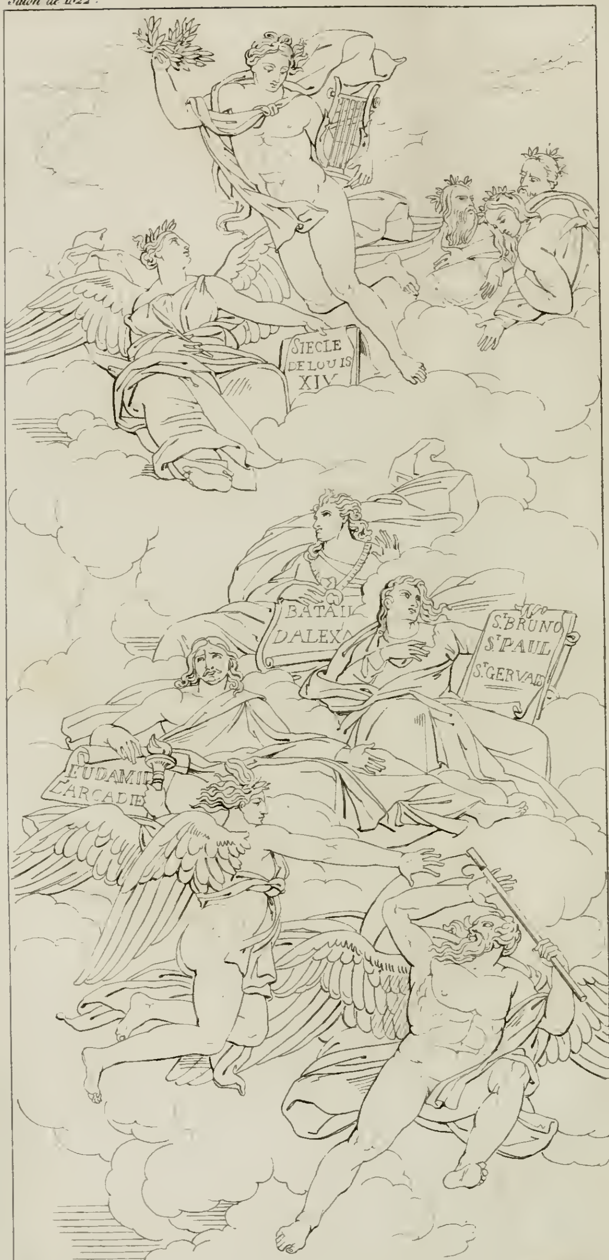
Le jeune roi André de Hongrie, assassiné par ordre de la reine Jeanne, sa femme, est précipité, après sa mort, par les fenêtres intérieures de son palais, sur la côte de Pausilype, à Naples.

Un religieux son confesseur, et sa nourrice, seuls amis qui lui soient restés fidèles, viennent rendre les derniers devoirs à ce prince infortuné, qu'ils ont trouvé baigné dans son sang et brisé dans son armure.

On ne trouve dans aucun autre tableau de M. de Forbin plus de vérité et de transparence de coloris : les lointains fuient bien; la teinte en est fraîche et légère, et la vigueur des devants la fait encore mieux ressortir. Les figures ont un relief très-fortement exprimé, sans dureté et sans sécheresse.



Le Cte de Forbin pinx^t C. Normand sc.



Meynier pinx.t C. Normand sc.

Planche 6.e — *Allégorie en l'honneur du siècle de Louis XIV; plafond d'une des salles du Musée, par M.* Meynier.

[Hauteur, 24 pieds 8 pouces; largeur, 10 pieds 8 pouces.]

La forme étroite de ce plafond, dont la largeur n'est pas même égale à la moitié de sa hauteur, présentait de grandes difficultés pour la composition. M. Meynier s'en est tiré avec habileté. La liaison des masses et l'harmonie des tons ont fait disparaître ce que la disposition d'un aussi grand nombre de figures placées les unes au-dessus des autres dans un espace resserré pouvait offrir de peu gracieux.

Le sujet est une allégorie en l'honneur des trois principaux peintres de l'école française, Le Poussin, Le Sueur et Le Brun. On voit, dans la partie supérieure du tableau, Apollon tenant la lyre d'une main, et de l'autre trois couronnes qu'il destine aux trois artistes, lesquels, portés sur des nuages, s'élèvent vers le séjour de l'immortalité. M. Meynier les a distingués non-seulement par la ressemblance que leurs portraits nous ont transmise, mais encore par l'indication de leurs principaux chefs-d'œuvre, dont le titre est inscrit sur un rouleau qu'ils tiennent à la main. On lit sur celui du Poussin, *Testament d'Eudamidas* (1), *l'Arcadie;* sur le rouleau de

(1) Le tableau du *Testament d'Eudamidas* a, dit-on, péri dans un naufrage ; il n'en reste qu'un petit nombre de copies, qui sont fort recherchées. C'est sur une de ces copies que M. Bervic avait entrepris, il y a quelques années, la gravure de cette admirable

Le Sueur, *S. Bruno, S. Paul, S. Gervais :* Le Brun montre ses fameuses *Batailles d'Alexandre*, qu'il entreprit dans la soixantième année de son âge, et dont le succès prodigieux mit le sceau à sa réputation. Au-dessous du dieu des arts, la muse de l'histoire tient une feuille sur laquelle on lit ces mots : *Siècle de Louis XIV*. Du côté opposé sont les trois plus grands peintres de l'école italienne, Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci. Enfin on voit, à la partie inférieure de la composition, un génie ailé portant au-dessus de son front la flamme qui le caractérise, et repoussant le Temps, qui, la faux à la main, menace de la destruction les chefs-d'œuvre des arts.

Si M. Meynier ne s'était pas astreint à ne placer dans son tableau que des peintres d'histoire, sans doute il n'aurait pas omis d'y faire entrer Claude le Lorrain, le premier des paysagistes, digne de marcher à côté des plus grands peintres de toutes les écoles.

M. Meynier a fait preuve d'un talent particulier dans l'exécution des plafonds. Celui qu'il a peint à la salle des antiques a commencé sa réputation : ce morceau est traité avec goût, et d'un style correct. Le second, dont il a décoré il y a deux ans l'escalier du Musée, est même supérieur au premier. Le troisième, qui fait le sujet de cet article, est plus capital pour l'étendue de la composition, et n'est pas moins étudié que les deux autres ; mais on n'y trouve pas la même vivacité de teintes, ni des lumières aussi pures et aussi franches.

---

composition. La planche était avancée, lorsque la mort a enlevé ce célèbre artiste. Il était encore dans la force de son talent ; mais la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de se livrer à un travail assidu.



Mauzaise pinx! C. Normand sc.

Planche 7.ᵉ — *Sujet allégorique, peint au plafond d'une des nouvelles salles du Louvre; par M.* Mauzaisse.

[Hauteur, 15 pieds; largeur, 14 pieds 8 pouces.]

Le Temps, armé de sa faux et planant dans les airs, montre les débris de quelques monumens des arts qu'il n'a pas encore achevé de détruire, et de quelques autres nouvellement exhumés. Si ce n'est pas là précisément l'intention du peintre, du moins c'est l'idée que paraît indiquer la composition de son tableau. La figure du Temps, dont le ton vigoureux contraste avec le ton fin et léger du fond, n'est peut-être pas exempte d'incorrections sous le rapport du dessin, mais elle est modelée largement; plusieurs parties sont touchées avec autant de verve que de goût, et l'ensemble annonce un talent facile, un pinceau exercé.

On donne quelquefois au Temps des proportions plus fortes que nature; mais, dans cette occasion, M. Mauzaisse paraît les avoir exagérées, relativement au peu de hauteur du plafond : la figure est colossale; elle semble s'abaisser et prête à tomber sur le spectateur, au lieu de s'élever dans l'espace.

La nouvelle salle où ce plafond vient d'être exécuté, touche à l'ancienne salle ronde qui forme, de ce côté du Louvre, la pièce d'introduction. Cette dernière vient d'être décorée en stuc dans tout son pourtour, et la coupole est ornée de figures peintes en grisaille par M. Mauzaisse.

Planche 8.e — *Le bon Samaritain; tableau de M.* Drolling.

[Hauteur, 5 pieds 9 pouces; largeur, 7 pieds 6 pouces.]

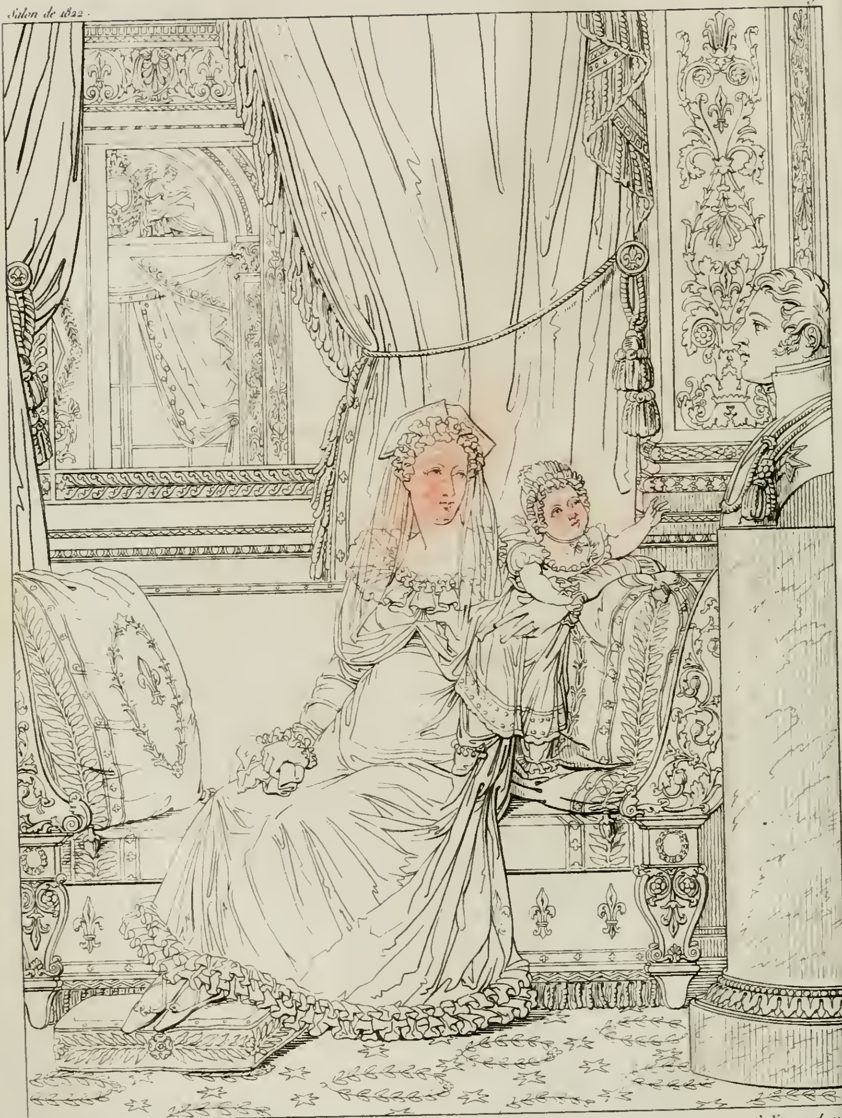
Depuis quelques années, il n'y a pas eu d'exposition où ce sujet ne se soit trouvé plusieurs fois répété. Il est bon à traiter pour les jeunes artistes, qui pensent qu'il vaut mieux soigner un petit nombre de personnages, que d'en estropier une multitude, comme nous avons trop souvent occasion de le remarquer. Le sujet du bon Samaritain se prête à l'étude des nus et à l'expression, les deux principales parties de la peinture historique.

Si ce morceau présente peu d'élévation dans le style et d'élégance dans le dessin, peut-être, à la rigueur, le sujet n'en demande-t-il pas davantage. Au surplus, il est bien peint; le coloris en est vigoureux; les pieds, les mains et la tête du jeune homme sont parfaitement rendus.

Salon de 1822 Pl. 8.



Drolling pinx.t C. Normand sc.



Kinson pinx.t

C. Normand sc

Planche 9.e — *Portrait en pied de S. A. R. M.me la Duchesse de Berry; par M.* Kinson.

[Hauteur, 6 pieds 10 pouces; largeur, 5 pieds 4 pouces.]

Ce beau portrait, qui fut offert aux regards du public dans le courant de l'année dernière et dans le salon même du Musée, y exciterait encore aujourd'hui le plus vif intérêt. Exposé depuis à l'académie de Gand, dont les membres, nés sujets de S. M. le Roi des Pays-Bas, ont coutume de réunir à certaines époques le résultat de leurs travaux, il a été gravé au trait, et inséré dans un recueil contenant les meilleurs morceaux de cette exposition. Le portrait est même accompagné d'une notice, dont nous rappelons ici les principales expressions :

« Lors du déplorable événement du 13 février 1820, » M.me la Duchesse de Berry, après avoir montré le plus » grand courage tant que son auguste époux, mortelle- » ment blessé, réclamait tous ses soins, se livra au plus » profond désespoir dès qu'il eut rendu le dernier soupir. » Le prince mourant avait prononcé ces paroles : *Mon » amie, conservez-vous pour l'enfant que vous portez » dans votre sein.* Ce peu de mots avait fait briller un » rayon d'espoir, et imposait à M.me la Duchesse de » Berry le devoir de ménager ses jours. La Princesse » s'en souvint, et, dans sa douleur, elle parut tranquille » et résignée. C'est dans cette situation d'esprit que le » peintre a représenté son auguste modèle. »

M.me la Duchesse de Berry, en habits de deuil, assise sur un canapé dans l'appartement de sa fille, soutient

la jeune princesse, et fixe ses regards sur le buste de son malheureux époux. Une mélancolie touchante se peint dans ses traits et dans son maintien; on croit y voir la tendre sollicitude de la mère retenant les larmes de l'épouse. La gaieté enfantine de la jeune princesse, qui tend les bras à son père, contraste avec l'expression tendre et douloureuse de l'auguste veuve. L'extrême ressemblance des figures et l'exécution du tableau honorent autant le talent de l'artiste que le sentiment de la composition fait l'éloge de son goût et de sa sensibilité.

Le canapé sur lequel la Princesse est assise est en velours violet; les broderies et tous les ornemens sont en or. La partie du fond qu'on aperçoit derrière le rideau, est une glace dans laquelle se réflète la décoration de l'appartement.

Outre le mérite de la composition et de la ressemblance, ce tableau offre une grande vérité de coloris, et sur-tout une touche très-soignée, genre de mérite que beaucoup d'artistes affectent aujourd'hui de négliger et même de dédaigner, comme étant la marque d'un génie étroit et d'un pinceau servile. Ce mérite néanmoins est d'autant plus nécessaire que toutes les parties d'un portrait réclament une imitation exacte : c'est même un devoir, un témoignage de respect et de zèle, dans la représentation des personnages d'un rang élevé.



Gaillot pinx.t

C. Normand sc.

Planche 10.e — *La Vision de S.te Monique, mère de S. Augustin; tableau de M.* Gaillot.

[Hauteur, 11 pieds 6 pouces; largeur, 10 pieds 6 pouces.]

A l'âge de vingt ans, S. Augustin enseignait la rhétorique à Tagaste, et il s'y était acquis beaucoup de renommée : mais la mort d'un de ses amis le toucha si vivement, que, ne pouvant plus demeurer au lieu où il avait fait cette perte, il retourna à Carthage, où était sa mère.

S. Augustin s'était fait manichéen : mais sa réputation, quelque grande qu'elle fût, ne pouvait consoler sa mère de son hérésie et de ses erreurs; et, tandis que chacun la félicitait d'avoir un tel fils, elle le pleurait aussi amèrement que si elle l'eût vu dans le tombeau. Elle cessa de demeurer avec lui pour ne pas entendre ses discours impies; elle ne voulait pas même le souffrir à sa table, espérant que cette sévérité le ferait rentrer en lui-même. Quelque temps après, Monique, voyant ses efforts inutiles, alla trouver un évêque, et le conjura, les larmes aux yeux, d'entreprendre la conversion de son fils. Le prélat lui répondit qu'il n'était pas temps encore. « Contentez-vous, lui dit-il, de prier Dieu pour » lui; il reconnaîtra peu à peu son erreur et son im- » piété. » Et comme elle continuait de le presser de voir son malheureux fils : « Allez, lui dit-il; que le Seigneur » vous bénisse : un enfant de tant de larmes ne peut » périr. » Monique regarda ces paroles comme un oracle du ciel. Enfin ses prières furent exaucées; Dieu lui envoya un ange qui la consola merveilleusement, en lui

faisant voir qu'elle et son cher fils suivraient ensemble jusqu'à la mort le symbole de la foi.

On voit dans ce tableau S.te Monique avertie par un songe des bienfaits que le ciel doit répandre sur elle et sur son fils. L'envoyé de Dieu est au chevet de son lit; une lumière céleste l'accompagne, et se répand sur les objets qui l'environnent. Du côté opposé, on voit S. Augustin écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit, et entouré de petits anges, qui portent les divers attributs de la dignité épiscopale. Ce groupe, porté sur des nuages, est éclairé d'une lumière bleuâtre, telle que la produirait la clarté de la lune; et cet effet harmonieux et purement fantastique forme un contraste avec la lumière dorée qui s'étend sur le reste du tableau. La figure de la sainte, heureusement posée, et drapée d'un bon style, se fait remarquer, ainsi que la figure de l'ange, par la douceur et la noblesse de l'expression.

On juge, d'après ce tableau, que l'artiste est loin de suivre l'exemple de nombre de peintres qui, faute de jugement, ou peu riches en fonds d'études, ont adopté depuis quelques années, et le mal s'accroît de jour en jour, une manière négligée, superficielle, et sur-tout fort incorrecte. M. Gaillot cherche, au contraire, à se rapprocher des bons modèles, et s'attache à la noble imitation de la nature. La *Vision de S.te Monique* est le pendant de la *Conversion de S. Augustin,* que l'on a vue et citée avec éloge au dernier Salon. Ces deux sujets ont été commandés pour l'église des Petits-Pères de Paris, et complètent avec plusieurs autres tableaux de même dimension, peints par Carle Vanloo, la décoration du chœur de cette église.



Landon et Caillot pinx.t

C. Normand sc.

Planche 11.e et 12.e — *S. Louis fait placer dans l'église de Saint-Denis les tombeaux des Rois ses prédécesseurs; tableau de MM.* Landon *et* Gaillot.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 4 pieds.]

S. Louis, avant de retourner en Orient, prit la résolution de transférer dans le chœur de Saint-Denis les corps des rois ses prédécesseurs, inhumés en différens endroits de cette église. Il fit mettre ceux de la race de Charlemagne à droite, au midi; et ceux de la famille de Hugues Capet vis-à-vis, à gauche, du côté du nord : les uns et les autres sous des tombeaux de pierre élevés à deux pieds et demi de terre; avec leurs figures en relief, couchées, et vêtues d'un habillement royal, tel, à peu près, qu'on le portait du temps de S. Louis. Ces tombeaux étaient restés dans le même état, jusqu'à l'époque de la révolution, époque de la profanation de toutes les choses saintes. Les figures des rois furent conservées seulement comme objets d'antiquité, et transportées à Paris, au cloître des Petits-Augustins. Au retour du souverain légitime, ces monumens ont été reportés à Saint-Denis pour y reprendre leur ancienne destination. Ils y sont tenus en dépôt, jusqu'à l'achèvement de la décoration intérieure de l'église.

S. Louis, accompagné de la reine Marguerite de Provence et des trois jeunes princes leurs enfans, donne des ordres pour le placement des tombeaux, et paraît faire quelque exhortation touchante à l'un de ses fils, en lui montrant le simulacre de l'un des rois qui l'ont précédé. Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, à la tête de

ses religieux, vient présenter ses hommages au roi. Le lieu de la scène est le chœur de l'église, dont on aperçoit, dans le fond, la nef du côté de l'entrée, et une partie de la croisée, où l'on exécute encore quelques travaux de construction. A gauche du spectateur, derrière S. Louis, on voit une partie du tombeau de Dagobert, le premier de nos rois qui ait choisi sa sépulture dans l'église de Saint-Denis. Ce tombeau, refait au milieu du XII.e siècle, avait remplacé l'ancien, qui avait été détruit, ou par le temps, ou par les Normands qui s'étaient rendus maîtres de l'abbaye de Saint-Denis en 865 (1).

---

(1) Après avoir arrêté la composition de ce tableau, commandé pour l'église de Saint-Denis, j'en avais peint l'esquisse, et j'avais fait les études des têtes et des nus, lorsqu'attaqué d'une maladie grave, je me vis forcé d'interrompre ce travail. M. Gaillot a bien voulu s'y associer, et terminer l'ouvrage conformément à mes premières idées. L'exécution du tableau, dans son état actuel, est entièrement de sa main, et fait, comme je me plais à le reconnaître, le principal mérite de l'ouvrage. Si j'en réclame ici la composition, c'est pour que l'on n'attribue qu'à moi seul les imperfections qu'on y trouvera sous ce rapport, et afin que M. Gaillot recueille, comme de raison, les éloges qui lui sont dus pour le talent de l'exécution. On y trouve une expression douce, un bon coloris, un pinceau correct, gracieux et facile, et des détails rendus avec beaucoup de goût.



Blondel pinx.

C. Normand sc.



Blondel pinx.t rmand sc.

Planche 13.[e] et 14.[e] — *La Dispute de Minerve et de Neptune; plafond du cabinet du Roi, par M.* Blondel.

[Hauteur, 11 pieds; largeur, 16 pieds.]

Le Gouvernement français, qui tendit toujours aux sciences et aux arts une main protectrice, et, de tous les gouvernemens européens, celui qui, leur ayant depuis long-temps fourni les plus heureuses occasions de se développer avec éclat, leur a aussi prodigué les récompenses les plus honorables, avait prévu sans doute que des motifs d'émulation aussi attrayans feraient bientôt éclore une foule de talens de toute espèce, dont la plupart ne s'éleveraient pas au-dessus de la médiocrité; que bientôt peut-être le nombre des artistes deviendrait si considérable, que non-seulement les fortunes particulières ne pourraient suffire à l'entretien de leurs travaux, mais que la fortune publique, qui n'est pas inépuisable, aurait sans cesse à faire de nouveaux sacrifices pour les occuper et assurer leur existence. Nous nous abstenons d'examiner ici jusqu'à quel point la multitude des talens, portée au-delà des besoins de la société, peut contribuer à la gloire de l'art et à la prospérité de l'État; mais on ne peut se dissimuler que sans les travaux extraordinaires commandés par plusieurs ministres, conformément aux intentions de Sa Majesté, et par quelques administrations particulières, les beaux-arts, parmi lesquels la peinture historique tient le premier rang, ne tarderaient pas à tomber dans un état de langueur et d'abattement complet. Les peintres de genre, que la facilité du succès a engagés dans

une carrière moins relevée, moins épineuse, et dont les productions trouvent toujours un refuge dans le cabinet de l'amateur, n'obtiendraient pas même un débit suffisant de leurs ouvrages, si le Gouvernement, par un effet de sa constante sollicitude, n'avait pas soin de les comprendre dans la liste de ses acquisitions.

Mais, pour donner aux encouragemens annuels une utilité bien réelle, il ne suffisait pas, comme on l'a fait jusqu'à présent, d'ordonner des travaux; il fallait encore en indiquer la destination. Précédemment, de peur, disait-on, de donner des entraves au génie, on laissait aux artistes le choix du sujet, celui des dimensions du tableau et des proportions des figures. C'est à l'effet de cette fausse condescendance qu'on peut attribuer cette multitude de morceaux de différens genres et de toutes grandeurs, qui se sont accumulés successivement, et que l'on n'a pu réunir sans qu'il en résultât bien des disparates dans la décoration des palais où ils viennent enfin de trouver une place (1). L'administration actuelle des beaux-arts a adopté une marche différente : les ouvrages exécutés par ordre de Sa Majesté auront dorénavant une destination spéciale.

(1) Il faut en excepter le château de Compiègne, dont la magnifique galerie et les principaux appartemens ont été décorés d'après un plan régulier, qui fait honneur au goût de l'architecte. Les peintures ont été exécutées en grande partie par M. Girodet ou par ses premiers élèves; de plus, environ quatre-vingts tableaux, presque tous modernes et de grande dimension, tirés de la réserve du Musée, ont été envoyés l'année dernière dans cette résidence royale pour en compléter la décoration, qui, sous ce rapport, paraît ne rien laisser à desirer. Le château de

Le sujet du tableau dont nous donnons ici l'esquisse, est la dispute de Minerve et de Neptune, qui prétendent l'un et l'autre donner leur nom à la ville d'Athènes. L'olympe assemblé décide que celui des deux qui produira la chose la plus utile, obtiendra l'avantage. Neptune, frappant la terre de son trident, en fait sortir un cheval; Minerve fait naître l'olivier, et les dieux prononcent en sa faveur. Cette peinture orne le plafond du cabinet du Roi, attenant à la salle des séances royales pour l'ouverture de la session des Chambres. On trouve dans cette partie du Louvre, depuis la salle ronde du Musée jusqu'à l'escalier de la colonnade, une longue suite d'appartemens dont la décoration pourrait occuper long-temps nos peintres et nos sculpteurs. On assure que le projet du Gouvernement est d'y employer successivement les meilleurs artistes, et de relever, par les plus nobles travaux, une école célèbre, dont on aurait lieu de déplorer bientôt la décadence, si l'oubli des grands

---

Fontainebleau, beaucoup plus vaste que celui de Compiègne, pourrait être mis sous peu d'années dans un état aussi satisfaisant. Outre cent cinquante tableaux placés depuis deux ans dans les pièces les plus apparentes, beaucoup d'autres, la plupart de l'ancienne école française, ont été désignés par M. le directeur des Musées royaux pour y être joints très-prochainement. Plusieurs dessus de porte ont été commandés pour le même palais. Rambouillet, Saint-Cloud, le grand et le petit Trianon, ont paru suffisamment ornés, du moins pour le moment actuel. Quant au château de Versailles, plusieurs tableaux ont été exécutés pour l'appartement du Roi et celui de la Reine : on se propose de revoir la restauration des plafonds de la galerie, qui avait été remise en état il y a cinq ans, et dont quelques parties demandent encore de légères réparations.

principes et le dégoût des études solides continuaient à se manifester, comme on a pu le remarquer aux deux ou trois dernières expositions. Il est même probable qu'on fera en sorte d'employer à ces travaux la peinture à fresque, dont on n'a pas reconnu jusqu'à ce jour toute l'utilité, malgré les preuves que nous en fournissent quelques monumens du premier ordre placés au sein même de la capitale. La coupole des Invalides par Delafosse, et celle du Val-de-grâce par Mignard, n'ont rien perdu de leur éclat depuis un siècle et demi, et suffisent pour ne laisser aucun doute sur la beauté et la durée de ce genre de peinture. Nous aurons occasion de revenir sur cet objet, lorsque nous offrirons, dans ce même recueil, l'esquisse d'un tableau capital que M. Abel de Pujol vient d'exécuter à fresque dans l'église de Saint-Sulpice.

Le tableau de M. Blondel représentant la dispute de Minerve et de Neptune est un de ceux qui ont été ordonnés depuis deux ans pour être peints sur toile dans l'atelier de l'artiste, et attachés ensuite au plafond. Il est à desirer que M. Blondel, qui a mis dans toutes ses compositions, et notamment dans le morceau dont il s'agit, un grand goût de dessin et une touche brillante, ne soit pas un des derniers à faire pour la peinture à fresque des essais qui, selon toute apparence, ne pourront manquer de lui réussir.

Blondel pinx.t

Reveil sc.

Planche 15.e — 1. *Mars, 2. la Paix; tableaux exécutés au plafond du cabinet du Roi, par M.* Blondel.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 6 pieds.]

Ces deux figures allégoriques, exécutées dans les parties ovales du plafond dont il a été question dans l'article précédent, ont cette conformité de caractère et de style qu'indiquait naturellement le sujet du tableau principal. Le cheval que Neptune fait sortir de terre d'un coup de son trident, partage avec le guerrier les périls des combats; et l'abondance, l'industrie, la prospérité du commerce, des sciences et des arts, sont les fruits de la paix, dont l'attribut est un rameau de l'olivier produit par la déesse de la sagesse.

Les trois tableaux dont nous venons de donner l'esquisse, ne sont pas les seuls ouvrages que M. Blondel ait exécutés depuis la dernière exposition : cet artiste laborieux, digne du rang honorable qu'il tient dans notre école, s'occupe spécialement de la décoration de la nouvelle galerie de Diane à Fontainebleau. Les côtés de cette galerie, dont les travaux, commencés depuis plusieurs années, ne tarderont pas à être terminés, sont ornés de paysages et de sujets tirés de l'histoire de France et exécutés par différens artistes. Nous en avons donné le trait dans le volume du salon de 1819. La salle pratiquée à l'extrémité de cette galerie, et le plafond dans toute sa longueur, devront au pinceau gracieux et élégant de M. Blondel le complément de leur décoration.

Planche 16.e — *Jésus au mont des Oliviers; tableau de M.* Destouches.

[Hauteur, 12 pieds 6 pouces; largeur, 9 pieds 7 pouces.]

Jésus étant tombé en agonie, Dieu envoya du ciel un ange qui vint le soutenir. Alors Jésus, se levant, vit ses disciples endormis. Comme il leur parlait encore, Judas, un des douze apôtres, parut à la tête d'une troupe de gens armés pour le saisir.

M. Destouches exposa au salon de 1819 son premier ouvrage, qui fit concevoir d'heureuses espérances. En général, celui-ci n'a pas été trouvé supérieur au précédent; mais il a paru peut-être un peu plus correct sous le rapport du dessin: cependant l'effet pittoresque manque de nerf, l'expression en est languissante, et il y a de la froideur et de l'égalité dans la touche, du moins à en juger à la distance d'où l'on voit le tableau. Plus rapproché du spectateur, il offrirait peut-être des détails intéressans. Au surplus, la composition et l'exécution sont exemptes de cette manière négligée, de cette pratique vicieuse, qu'adoptent sans réflexion, depuis quelques années, une foule de jeunes peintres d'histoire, plus jaloux de se produire au salon que de se rendre dignes d'y être admis.

Ce tableau a été commandé par M. le Préfet de la Seine pour une des églises de Paris.



Destouches pinx.t C Normand sc



Lethière pinx.t C. Normand sc.

Planche 17.e — *S. Louis visitant et touchant un Pestiféré dans les plaines de Carthage; tableau de M.* Guillon-Lethière.

[Hauteur, 12 pieds 6 pouces; largeur, 9 pieds 5 pouces.]

« Louis IX », dit Voltaire, dont l'opinion ne doit pas être suspecte lorsqu'il fait l'éloge d'un saint, « Louis IX » paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, à » rendre la France triomphante et policée, et à être » en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle » d'un anachorète, ne lui ôtait aucune des vertus qui » font les grands rois. Une sage économie ne déroba rien » à sa libéralité; il sut accorder une politique profonde » avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souve- » rain qui mérite cette louange : prudent et ferme dans » le conseil, intrépide dans les combats sans être em- » porté, compatissant comme s'il n'avait été que mal- » heureux, il n'est pas donné à l'homme de porter plus » loin la vertu. »

Il n'est pas étonnant que, dans le grand nombre de sujets que l'histoire de S. Louis fournit aux peintres, celui-ci leur ait paru le plus propre à élever leur imagination. L'exposition actuelle en offre plusieurs, parmi lesquels nous en avons choisi trois pour les insérer dans ce volume. Le lecteur pourra les comparer.

Louis IX, visitant son armée campée devant Tunis et attaquée de la peste, prodiguait par-tout ses soins, et s'efforçait de ramener le calme dans les esprits. Le peintre a représenté le moment où le roi vient d'entrer dans la tente d'un officier supérieur atteint de la conta-

gion, et près duquel un nègre et un page viennent d'expirer. Il touche la tumeur du malade, qu'un Africain n'ose soutenir avec ses mains qu'après les avoir enveloppées.

Ce qu'on entend par effet pittoresque, provient, en général, de l'opposition harmonieuse des teintes vives et des tons suaves, ou de l'ingénieuse combinaison des ombres et des lumières, destinées à se faire valoir réciproquement. Cet effet a pour but de reposer l'œil du spectateur, et de le ramener, sans qu'il s'en aperçoive, sur les parties les plus importantes de la composition. Mais ce genre d'artifice, cette magie du clair-obscur, c'est ainsi qu'on le nomme, est beaucoup moins desirable dans les scènes pathétiques, où rien ne doit distraire de l'objet principal que dans les sujets d'un ordre inférieur, qui souvent tirent tout leur mérite de l'agrément du coloris ou du jeu des ombres et des lumières. On pourrait donc penser que M. Lethière s'est plus scrupuleusement attaché à l'effet pittoresque qu'à l'expression et à la correction du dessin, qui ne sont pas à l'abri de la critique. De plus, les lumières laissent à desirer plus de franchise; les ombres, plus de légèreté et de transparence. Ces observations, faites dans le seul intérêt de l'art, ne sauraient porter préjudice à un artiste estimable, dont la réputation est à juste titre et depuis long-temps fondée sur un tableau qu'on voit toujours avec plaisir à la galerie du Luxembourg, *Brutus condamnant ses fils à mort.*



Delorme pinx.t Reveil sc.

Planche 18.e — *Céphale enlevé par l'Amour; tableau de M.* Delorme.

[Hauteur, 6 pieds 10 pouces; largeur, 4 pieds 10 pouces.]

Ce tableau, d'une composition gracieuse et d'un dessin correct, offre de la finesse dans les caractères, une touche soignée, et rappelle le goût de l'école où M. Delorme a formé son talent : on reconnaît que cet artiste est élève de M. Girodet. Sans doute il restera fidèle aux principes qu'il a puisés chez son maître. Sans doute, à son exemple, il se montrera jaloux d'unir à la noblesse de l'expression la pureté des formes et la délicatesse du pinceau.

On regrette que les figures de ce tableau ne soient pas d'une proportion un peu plus élevée, et qu'elles se rapprochent de ce que l'on appelle petite nature, laquelle produit d'autant moins d'effet que le tableau est entouré de morceaux d'une grande dimension. On en trouve le coloris un peu enluminé, et la netteté des contours va quelquefois jusqu'à la sécheresse.

Nous avons remarqué depuis plusieurs années qu'à chaque exposition nouvelle, quelques retranchemens que fasse le jury, la quantité des ouvrages augmente progressivement. Le salon de 1819, le plus nombreux que l'on eût vu, offrait environ seize cent cinquante numéros. Le catalogue de 1822 passe dix-sept cents; et souvent un même numéro indique une série de tableaux du même artiste. On ne sait pas où s'arrêtera cette effrayante fécondité.

Le chapitre de la peinture, en tableaux d'histoire,

en paysages, portraits, compositions de genre, miniatures et dessins, contient quatorze cents objets; la sculpture, cent soixante-dix. Celle-ci est exposée dans les nouvelles salles du rez-de-chaussée qui donnent sur la cour du Louvre, et qui sont réservées pour les monumens de la sculpture moderne. On y a déjà placé à demeure quelques statues provenant du palais de Versailles, et les objets les plus capitaux du Musée des Petits-Augustins.

Parmi les morceaux de sculpture faisant partie de l'exposition actuelle, on compte dix statues en marbre et une seule en bronze, commandées par le Gouvernement; quelques bas-reliefs, et plusieurs modèles de statues en plâtre: les bustes et les portraits, qui toujours abondent, complètent le nombre de cent soixante-dix.

La gravure en médailles, en pierres fines et en taille-douce, et sur-tout la lithographie, comprennent cent quatre-vingts numéros. Parmi les graveurs en taille-douce, on distingue MM. Allais, Bacquoi, Auguste Desnoyers, Forster, Girardet, Laugier, Lignon, Raphaël-Urbain Massard, Muller, Pradier et Richomme.

Les graveurs en pierres fines et en médailles sont MM. Barre, Brenet, Caunois, Depaulis, Dieudonné, Galle aîné, Gatteaux et Montagny.

S'il y a place au salon pour l'architecture, ce ne peut être que pour des dessins ou de petits modèles. Les ouvrages de ce genre sont peu nombreux cette année; on trouve seulement quelques projets ou dessins de MM. Bonnevie, Caristie, Deseynes, Gautier, Gau, Hittorf et Le Comte.



Cognet pinx.t *Reveil sc.*

Planche 19.e — *Métabus, Roi des Volsques; tableau de M.* Cogniet.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 6 pieds 6 pouces.]

Détrôné et poursuivi par ses sujets, Métabus est arrêté dans sa fuite par un torrent. Prêt à le franchir, il attache sa fille à son javelot et la voue à Diane, avant de la lancer sur l'autre bord. Ce sujet est tiré de l'Énéide, livre XI.

On ne peut considérer ce tableau que comme un morceau académique, un sujet d'étude; d'ailleurs, la figure est bien développée, d'un bon goût de dessin, et le coloris ne manque ni de vigueur ni de vérité : mais il faut être prévenu de l'intention du peintre, pour ne pas trouver que l'enfant est comme une espèce de hors-d'œuvre ajouté après coup. Cette petite figure, qui n'a aucune proportion avec la figure principale, est incomplétement sentie; mais elle est propre à donner quelque intérêt au sujet, qui peut-être, dans l'origine, représentait seulement un héros bravant ou implorant les dieux, et auquel l'artiste aura fait de légers changemens.

C'est de l'académie de Rome, où M. Cogniet réside en qualité de pensionnaire du Roi, qu'il a envoyé cette étude avec un autre tableau d'une seule figure, dont nous donnerons le trait dans ce volume. Les élèves pensionnaires sont dans l'usage de fournir, chaque année, nous ne dirons pas un tableau de leur composition, mais un morceau de leur façon; car on n'a encore vu, soit en dessin, soit en peinture, aucun

ouvrage du genre historique qui atteste leurs progrès. Assurément, pour peindre quelques académies, il n'est pas besoin d'aller à Rome et d'habiter pendant quatre ou cinq ans la patrie des Michel-Ange, des Raphaël ou des Carraches.

Cependant, car il faut rendre hommage à la vérité, un de MM. les pensionnaires nous paraît exempt du reproche que tout ami des arts serait en droit d'adresser à ces jeunes artistes en général. M. Vinchon, qui vient d'exécuter à Paris les peintures d'une chapelle de l'église Saint-Sulpice, a envoyé de Rome, il y a trois ans, les dessins ou cartons d'un grand tableau qu'il a peint à fresque dans une église de Rome. Ce dessin fut exposé dans la salle des séances de l'Institut, et il obtint l'approbation des professeurs.



Thomas pinx.t *C. Normand sc.*

Planche 20.[e] — *Les Vendeurs chassés du Temple; tableau de M.* Thomas.

[Hauteur, 12 pieds 1 pouce; largeur, 10 pieds 3 pouces.]

Jésus venait de faire son entrée à Jérusalem; comme il approchait du temple, il vit des marchands établis sous le premier portique. Alors, saisissant une corde dont il se servit comme d'un fouet, il les chassa en disant: « N'est-il pas écrit que la maison de mon père est une » maison de prière? et vous en faites une retraite de voleurs. » Ce tableau a été commandé par M. le Préfet de la Seine.

Les sujets de piété, depuis le rétablissement des églises et la restauration de la monarchie, sont presque aussi nombreux au salon que le furent, durant les guerres de la révolution, les tableaux de bataille, ou ceux des saturnales de la liberté. Mais, si ces derniers amenaient insensiblement la décadence de l'art, les autres contribueront sans doute à le remettre en vigueur. Cependant on ne peut se dissimuler que les compositions religieuses, quelque variété que puisse leur donner un peintre habile, soit dans la disposition et le caractère des personnages, soit dans l'aspect de l'ensemble et dans l'effet pittoresque, ont été si souvent répétées, et ont nécessairement entre elles une si grande conformité, qu'elles n'attirent plus guère, ni la foule des curieux, qui ne veulent que des sujets nouveaux, ni les connaisseurs, qui ne s'arrêtent que devant les tableaux qu'une exécution brillante a placés hors de la ligne commune. Mais, si le tableau qui fait le sujet de cet article, ne peut être cité comme devant

faire époque dans l'école française, du moins on ne le confondra pas avec tant de productions que leur médiocrité condamne à l'oubli, médiocrité qui fait regretter les encouragemens dont leurs auteurs ont été honorés. Cette composition a du mouvement et de l'expression; la scène est convenablement rendue, l'effet en est simple et vrai, les figures sont étudiées et touchées largement : il ne tient qu'à l'artiste de donner à son style plus d'élévation, aux détails plus de précision et de finesse.

Nous avons dit, dans un article précédent, que la liste des tableaux exposés cette année contenait environ treize cent quatre-vingts numéros, et que souvent un seul numéro comprenait plusieurs ouvrages. En faisant à chaque genre la part qui lui revient, nous trouvons à peu près deux cents tableaux d'histoire proprement dits; en sujets du style historique moyen ou anecdotique, deux cent quarante; scènes familières ou rustiques, deux cent cinquante; paysages, trois cents; tableaux d'architecture, soixante; de fleurs et de nature morte, quatre-vingts; enfin en portraits, grands, moyens ou petits, à l'huile ou en miniature, neuf cent cinquante. Il n'y a pas de famille dans Paris qui n'y retrouve quelqu'un des siens. Nous pouvons ajouter que si les portraits ne forment pas la partie la plus importante de l'exposition, ils n'en sont, sous plus d'un rapport, ni la moins curieuse ni la moins amusante.



Landon pinx.[t] C. Normand sc.

Planche 21.e — *Enfans exécutant un Concert ; tableau de M.* Landon.

[Hauteur, 4 pouces ; largeur, 5 pouces et demi.]

Plusieurs groupes d'enfans ou de petits génies, dont quelques-uns sont ailés, exécutent dans les airs un concert de voix et d'instrumens. Une petite fille est le personnage principal ; plusieurs autres accompagnent son chant de leurs voix. A sa droite, deux enfans jouent de la flûte et du tambour de basque ; à ses pieds un autre bat la mesure sur le livre. Un ciel pur se découvre derrière les nuages.

Planche 22.ᵉ — *Danse d'Enfans; tableau de M.* Landon.

[Hauteur, 4 pouces; largeur, 5 pouces et demi.]

Une douzaine d'enfans ou de petits amours se tiennent par les mains et forment une danse au milieu des nuages; leur joie est vive et animée. On aperçoit dans le fond le sommet de quelques montagnes qui s'élèvent au-dessus de l'horizon. Ce petit tableau est le pendant du précédent.



Landon pinx.t

C. Normand sc.



Gassies pinx t *C. Normand sc.*

Planche 23.e — *Martyre de S. Appien, tableau de M.* Gassies.

[Hauteur, 14 pieds 7 pouces; largeur, 11 pieds.]

Dans un article précédent, nous avons parlé des encouragemens donnés aux arts, et principalement à la peinture historique, par LL. EE. les Ministres de la maison du Roi et de l'intérieur et par M. le Préfet de la Seine. Les tableaux commandés pour le compte particulier de Sa Majesté sont destinés à la décoration des maisons royales : outre ces ouvrages, plusieurs autres sont acquis, pour le même objet, dans le courant ou à la fin de l'exposition. C'est à la même époque aussi que le Ministre de l'intérieur fait des acquisitions ou qu'il commande des tableaux, qui sont accordés aux principales villes des départemens. Quant à ceux qui sont exécutés sur la demande de M. le Préfet de la Seine, ils ne sortent pas de l'enceinte de Paris, et ils sont réservés pour la décoration des églises de cette capitale.

On compte, sur le livret du salon de cette année, cinquante-deux tableaux commandés par le Ministre de la maison du Roi, dix-neuf par le Ministre de l'intérieur, et quatorze par M. le Préfet de la Seine. Il est vrai que plusieurs de ces ouvrages, annoncés par quelques-uns de nos premiers artistes, ne figurent que sur le livret et ne sont pas exposés. Nous sommes loin d'en conclure que, quelque célérité qu'ils puissent mettre dans l'exécution de leurs travaux, ces artistes ont été plus empressés de les obtenir que prompts à les terminer. Cependant il arrive quelquefois qu'un peintre est chargé de plus de

tableaux qu'il n'en peut faire, lorsqu'un autre, non moins recommandable, n'en obtient pas assez pour être constamment occupé: mais, les encouragemens ne provenant pas tous de la même source, cet inconvénient est inévitable.

Le tableau dont nous donnons ici le trait, et qui est destiné pour une église de Paris, représente le martyre de S. Appien. Ce saint, né en Lycie, de parens riches et nobles, fut envoyé à Béryte en Phénicie, où il y avait alors des écoles célèbres d'éloquence, de philosophie et de droit romain. Il fit des progrès rapides dans ces différentes sciences, et retourna dans sa patrie. Il était alors dans sa dix-neuvième année. Le feu de la persécution s'étant rallumé sous l'empire de Galère Maximien, Appien s'offrit en quelque sorte lui-même au fer des bourreaux, et montra jusqu'à quel point il portait le mépris de la mort. Après avoir éprouvé pendant plusieurs jours des tortures inouies, il comparut devant le gouverneur, qui, le trouvant toujours inébranlable, ordonna qu'il fût jeté dans la mer. Eusèbe raconte que le martyr, aux pieds duquel on avait attaché des pierres, ne fut pas plutôt tombé dans l'eau, qu'il s'éleva une grande tempête, et qu'on sentit dans la ville les secousses d'un tremblement de terre. Les vagues poussèrent le corps du saint vis-à-vis d'une des portes de Césarée, comme si la mer n'eût pas été digne de le garder dans son sein.

Ce tableau, dont le coloris n'est pas exempt de dureté, se recommande principalement par la correction du dessin. M. Gassies joint à ce mérite le talent de varier le style et le genre de ses compositions. Nous aurons occasion de citer quelques autres ouvrages du même artiste.



A. Scheffer pinx.t Reveil sc.

Planche 24.e — *S. Louis visitant ses Soldats malades de la peste ; tableau de M.* Scheffer.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 8 pieds.]

Ce sujet est le même que celui que M. Lethière a traité, et dont nous avons donné la gravure, planche 17.e de ce volume. Les deux artistes l'ont senti d'une manière toute différente.

M. Scheffer a donné beaucoup moins et sans doute trop peu d'étendue à sa composition, qui semblait exiger plus de développement et plus de dignité. S. Louis, sans contredit, est le principal personnage: mais il ne devrait pas à lui seul occuper presque entièrement la scène; et Philippe-le-Hardi, qui accompagne et soutient son père, ne devrait pas se trouver seul à la suite du saint roi.

Les trois pestiférés qu'on voit sur le devant du tableau n'offrent guère que des demi-figures; et les lointains, au lieu de représenter le campement d'une armée nombreuse, semblent tout-à-fait dégarnis, ou plutôt déserts.

Au reste, le tableau de M. Scheffer annonce un coloriste, et sous ce rapport il a obtenu des suffrages. On y trouve la chaleur du ton et de l'effet, unie à la fermeté du pinceau; nous voudrions pouvoir ajouter, unie à l'élégance du dessin et à l'élévation des caractères.

Planche 25.e — *Les Amours de Sapho et de Phaon; tableau de M.* Guillemot.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 9 pieds.]

Phaon, né à Mitylène dans l'île de Lesbos, fut renommé pour sa beauté. Les poètes ont feint qu'elle lui avait été donnée par Vénus, en récompense d'un service qu'il lui avait rendu, lorsqu'il était maître d'un navire : il la prit sur son bâtiment, quoiqu'elle fût déguisée en vieille femme, et la passa promptement, sans demander aucun salaire. Vénus lui fit présent d'un vase d'albâtre rempli d'une essence dont il se frotta, et il devint à l'instant le plus beau de tous les hommes. Il fut l'objet de la passion des femmes de Mitylène, et la célèbre Sapho subit le sort commun; mais elle ne put fixer Phaon, et, dans son désespoir, elle courut sur le rocher de Leucade, et se précipita dans la mer.

Quoique Sapho soit un personnage historique, puisque le temps nous a transmis quelques fragmens de ses poésies, le sujet du tableau se présente naturellement sous l'aspect d'une composition mythologique. M. Guillemot a usé d'une licence accordée aux peintres comme aux poètes.

La disposition du sujet est fort agréable, le dessin correct, la touche très-soignée; mais les carnations sont pâles et manquent de variété : on ne trouve dans la physionomie de Phaon ni la beauté ni la jeunesse que lui prête la fable; cette tête paraît n'offrir que le portrait du modèle.



Guillemot pinx^t.

Reveil sc.

Salon de 1822. *Pl. 26.*



*Rouget pinx*t *Reveil sc*

Planche 26.e — *François I.er pardonnant aux Révoltés de la Rochelle; tableau de M.* Rouget.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 9 pieds 3 pouces.]

La quantité d'artistes dont se compose l'école actuelle s'est tellement accrue depuis quelques années, que le besoin d'exciter la curiosité du public, et d'obtenir à peu de frais une apparence de célébrité, a produit dans tous les genres cette multitude et cette variété de talens qui nous étonnent. On n'en trouve pas d'exemple, même dans les meilleurs temps des écoles italiennes; et celles de Flandre et de Hollande réunies, sous ce rapport seul, bien entendu, soutiendraient à peine la comparaison. Pour ne parler ici que des peintres d'histoire, cette classe s'est naturellement subdivisée, et chacune des classes inférieures semble s'isoler, chercher une expression et des formes nouvelles, enfin un type qui la distingue. Cette mobilité singulière annonce-t-elle le progrès de l'art, ou fait-elle présumer qu'il penche vers son déclin? Nous n'essaierons pas de décider la question; mais il est évident que si le danger existe, il ne faut l'attribuer qu'au trop grand nombre d'artistes, ou du moins de personnes qui ont pris ce titre du moment que, pour ainsi dire, sans préparation, sans étude, et plus souvent faute d'autres ressources, elles se sont livrées aux arts du dessin et en ont fait un objet de spéculation. Il est incontestable que cet inconvénient n'existerait pas, si les artistes d'un talent reconnu étaient seuls admis aux expositions publiques, et sur-tout si, par une excessive bienveillance du Gouvernement et

de quelques administrations secondaires, les talens les plus médiocres ne partageaient pas avec les talens supérieurs, comme avec des égaux, les encouragemens qui leur sont prodigués avec plus de générosité que de prévoyance.

Si les peintres d'histoire se divisent en plusieurs classes, la première, sans contredit, est celle que l'on voit marcher avec autant de persévérance que de zèle sur les traces des anciens maîtres, et qui se voue aux sujets religieux, poétiques ou héroïques, dont le développement exige cette science que l'on n'acquiert que par de longues et pénibles études. Le dessin et l'expression en sont les principaux fondemens; mais ces qualités sont encore insuffisantes, si elles ne sont accompagnées de la pureté du goût et du sentiment des convenances. Aussi la plupart des artistes, trop pressés de jouir, ont-ils été rebutés par les difficultés, et cette classe est aujourd'hui la moins nombreuse. Ne pourrait-on pas croire, et nous le disons à regret, qu'elle est la moins encouragée, lorsque le prix assigné aux tableaux d'histoire en général est doublé, quadruplé, pour certains morceaux de genre, produit de quelques semaines de travail, et dont l'invention et les frais de toute espèce ont si peu coûté à leurs auteurs?

Nous reprendrons très-prochainement la suite de cet article.



De Boufremont pinx.t *Reveil sc.*

Planche 27.e — *La Samaritaine ; tableau de M.* de Boisfremont.

[Hauteur, 9 pieds 10 pouces ; largeur, 7 pieds 10 pouces.]

Le sujet de la Samaritaine, sujet privé d'action, ne peut guère se soutenir que par le caractère et l'expression bien prononcée des personnages, et cette expression doit être douce, grave, pleine tout à-la-fois de noblesse et de simplicité. En ne considérant le tableau de M. de Boisfremont que comme un morceau de peinture destiné à la décoration d'un édifice, on en pourra louer l'aspect riant, le coloris frais et même rosé; mais ce ne sont pas là les qualités qui doivent caractériser un sujet austère, tel que celui dont il s'agit. Le peintre a répandu dans toutes les parties de son ouvrage une teinte de coquetterie, si l'on peut s'exprimer ainsi, que ne peut admettre le style religieux. De plus, on pourrait croire, non-seulement d'après le profil du Christ et celui de la Samaritaine, mais d'après quelques autres ouvrages de M. de Boisfremont, que cet artiste a adopté certains airs de tête dont le type ne se rencontre guère dans la nature, et qu'il se plaît néanmoins à répéter; ce qui donne à toutes ses figures indistinctement une physionomie uniforme, et ce qu'on appelle un air de famille.

Le tableau de la Samaritaine a été commandé par S. Exc. le Ministre de l'intérieur.

Planche 28.ᵉ — *Apollon et Cyparisse; tableau de M.* Dubuffe.

[Hauteur, 6 pieds; largeur, 10 pieds 7 pouces.]

Cyparisse, jeune homme d'une grande beauté, fils d'Amyclée de l'île de Cée, tua par mégarde un cerf auquel il était fort attaché, et en eut tant de regret, qu'il pria les dieux de lui ôter la vie, ou de rendre sa douleur perpétuelle. Apollon le changea en cyprès, arbre qui dès ce moment devint le symbole du deuil. On le portait dans les pompes funèbres, et on le plantait autour des tombeaux.

Ce tableau, l'un des plus agréables de l'exposition, se distingue par l'élégance des formes, sur-tout dans la figure de Cyparisse, par la suavité du coloris et la légèreté du pinceau. Cette figure, d'un caractère noble et gracieux, est modelée avec finesse; celle d'Apollon est moins heureuse, et la draperie qui couvre une partie des nus nuit au développement des contours. Dans les deux têtes, le crâne n'a pas assez d'ampleur. Ce défaut, auquel il serait aisé de remédier, nuit à la grâce des profils, et fait paraître les traits du visage un peu trop forts. L'effet du tableau est simple, lumineux, sans prétention; l'exécution est de bon goût, et s'éloigne également de la manière négligée qu'affectent certains artistes, et de ce fini précieux, mais froid et léché, qui, tout défectueux qu'il peut être, fait cependant l'unique mérite de quelques autres ouvrages que nous pourrions citer.



Dubufé pinx.t Reveil sc.



Gros pinx^t *Reveil sc*

Planche 29.e — *David jouant de la harpe près de Saül; tableau de M.* Gros.

[Hauteur, 5 pieds 10 pouces; largeur, 10 pieds 1 pouce.]

David, introduit près de Saül, dissipait par l'harmonie de sa harpe les sombres idées dont ce roi était tourmenté. Ce sujet, que les artistes ont rarement traité, peut-être à cause du peu de mouvement qu'il paraît offrir, serait néanmoins susceptible d'intérêt, s'il était rendu avec tous les développemens dont il est susceptible. On y trouverait le motif d'une grande variété d'expressions et de caractères mis en opposition; et la figure de Saül, seule, est digne d'exercer le pinceau le plus énergique. M. Gros l'a sans doute bien senti; mais il paraît n'avoir mis à l'expression du sujet qu'une médiocre importance, et il l'a traité un peu légèrement : ce n'est pas qu'on n'y reconnaisse la touche d'un professeur habile; mais trois choses essentielles nuisent à l'effet de son tableau.

La première est la proportion des figures, qui ne sont ni de la grandeur naturelle, ni de celle que l'on adopte ordinairement pour les tableaux de chevalet: elles ont cette dimension que l'on nomme petite nature, et qui donne aux personnages une stature trop peu imposante; en rapetissant les formes, elle rapetisse les caractères. Si les figures étaient décidément ou plus petites ou plus grandes, l'aspect du tableau serait plus satisfaisant : nous avons déjà eu l'occasion de faire la même remarque au sujet de quelques morceaux de cette même exposition.

En second lieu, quoiqu'il y ait dans le tableau peu de

distance entre Saül et les personnages placés derrière lui, ceux-ci, beaucoup plus petits, ne paraissent nullement en proportion avec la figure du premier plan.

Enfin, et cette dernière observation a été faite par les personnes même les plus étrangères aux connaissances de l'art, la teinte cramoisie que l'artiste a répandue avec profusion, et même avec une sorte d'affectation, dans tous les recoins du tableau, loin de produire un effet harmonieux, fatigue l'œil, et l'empêche de s'arrêter long-temps sur le même objet. Carnations, reflets, draperies, accessoires, tout est imprégné de cette teinte, pour laquelle M. Gros témoigne de la prédilection, lorsque les plus grands coloristes ne l'ont employée qu'avec beaucoup de ménagement. Nous pouvons dire, sans crainte de l'offenser, que cet ouvrage, qui n'est en quelque sorte qu'improvisé, n'ajoutera rien à sa réputation ; mais, s'il a, dans cette dernière circonstance, renfermé son talent dans des limites trop étroites, on le retrouve pleinement dans ses deux magnifiques tableaux de *la Peste de Jaffa* et de *la Bataille d'Aboukir,* qui firent l'ornement du salon en 1806 et 1807.



Barbier Walbonne pinx.t *Reveil sc.*

Planche 30.e — *Un Pêcheur napolitain; tableau de M.* Barbier-Walbonne.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 11 pieds 5 pouces.]

Le sujet du tableau est un pêcheur napolitain se glissant la nuit entre des rochers, et poursuivant avec le harpon les poissons qu'attire la lueur d'une espèce de fanal attaché au-devant de sa barque. Elle est conduite à la rame par un jeune homme de douze à quinze ans. On aperçoit dans le lointain le sommet du Vésuve jetant un peu de flamme et une épaisse fumée.

Un homme de la dernière classe du peuple, un pauvre pêcheur, ne paraît pas un personnage assez important, et son action n'a rien d'assez extraordinaire ni d'assez relevé, pour mériter les honneurs d'un tableau tracé dans les dimensions réservées aux actions et aux événemens les plus remarquables. Ces sortes de sujets, dits *de genre,* sont ordinairement réservés pour les tableaux de chevalet : aussi n'a-t-on pas manqué d'attribuer au peintre une intention secrète, et de chercher quelque arrière-pensée dans l'introduction du troisième personnage, qui, par son costume et son inaction absolue, est tout-à-fait étranger à cette scène nocturne. Cet homme, enveloppé dans son manteau, et le chapeau enfoncé sur les yeux, est évidemment un militaire, et, malgré la rudesse de ses traits et de sa physionomie, beaucoup de gens se sont obstinés à y reconnaître quelque illustre fugitif. Les curieux y sont pour leurs conjectures : le secret de l'artiste, si toutefois il a un secret, n'a pas été pénétré, et nous sommes loin de penser que cet accessoire

du tableau ait l'importance que l'on a paru y attacher. Il n'en est pas moins vrai que cette troisième figure est un hors-d'œuvre, ou présente une énigme au spectateur, et que ce tableau, dont l'exécution annonce un artiste expérimenté, aurait plus d'agrément s'il était restreint dans de petites proportions. Au reste, il y aurait bien de la sévérité à se montrer très-exigeant sur cette composition : M. Barbier-Walbonne n'a guère fait que des portraits, et en petit nombre; et s'il a été occupé d'ouvrages plus importans, on sait qu'il ne s'y est employé que pour seconder un des maîtres de notre école, dont les productions nombreuses sont toujours accueillies favorablement.

Salon de 1822 Pl. 31.



Ansiaux pinx.t Reveil sc.

Planche 31.e — *S. Jean-Baptiste reprochant à Hérode sa conduite licencieuse avec Hérodiade; tableau de M.* Ansiaux.

[Hauteur, 8 pieds 6 pouces; largeur, 10 pieds.]

Ce tableau, dont toutes les parties se présentent dans la lumière, parce que l'artiste n'a pas craint l'obligation d'en étudier tous les détails, est un de ceux qui doivent lui faire le plus d'honneur. On retrouve dans les traits d'Hérodiade l'expression qui convient à ce personnage; mais l'incarnat de ses joues paraît beaucoup trop vif, et ne se lie pas avec l'extrême blancheur de son teint. Peut-être M. Ansiaux a-t-il pensé qu'il devait user largement de cette teinte pour exprimer la confusion d'Hérodiade; mais il semble qu'elle aurait dû être répandue un peu plus généralement sur son visage.

Ce tableau a été commandé par S. Exc. le Ministre de la maison du Roi. M. Ansiaux en a peint deux autres pour le même ministre : l'un représente Moïse sauvé des eaux; l'autre, Jésus bénissant des enfans.

Il a été dit, dans un article précédent, *page 46,* que les peintres d'histoire se divisent en plusieurs classes, dont la première comprend ceux qui ont adopté les sujets pieux, héroïques ou poétiques. Nous reprendrons ici la suite de cette observation.

La seconde classe est celle des peintres dont la manière, designée sous le nom de *style d'apparat,* convient aux scènes pompeuses, aux cérémonies religieuses ou civiles. L'étude du dessin s'y fait moins remarquer; mais cet inconvénient est compensé par la grandeur des

masses, l'élégance et la variété des costumes, la richesse des accessoires. Ce style est favorable aux traits de l'histoire moderne : présentés sous de grandes dimensions, ce sont des tableaux d'histoire ; réduits aux proportions d'un tableau de chevalet, on les considère le plus souvent comme des morceaux de genre.

Celui dont nous donnons ici le trait, est évidemment un tableau d'histoire de la seconde classe. Le sujet est François I.er pardonnant aux révoltés de la Rochelle. « Loin de vous en vouloir, leur dit-il, je vous confie la » garde de ma personne. » Cette parole d'un prince franc et loyal méritait d'être conservée.

Ce morceau, bien disposé et d'un bon goût de dessin, annonce un pinceau exercé à ce genre de composition ; il est traité avec une assurance de pinceau à laquelle la finesse du ton n'ajouterait que peu de chose.

M. Rouget a placé à la même exposition deux autres tableaux du même style, représentant François I.er refusant l'offre des Gantois, et S. Louis médiateur entre le roi d'Angleterre et les barons.

La gravure du dernier sera comprise dans ce recueil.



Laurent pinx^t^ *Reveil sc.*

Planche 32.e — *Pélerinage à Saint-Nicolas; tableau de M.* Laurent.

[Hauteur, 1 pied 6 pouces; largeur, 1 pied 3 pouces.]

M. Laurent avait peint long-temps la miniature, et s'y était même fait une réputation, avant de se livrer à la peinture à l'huile. Ses premiers essais, qui ne datent que de quelques années, ne furent pas sans succès. Il est vrai qu'il n'a pas eu la prétention de viser au grand style, et que les sujets dont il fait choix n'exigent pas ces études sévères auxquelles on ne peut s'appliquer que dans sa jeunesse. M. Laurent a même porté dans son nouveau genre la douceur et le fini qu'admet la miniature. Ses tableaux seront toujours recherchés des amateurs, qui pour la plupart préfèrent la grâce à la correction, l'agrément des teintes locales aux effets du clair-obscur, la suavité de la touche à la fermeté du pinceau.

M. Laurent a exposé cette année dix tableaux, dont quelques-uns sortent des dimensions dans lesquelles il se renferme ordinairement. Le premier représente Galilée jeté dans les prisons de l'inquisition pour avoir reconnu et affirmé que *c'est la terre qui tourne autour du soleil;* on voit ce philosophe traçant sur un pilier de son cachot la figure de son système astronomique. Le second représente Henriette de France, fille de Henri IV. De retour dans sa patrie après la mort de Charles I.er son époux, cette princesse y vécut pendant quelque temps dans un tel état de dénûment, qu'un jour, au cœur de l'hiver, elle dit au cardinal de Retz, qui l'était allé visiter, et qui la trouva dans la chambre

de sa fille : « Vous voyez, je viens tenir compagnie à » Henriette ; la pauvre enfant n'a pu se lever aujour- » d'hui faute de feu. » Ce tableau appartient à M. de Pourtalès. Un troisième a pour sujet l'entrevue d'Éléonore de Guienne avec le sultan d'Iconie. Un autre représente Thibaud, comte de Champagne, assis sur le haut d'un rocher en face du château de Blanche de Castille, et chantant des vers qu'il a faits pour elle.

Quatre autres tableaux, dont la composition est plus simple, mais dont les détails ne sont pas moins agréables, représentent le Trousseau de mariage d'une jeune Tyrolienne, l'Amour troublant avec le bout de son pied les eaux limpides d'un ruisseau, une jeune Fileuse appuyée contre une fenêtre, un Pélerinage à une fontaine miraculeuse. Nous donnerons la gravure de ce dernier.

Salon de 1822. Pl. 33.



Picot pinx! Reveil sc

Planche 33.e — *Oreste; tableau de M.* Picot.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 12 pieds 6 pouces.]

Oreste, après avoir été tourmenté par les Furies, s'endort, épuisé de fatigue, dans les bras d'Électre. Le sujet est tiré de la tragédie d'Euripide.

Ce tableau, dont le dessin est correct et la composition ordonnée avec goût, dont les draperies ainsi que les accessoires sont d'un bon style, et toutes les parties traitées avec un soin et une délicatesse qui décèlent une main habile, a été placé en première ligne à l'exposition, et il n'y a eu qu'une voix sur le talent de l'auteur. Pourquoi l'ouvrage n'a-t-il donc pas produit une sensation bien vive, ni une impression qui fût en rapport avec le sujet? L'expression de celui-ci, même après le fort de la crise, devait être grande et animée : le peintre n'a sans doute rien négligé pour atteindre ce but; mais il n'a pas consulté ses propres forces, et nous croyons qu'il s'est mépris sur la nature de son talent.

M. Picot exposa au dernier salon deux tableaux de genres bien opposés (1). Le premier, représentant la mort de Saphire, était traité avec une simplicité et une austérité religieuses; l'autre, où l'on voyait l'Amour sortant du lit de Psyché, offrait une finesse de coloris et une suavité de pinceau qui semblaient annoncer une vocation décidée pour les sujets gracieux. Cette fois il a voulu s'élever jusqu'au terrible, et ses crayons l'ont trahi. On

(1) Voyez *Annales du Musée, Salon de 1819,* tome I, pl. 27 et 47.

ne retrouve dans les formes d'Oreste, ni dans sa pose, ni dans sa physionomie, d'ailleurs peu héroïque, aucune trace des fureurs qui ont porté le trouble dans toutes ses facultés; mais on aperçoit un homme presque nu, dormant assez paisiblement sur les genoux d'une femme qui paraît témoigner quelque inquiétude sur son état. Trois jeunes filles s'approchent avec précaution, et semblent le considérer avec plus de curiosité que d'intérêt. Dans le fond du tableau, Pylade, embrassant la statue d'Apollon, et implorant les dieux, se tient éloigné du malheureux Oreste. Cette dernière figure n'ajoute rien à l'intérêt du sujet. Enfin, tout en admirant l'habileté du dessinateur et du coloriste, on considère sans trouble et sans émotion cette scène tragique, pour laquelle une touche âpre, et même un peu heurtée, eût mieux convenu qu'un pinceau coulant et soigné, qui laisse à desirer plus d'expression et de nerf.



Richard pinx.t Reveil sc.

Planche 34.e — *Le Tasse et Montaigne; tableau de M.* Richard.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce; largeur, 3 pieds 2 pouces.]

Vers l'an 1579, l'illustre auteur de la *Jérusalem délivrée* fut renfermé dans un hôpital de fous à Ferrare, par les ordres du duc Alphonse d'Est, que ses vers avaient immortalisé, mais dont il avait depuis encouru la disgrâce. Il y fut traité avec une barbarie qui seule aurait suffi pour aliéner sa raison. Là, exposé aux regards, ce malheureux poète servait à amuser l'oisive curiosité des étrangers. A son passage à Ferrare, Michel Montaigne alla le voir, et crut remarquer en lui une véritable aliénation : « J'eus plus de dépit encore que de » compassion, dit l'auteur des Essais, de le voir en si » piteux état, survivant à soi-même, et méconnaissant » et soi et ses ouvrages. »

Ce tableau ,dont le fini ne porte qu'une légère atteinte à la fermeté du dessin, se fait principalement remarquer par la vigueur et la transparence du coloris. Le fond nous a paru être exactement celui d'un charmant tableau, mais beaucoup plus petit, que l'artiste exposa au salon il y a plusieurs années; il représentait la sépulture de S.te Blandine. Cette observation n'est point un reproche, mais un témoignage de l'attention avec laquelle cet ouvrage fut remarqué lorsqu'il parut. D'ailleurs, on ne peut refuser à un artiste le droit de se répéter, lorsqu'il le fait avec un nouveau succès.

Planche 35.e — *Fin tragique de la Mère et de la Sœur de Gustave Wasa; tableau de M.* Trézel.

[Hauteur, 13 pieds 8 pouces; largeur, 10 pieds 1 pouce.]

Christiern II, roi de Danemarck, surnommé le Néron du Nord, gouvernait la Suède en pays conquis, et retenait prisonnier Gustave Wasa avec sa famille. Celui-ci, résolu de délivrer son pays, s'échappa de sa prison, et alla dans les montagnes de la Dalécarlie soulever le peuple contre l'oppression de Christiern. Il parvint en peu de temps à reprendre une partie du royaume. Christiern se vengea des succès de Gustave Wasa en faisant garrotter et précipiter dans la mer la mère et la sœur de ce héros.

Ce morceau, exécuté dans tous ses détails avec le soin scrupuleux qui distingue ordinairement les compositions de M. Trézel, ne tire cependant de ce genre de mérite qu'un très-médiocre avantage. Lorsque le tableau est vu à la distance convenable, le fini disparaît, et n'est pas toujours remplacé par cette fermeté de pinceau qui seule donne du nerf et de la consistance aux formes, aux masses, à l'expression. En soignant chaque partie de son sujet comme si elle était isolée, et non pas comme si elle était subordonnée à l'ensemble, M. Trézel n'a pu se garantir d'un peu de mollesse et de froideur. Toutefois son tableau a été vu avec intérêt; il peut soutenir l'examen. Ce serait un excellent modèle de tapisserie pour la manufacture des Gobelins.



Trézel pinx.t Reveil sc.



Gassies pinx^t. *Reveil sc.*

Planche 36.e — *S. Louis visitant ses Soldats mourant des maladies contagieuses qui ravageaient son armée; tableau de M.* Gassies.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 10 pieds.]

Ce sujet ayant été traité par plusieurs artistes d'un talent distingué, il nous est impossible de ne pas en offrir la répétition dans ce volume. Mais, si le sujet est le même, les compositions diffèrent essentiellement. Le lecteur pourra les comparer.

Le tableau de M. Gassies paraît, au premier coup-d'œil, se diviser en deux parties principales, très-distinctes pour le genre et le goût de l'exécution. Le côté le plus important est celui où l'on voit le saint roi, accompagné d'un clergé nombreux, de toute la pompe sacerdotale, et joignant aux secours de la religion les consolations humaines. Sous ce rapport, le sujet est rendu avec onction et dignité; de plus, l'effet en est pittoresque, le coloris chaud et vigoureux. Cette moitié du tableau rappelle quelques compositions de Gaspar de Crayer ou de Philippe de Champagne.

Le côté opposé, où sont étendus plusieurs malades près d'expirer, n'est pas moins bien étudié que l'autre; mais des corps appauvris, épuisés par l'effet d'une contagion mortelle, des carnations pâles, cadavéreuses, ne pouvaient offrir au pinceau de l'artiste ni ces formes gracieuses et soutenues ni ces teintes brillantes dont la réunion fait le principal charme des productions de l'art. Ce n'est donc pas la faute de M. Gassies s'il y a quelque disparate dans l'ensemble de son tableau. Mais

cet inconvénient n'est pas sensible dans la partie linéaire, et tient beaucoup moins à la composition qu'à la nature des détails et au coloris.

Sous ce dernier rapport, on pourrait faire un reproche à M. Gassies. Le fond du tableau ne répond pas au reste. La teinte jaune du ciel et des lointains, qu'il a employée pour indiquer un climat brûlant, ne s'accorde pas ou plutôt s'accorde beaucoup trop avec le ton verdâtre de quelques palmiers placés au second plan, et sur-tout avec celui du rideau de la tente. Cette nuance, dont le jaune fait la base, s'amalgame et se confond en quelque sorte avec la couleur du ciel, et le peintre s'est précisément éloigné du but qu'il s'était sans doute proposé. Tout autre ton que ce ton verdâtre était susceptible de se lier harmonieusement avec les teintes qui l'avoisinent, mais de s'y lier par opposition, artifice ingénieux, qui n'a été bien connu que des peintres flamands ou vénitiens.

Outre deux ou trois tableaux d'histoire, M. Gassies en a exposé plusieurs de différens genres et de petite dimension ; ce sont des marines, des paysages, des intérieurs, toutes compositions propres à stimuler le goût des amateurs. Ces morceaux sont fort agréables, et prouvent la facilité de l'artiste; facilité à laquelle peut-être il ne s'est livré que parce qu'on trouve plus difficilement l'occasion de placer de grands ouvrages. Cependant il a pu s'assurer que le Gouvernement, qui ne dédaigne pas d'encourager les talens même d'un ordre inférieur, n'a pas encore laissé sans récompense ceux qui réunissent éminemment les suffrages du public.



Mme Haudebourt-Lescot pinxt.

Reveil sc.

Planche 37.ᵉ — *Une jeune Femme portant des secours à une famille indigente; tableau de M.ᵐᵉ* Haudebourt-Lescot.

[Hauteur, 2 pieds trois pouces; largeur, 2 pieds 9 pouces.]

Cette scène intéressante et gracieuse est disposée avec goût; la touche en est vive, l'effet piquant et harmonieux.

La première des vertus, la charité, ne fut jamais pratiquée, du moins en peinture, avec autant d'éclat et de ferveur. Parcourez le salon; vous ne voyez qu'aumônes, que traits de bienfaisance et de générosité. La pitié qu'inspirent les souffrances de l'espèce humaine, ne suffit même plus à l'expansion des ames sensibles, et c'est en faveur des bêtes que le sentiment est à l'ordre du jour. Voici le titre de quelques nouveaux tableaux: *un petit Savoyard pleurant la mort de son chien; une petite Fille déplorant la mort de son oiseau; l'Innocence pleurant un serpent mort; une jeune Chasseresse pleurant un petit oiseau victime de son adresse; un Chasseur qui a blessé son chien; un Chien reconnaissant le cadavre de son maître qui a péri dans un naufrage; le Chien d'un militaire suivant jusqu'au lieu du supplice son maître condamné à mort; un Chien de berger gardant un cercueil; un Aveugle secourant un chien écrasé par un cabriolet; une Laitière partageant son déjeûner avec son chien; une Tondeuse de chiens, &c. &c.* Les chiens font fureur au salon; deux ou trois ont même obtenu les honneurs de la romance.

Nous aurons occasion de revenir sur les ouvrages de M.ᵐᵉ Haudebourt.

Planche 38.e — *Ruth et Booz ; tableau de M.* Hersent.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce ; largeur, 5 pieds 1 pouce.]

Veuve, jeune et belle, mais dans l'indigence, Ruth, pour obéir à sa mère, vient trouver au milieu de la nuit le riche Booz, le plus proche parent de son mari, et le supplie de la prendre pour épouse. Booz, que l'approche de cette jeune femme avait d'abord troublé, la prend sous sa protection, et sa demande lui est accordée. Telle est, en peu de mots, l'indication de ce sujet, expliqué plus au long dans l'Écriture. M. Hersent l'a traité avec la douceur, la grâce, la modestie, on peut ajouter la gravité qu'impose la pureté de la source où il l'a puisé. L'expression en eût été plus vive, plus animée, si l'artiste eût été inspiré par un sujet profane.

L'effet de nuit, ou plutôt de l'aube du jour, que M. Hersent a été obligé d'adopter, l'a fait tomber nécessairement dans cette teinte bleuâtre dont ses ombres et ses demi-teintes, quoique fines et légères, sont imprégnées généralement. Le résultat en est d'autant moins heureux, sur-tout au premier aspect, que M. Hersent a choisi pour ses draperies trois nuances, l'une bleue, les deux autres de violets différens, qui, au lieu d'atténuer le ton bleuâtre des carnations et du fond, ne font qu'en augmenter l'intensité. Nous croyons qu'en employant pour ses draperies des couleurs plus chaudes, il eût pu rendre l'effet de nuit avec autant de fidélité, et que l'ensemble du tableau y aurait gagné.



*Hersent pinx*t. *Reveil sc.*



Paulin-Guérin pinx.t Réveil sc.

Planche 39.e — *Vénus et Anchise; tableau de M.* Paulin-Guérin.

[Hauteur, 9 pieds; largeur, 8 pieds.]

Anchise, descendant de Tros fondateur de Troie, fut aimé de Vénus, et plut tant à cette déesse, qu'elle lui apparut sous la forme d'une belle nymphe, pour lui faire connaître sa passion. Forcée, lui dit-elle, par la destinée, à s'offrir elle-même en mariage, elle l'assura de sa pureté, et le pria de la présenter à ses parens pour hâter la cérémonie des noces. Anchise, épris de sa beauté, devint pressant, et Vénus céda à ses importunités. S'apercevant, après qu'elle l'eut quitté, que ce n'était pas une mortelle, il craignit, suivant l'opinion commune, que cette faveur n'abrégeât ses jours. Vénus le rassura, et lui annonça qu'elle lui donnerait un fils qui serait élevé par les nymphes jusqu'à l'âge de cinq ans, et qu'alors elle le remettrait entre ses mains.

Nous avons cru devoir rappeler le trait de la fable qui fait le sujet de ce tableau, pour atténuer le reproche que l'on fait à l'artiste d'en avoir manqué l'expression. On a pensé que la déesse des amours, venant s'offrir elle-même, ne devrait pas avoir cet air de timidité et d'irrésolution que le peintre lui donne, et qu'au contraire un mortel, quelqu'assuré qu'il soit de plaire à une déesse, doit avoir une contenance modeste et respectueuse, que n'exclut pas le sentiment le plus passionné. Mais la véritable intention de l'artiste peut s'expliquer par ce passage que nous citons de nouveau. « Vénus, sous la forme d'une nymphe, vient s'offrir en

» mariage à Anchise : épris de ses charmes, il la presse » vivement; elle cède à ses sollicitations. » Nonobstant cette raison, qui nous paraît juste, on pourrait demander pourquoi Vénus est accompagnée de l'Amour, puisqu'elle ne veut paraître que sous les traits d'une nymphe. Nous pensons en effet que ce troisième personnage est au moins inutile : cependant il peut empêcher le spectateur de se méprendre sur le sujet de cette peinture, qui semblerait être celle des amours de Pâris et d'Hélène, et cette méprise serait excusable ; Anchise est ici coiffé du bonnet phrygien avec lequel on a coutume de représenter Pâris, et peut-être aucun autre artiste n'a donné à Vénus le costume qu'elle a dans le tableau.

Au reste, dans un sujet purement mythologique, il ne faut pas être trop sévère, ni mettre trop d'importance à la réunion de certaines convenances. L'essentiel est que le tableau soit gracieux, d'un dessin correct, et qu'il joigne à ces qualités l'agrément du coloris.



Revoil pinx.t Reveil sc.

Planche 40.e — *L'Hospitalité provençale; tableau de M.* Révoil.

[Hauteur, 1 pied 8 pouces; largeur, 1 pied 4 pouces.]

Un vieux serviteur grec a sauvé l'enfant de ses maîtres, massacrés à Constantinople. Recueillis à bord d'un vaisseau de Louis XVIII, et jetés tous deux sur les côtes de France, ils y rencontrent une jeune Arlésienne, qui leur présente des fruits et leur offre l'hospitalité. Le vieillard, pour faire entendre qu'il est chrétien, découvre une croix grecque attachée sur sa poitrine.

M. Révoil est un des peintres de notre école qui, très-capables de briller dans le genre historique, se sont néanmoins adonnés, par goût ou par l'effet de quelques circonstances, à des sujets d'un ordre moins sévère. Ils les puisent le plus souvent dans l'histoire moderne, et choisissent de préférence les traits galans ou anecdotiques. Dans ce genre, qu'il a en quelque sorte créé, M. Révoil a l'avantage que donne la délicatesse du goût jointe à une instruction variée et solide. Ses idées sont toujours nobles, gracieuses, et il sait les présenter avec tous les agrémens que son sujet peut admettre. La tête du vieillard découvrant le signe de la vraie religion a de l'onction et même une certaine dignité, et le profil de la jeune Arlésienne unit la finesse des traits à l'expression de la candeur et au sentiment d'une douce compassion.

Depuis long-temps on cite l'école lyonnaise, comme s'il y avait en France deux écoles distinctes, présentant chacune une série de peintres qui n'auraient entre eux

aucun rapport; mais, si l'on considère le nombre et la qualité des talens, quelle proportion y aurait-il entre l'une et l'autre? Au surplus, s'il existe une école lyonnaise, elle doit reconnaître pour chefs MM. Révoil et Richard, tous deux formés à l'école de Paris, et retirés à Lyon (1), au milieu de leur famille, de leurs amis, et d'élèves dont ils ont dirigé les études avec autant d'habileté que de zèle. Quelques-uns de ces jeunes peintres se sont fait remarquer aux expositions publiques : mais ces expositions ont lieu à Paris, et c'est à Paris que résident les amateurs qui mettent de l'empressement à se procurer leurs ouvrages.

---

(1) Depuis quelques années M. Révoil a quitté Lyon pour habiter une ville de Provence.



Coupin de la Couperie pinx! C. Normand sc.

Planche 41.[e] — *Valentine de Milan; tableau de M.* Coupin de la Couperie.

[Hauteur, 6 pieds 6 pouces; largeur, 5 pieds.].

Après la mort du duc Louis d'Orléans, lâchement assassiné par le duc de Bourgogne, Valentine de Milan, son épouse, lui fit ériger un monument aux Célestins de Paris. Chaque jour elle y venait pleurer et prier.

Dessinateur élégant et correct, M. Coupin de la Couperie a, depuis son début dans la carrière des beaux-arts, consacré son pinceau aux scènes de sentiment; mais il les choisit dans une classe élevée, et la noblesse de ses compositions répond à celle des personnages qu'il se plaît à montrer dans les situations les plus touchantes. Cet artiste exposa au dernier salon Sully, dans son extrême vieillesse, visitant le tombeau de Henri IV; il n'y eut qu'une voix sur le mérite de cet excellent ouvrage. La composition de celui-ci, moins considérable, moins riche de détails, n'est pas moins étudiée dans toutes ses parties. La figure de Valentine est pleine de grâce et d'abandon, et l'expression de ses traits, vivement sentie, n'en altère ni la douceur ni la délicatesse.

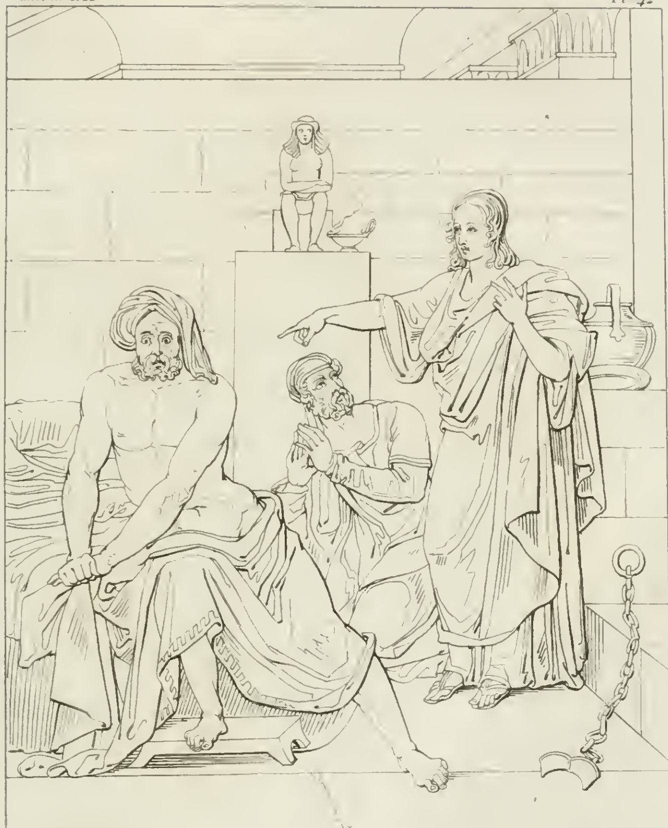
Les carnations, les draperies, les accessoires, tout offre dans ce tableau le fini précieux qui distingue les ouvrages de M. Coupin de la Couperie. Son coloris est suave, sa touche est fine et légère.

Planche 42.e — *Joseph expliquant des songes dans la prison; tableau de M.* Roehn *fils.*

[Hauteur, 9 pieds 10 pouces; largeur, 7 pieds 10 pouces.]

Joseph prédit au grand échanson que sous trois jours il sera rétabli dans l'exercice de sa charge, et au grand panetier, que Pharaon le fera attacher à une croix. L'échanson à genoux et les mains jointes rend grâce au ciel de sa prochaine délivrance; le panetier donne des marques de désespoir, et maudit sa destinée.

Ce premier ouvrage d'un jeune peintre, fils d'un artiste dont la réputation est depuis long-temps établie, a paru d'un heureux augure, et promet un talent distingué. La composition est d'un bon style; le dessin, d'un caractère vigoureux; et les draperies sont jetées avec goût. Ses contours ont néanmoins un peu de sécheresse, et son coloris n'a pas encore acquis cet accord et ce moelleux que donne une longue habitude du pinceau. M. Roehn fils a beaucoup à espérer : l'exemple et les leçons ne lui manqueront pas.



Roehn fils pinx.t C. Normand sc.



Fragonard pinx.t C. Normand sc.

Planche 43.e — *Scène d'Héraclius; tableau de M.* Fragonard.

[Hauteur, 11 pieds; largeur, 15 pieds 10 pouces.]

L'artiste a tiré son sujet du IV.e acte d'*Héraclius*, scène 5 : c'est le moment où Léontine, pressée de déclarer à Phocas lequel d'Héraclius ou de Martian est son fils, lui répond en lui montrant les deux princes :

> Le secret n'est connu ni de lui, ni de lui ;
> Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
> Devine, si tu peux ; et choisis, si tu l'oses.

Cette composition, qui consiste seulement en quatre figures formant deux groupes séparés, a paru un peu nue, et comme noyée dans son cadre : cependant l'aspect en est imposant, et l'on y trouve de la grandeur et de la fierté; mais le groupe des deux princes se présente sous une forme pyramidale qui n'est pas heureuse, et leurs attitudes sont un peu exagérées. Ce morceau se distingue par une facilité et une vivacité d'exécution peu communes, mais qui cesseraient d'être un mérite si l'on en abusait, et si l'on substituait à l'étude de la nature le fracas du pinceau.

Il sera question, dans un article prochain, d'un morceau beaucoup plus capital du même artiste.

Planche 44.e — *Guillaume Tell s'élançant de la barque de Gessler; tableau de M.* Steuben.

[Hauteur, 5 pieds 3 pouces; largeur, 6 pieds.]

Guillaume Tell, refusant de rendre hommage au chapeau que Gessler avait fait élever dans la place publique d'Altorff, fut arrêté. Le gouverneur voulut le conduire lui-même au château de Kusnacht, où il devait l'enfermer pour le reste de ses jours. Il s'embarqua avec son prisonnier. Une violente tempête les surprit, et força Gessler de confier sa vie à celui dont il avait résolu la perte : connaissant sa force et son adresse, il lui fit ôter ses chaînes. Tell vint à bout de faire arriver le bateau près d'une plate-forme qui lui permit de s'élancer sur le rivage, et de laisser son ennemi exposé au plus grand danger.

Les têtes, les mains, les principaux détails de ce tableau, parfaitement rendus, d'un ton fin et brillant, ne produisent pas cependant tout leur effet, parce qu'il règne dans l'ensemble de la composition un éclat de couleurs locales trop généralement répandu. On regrette que la figure de Guillaume Tell ne soit placée qu'au second plan, au lieu de se montrer au premier, et de l'occuper à elle seule ; cette figure devrait dominer toutes les autres. Au reste, l'exécution large et en même temps précieuse de ce tableau annonce un artiste qui ne néglige rien pour porter ses ouvrages au point de perfection auquel l'art peut espérer d'atteindre.



Steuben pinx.t C. Normand sc.



Fragonard pinx[t]. C. Normand sc.

Planche 45.e — *Les Citoyens de Calais dans la tente d'Édouard; tableau de M.* Fragonard.

[Hauteur, 13 pieds 8 pouces; largeur, 21 pieds 3 pouces.]

Édouard III, roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'il avait éprouvée devant Calais, dont il faisait le siége en 1347, ne voulut point recevoir les assiégés à composition, si on ne lui livrait six des principaux habitans. Il exigea qu'ils vinssent nus en chemise et la corde au cou lui apporter les clefs de la ville. Eustache de Saint-Pierre s'offrit le premier pour être l'une des six victimes, et bientôt il s'en présenta d'autres pour compléter le nombre. Le roi, les ayant fait venir devant lui, voulait les envoyer à la mort, et le bourreau avait été mandé pour l'exécution. A force de prières et de larmes, la reine parvint à les soustraire au sort qui les attendait.

On a paru croire que M. Fragonard n'avait considéré ce sujet si touchant, si pathétique, que comme le motif d'un tableau de décor ou d'apparat, et qu'il avait cru pouvoir le traiter comme on traite ordinairement les morceaux de ce genre. On se demande si c'est légèreté de la part de l'artiste, impatience d'arriver à la fin de son travail, ou impossibilité d'en soigner convenablement toutes les parties. Pour nous, nous pensons que M. Fragonard, à qui l'on ne peut refuser une imagination vive, brillante, et tout ce qui constitue le génie de la peinture, n'a fait en cette circonstance que céder à la force de l'habitude. Doué d'une prodigieuse facilité, qualité très-desirable, mais quelquefois trompeuse, il a trop souvent

négligé le fond pour s'attacher à la surface, et peut-être aujourd'hui, en cherchant à faire mieux, il ferait moins bien. Au surplus, à l'exception de la figure d'Édouard, offusquée par celles qui l'entourent, toutes les autres sont heureusement disposées, et l'effet de clair-obscur, dont nous regrettons de ne pouvoir donner ici une légère idée, est accusé franchement et d'une manière piquante. Mais le coloris manque de nerf : les teintes locales, atténuées à l'excès, sur-tout dans les draperies, ne sont que de faibles indications du ton vrai, et n'ont guère plus de vigueur que celles d'un dessin à l'aquarelle. Enfin, considéré comme ouvrage de peinture, ce tableau, malgré l'immensité de ses dimensions, l'aspect imposant et le mérite réel de la composition, n'est point assez sévèrement étudié pour faire époque dans notre école ; mais ce serait un excellent modèle pour un graveur, qui, par la réduction des objets, ferait disparaître de légères incorrections. Les plus belles estampes anglaises ont été faites d'après des tableaux beaucoup moins rendus que celui-ci.

Fils d'un artiste dont la réputation a été très-brillante, M. Fragonard, très-jeune encore, donna des espérances qu'il a réalisées. Le nombre de ses productions en tableaux, dessins, camées, vignettes, &c. est comme incalculable ; et son style, dans ces différens genres, est toujours noble, gracieux et élégant.



Steuben pinx.t C. Normand sc.

Planche 46.e — *Mercure et Argus; tableau de M.* Steuben.

[Hauteur, 8 pieds 10 pouces; largeur, 6 pieds 2 pouces.]

Junon ayant confié à Argus la garde d'Io, qu'elle venait de changer en génisse, Jupiter, pour la venger des traitemens qu'il lui faisait éprouver, ordonna à Mercure de le tuer. Ce dieu prit la forme d'un berger, endormit Argus au son de sa flûte, et lui coupa la tête.

A chaque exposition nouvelle, M. Steuben prouve qu'il ne néglige rien pour se maintenir dans le sentiment de la nature et dans la route du vrai, qui conduit toujours à un but certain et dans laquelle on ne risque jamais de s'égarer.

La figure de Mercure, dont l'intention est finement exprimée, et dont le dessin est svelte et élégant, contraste avec celle d'Argus, dont les formes sont lourdes et agrestes. Nous pensons néanmoins que M. Steuben aurait pu conserver à ce dernier personnage son caractère rustique, en lui donnant plutôt de la vigueur que de l'embonpoint; le style de sa composition y aurait gagné.

Planche 47.e — *Une Famille dans la désolation; tableau de M.* Prud'hon.

[Hauteur, 2 pieds 4 pouces; largeur, 1 pied 10 pouces.]

Un père de famille, jeune encore, et chez qui tout annonce l'indigence, paraît céder aux atteintes d'une maladie mortelle; le désespoir de ceux qui l'entourent fait croire que ce malheureux n'est pas loin de rendre le dernier soupir. Des cinq personnages dont se compose la scène, un seul s'offre entièrement aux yeux du spectateur; c'est le mourant. La mère et l'un des enfans ne sont vus que de profil; les deux autres se couvrent le visage et cachent leurs larmes à leur malheureux père.

Ce petit tableau a réuni tous les suffrages; et ce n'est pas au fini de l'exécution qu'il doit ce succès, car il est touché très-librement. Le pinceau le plus recherché dans les détails n'eût rien ajouté à l'expression, qui en fait le principal mérite. Les soins minutieux qui donnent tant de prix à quelques compositions dénuées d'intérêt, n'auraient fait pour celle-ci que détourner l'attention du spectateur, et refroidir une scène touchante, rendue avec autant de goût que de simplicité.



Prud'hon pinx.t C. Normand sc.



Lancrenon pinx.[t] C. Normand sc.

Planche 48.[e] — *Borée enlevant Orithye; tableau de M.* Lancrenon.

[Hauteur, 9 pieds 9 pouces; largeur, 7 pieds 8 pouces.]

Orithye, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, fut aimée de Borée, fils d'Astréus et de l'Aurore. Ce dieu, l'un des vents les plus fougueux, l'enleva au milieu des airs.

Les tableaux *à effet* seront bientôt les seuls qui puissent obtenir quelque succès. Un morceau sagement composé, soutenu par un coloris large, mais simple et naturel, n'est plus qu'un ouvrage insipide aux yeux d'un certain nombre d'amateurs, dont le suffrage peut mener un artiste à la célébrité et à la fortune. Jeunes peintres qui brûlez d'acquérir l'une et l'autre, hâtez-vous de quitter la route banale que vous ont tracée vos maîtres; repoussez cette lumière franche et vive que l'on voit briller dans les chefs-d'œuvre des Titien, des Rubens, des Paul Véronèse; reléguez-vous dans l'obscurité des cavernes ou des tombeaux; n'y laissez pénétrer que le ton bleuâtre de l'astre de la nuit, ou le reflet cuivré d'une lampe sépulcrale, et, s'il vous arrive d'y admettre le jour, qu'un seul rayon se glisse furtivement au travers du feuillage ou de la fente d'un rocher; sur-tout que la lumière ne frappe que sur un point, et fasse ce qu'on nomme *le coup de pistolet;* enfin, si le trait lumineux vient à toucher plusieurs objets, qu'il ne fasse que les effleurer. . . . Alors le succès de votre tableau est assuré. Avec de *l'effet*, vous pouvez vous passer de dessin, d'expression, de goût, et de ce que l'on a regardé jusqu'à présent comme le but et l'essence de l'art.

D'après ce singulier système, qui s'accrédite de plus en plus, il ne serait pas étonnant que le tableau de Borée et d'Orithye, dont nous donnons ici la gravure, n'eût été remarqué que par un petit nombre de personnes qui mettent encore du prix au style et à la correction du dessin. Ce tableau est sorti d'une bonne école; c'est encore celle de M. Girodet. Cependant on aurait desiré des formes un peu plus légères dans la figure de Borée, et moins d'opposition, sous le rapport du coloris, entre cette dernière figure et celle d'Orithye. Borée est d'un ton chaud et même brillant; mais les ombres paraissent un peu vigoureuses pour un objet placé dans le vague de l'air et reflété de tous côtés : les carnations d'Orithye, au contraire, sont d'un blanc trop égal et trop peu animé.

Au reste, ce que nous venons de dire des tableaux *à effet,* ne concerne que l'abus de ce système dans les compositions historiques. Il n'en est pas de même dans les morceaux de genre. Cet *effet* est assez souvent le sujet même du tableau. Celui-ci a été commandé par le Ministre de la maison du Roi.



Frosté pinx.t C. Normand sc.

Planche 49.e — *S. Étienne, premier martyr; tableau de M.* Frosté.

[Hauteur, 12 pieds 8 pouces; largeur, 10 pieds 9 pouces.]

On a coutume de représenter le martyre de S. Étienne au moment où, poursuivi par une multitude furieuse, il succombe et rend le dernier soupir : mais l'auteur de ce tableau a retracé le moment qui suit la lapidation du saint; les chrétiens viennent enlever ses dépouilles mortelles. Aussi le sujet serait peut-être indécis, si le peintre n'avait pas eu la précaution de placer sur le devant du tableau une femme recueillant, au milieu des pierres instrumens du martyre de S. Étienne, le sang dont il a rougi la terre. Nous ignorons pourquoi le saint a le front orné d'une couronne de roses blanches : a-t-elle été posée par les chrétiens qui préparent sa sépulture? lui a-t-elle été apportée du ciel par l'ange qui plane au-dessus de sa tête et répand sur lui des fleurs? Au reste, ce tableau est grandement composé; les caractères sont bien sentis; et si la touche pèche en quelque chose, c'est par excès de fermeté : plus fondue, elle aurait pu contribuer à l'harmonie générale, qui laisse quelque chose à desirer.

Ce morceau n'est pas le coup d'essai de M. Frosté; il a exposé au dernier salon un fort bon tableau du *Samaritain*, qui fut acquis pour le ministère de l'intérieur : le *S. Étienne* a la même destination.

Planche 50.e — *Psyché rapportant à Vénus la boîte de beauté; tableau de M.* Dubuffe.

[Hauteur, 6 pieds; largeur, 4 pieds.]

Ce sujet est tiré de la Fontaine. « Aussitôt que Psyché » eut atteint notre monde, elle eut envie de savoir quel » était ce fard dont Proserpine l'avait chargée. Le moyen » de s'en empêcher? elle serait femme, et laisserait échap- » per une telle occasion de se satisfaire! Une certaine » appréhension toutefois la retenait : elle regardait la » boîte, y portait la main, puis l'en retirait, et l'y repor- » tait aussitôt... Après un combat qui fut assez long, » la victoire demeura, selon la coutume, à cette malheu- » reuse curiosité. »

Il semble que la pose de cette figure, debout, droite, et vue de face, aurait été plus convenable pour une statue que pour un tableau. La tête, penchée sur la poitrine, cache le cou, l'un des principaux agrémens d'une figure de ce genre, et la fait paraître engoncée : cet inconvénient n'aurait pas eu lieu en sculpture, parce que le spectateur peut, en changeant de place, examiner l'ouvrage de tous les côtés et sous tous les points de vue. L'artiste a cherché à introduire dans le fond de son tableau un certain mouvement de lignes, pour en cacher la stérilité; mais, comme ce fond est obscur, le but n'a pas été atteint. La figure ne se rattache à aucun accessoire, et paraît trop isolée. Le coloris ne manque ni de finesse ni de légèreté; mais il est un peu trop chargé de demi-teintes, qui atténuent l'effet des masses lumineuses.



*Dubufe pinx*t — *C. Normand sc.*

Salon de 1822. *Pl. 51.*



Saint Evre pinx.t *C. Normand sc.*

Planche 51.e — *Miranda faisant une partie d'échecs avec le prince Ferdinand; tableau de M.* Saint-Èvre.

[Hauteur, 3 pieds 7 pouces; largeur, 4 pieds 4 pouces.]

Ce sujet, tiré de *la Tempête* de Shakespear, a l'agrément de la nouveauté; et, quoique ce soit là son moindre mérite, on doit savoir gré à M. Saint-Èvre de l'avoir cherché hors du répertoire banal où les artistes ont coutume de puiser. Lorsqu'il y avait en France tout au plus trente peintres admis aux expositions publiques (et Paris n'en eût pas offert quatre bons hors de l'Académie), les répétitions des mêmes sujets étaient moins fréquentes. On compte aujourd'hui plus de six cents peintres en tout genre : s'ils s'obstinaient à tourner tous dans le même cercle, le salon, quel que fût le talent des artistes, serait d'une monotonie insipide.

Miranda, fille du duc de Milan, détrôné, a été élevée dans une île déserte, où elle n'a jamais vu que son père Prospero et un horrible esclave. Elle aperçoit tout-à-coup le prince Ferdinand, héritier du trône de Naples : elle l'aime avant de connaître son rang; et le jeune prince, à peine échappé du naufrage, où il croit avoir perdu son père, oublie son malheur à la vue de cette jeune étrangère, dont les grâces et la charmante naïveté lui inspirent l'amour le plus vif. Bientôt Ferdinand obtient la confiance de Prospero, qui se fait connaître, le reçoit dans son habitation, lui promet sa fille, et le laisse avec l'aimable Miranda. Les amans emploient la soirée à une partie d'échecs, et Miranda, en plaisantant, accuse Ferdinand de tricher (c'est le moment choisi par l'auteur

du tableau); le prince s'en défend en lui parlant de son amour. Cependant la porte de la cabane s'ouvre; et Prospero, qui amène le roi de Naples, lui fait voir son fils, qu'il croyait perdu dans les flots. Le naufrage n'était qu'une illusion produite par le pouvoir magique de Prospero pour confondre ses ennemis, recouvrer ses états, et placer sa fille sur le trône de Naples.

Cette jolie composition se fait remarquer par son effet pittoresque, par la grâce, la jeunesse et la physionomie expressive des deux principaux personnages; elle offre de plus tout le fini que l'on peut desirer. Ferdinand et Miranda sont éclairés par une lampe qu'on n'aperçoit pas dans le tableau; et les figures du fond, par la lune ou le crépuscule. L'opposition des deux lumières est très-marquée, et peut-être desirerait-on qu'elle le fût un peu moins; les carnations y gagneraient de la fraîcheur, et l'effet général n'y perdrait rien. Lorsque les grands maîtres ont représenté des scènes de nuit, ils n'ont jamais poussé à l'extrême le reflet des flambeaux, dont la lumière rougeâtre et dure produit un effet singulier d'autant moins nécessaire dans un tableau, qu'on le remarque à peine lorsqu'on le rencontre dans la nature. Cet effet a donc plutôt besoin d'être atténué que rendu dans toute sa vérité. Deux ou trois peintres de l'école flamande en ont fait une étude particulière, mais dans de très-petits tableaux, le plus souvent de demi-figures, d'accessoires, ou de compositions insignifiantes; cet effet de lumière en est l'objet principal, ou, pour mieux dire, est le tableau tout entier.

Le nom de M. Saint-Èvre paraît pour la première fois dans le livret du salon : probablement il aurait pu s'y faire inscrire beaucoup plus tôt; mais il n'a pas voulu

se montrer avec de simples essais, et n'a pas perdu pour attendre. Il serait à desirer que la plupart de nos débutans entendissent aussi bien leurs intérêts; il y aurait tout à gagner pour eux, et beaucoup pour le public.

M. Saint-Èvre a exposé un second tableau dont le sujet est tiré du même poète, et n'est pas moins soigné que le premier; il représente le même Prospero, duc de Milan, exposé avec son enfant aux fureurs de la mer dans une vieille barque sans agrès, et déplorant l'infortune où le réduit la trahison de son frère, qui l'a livré à ses ennemis.

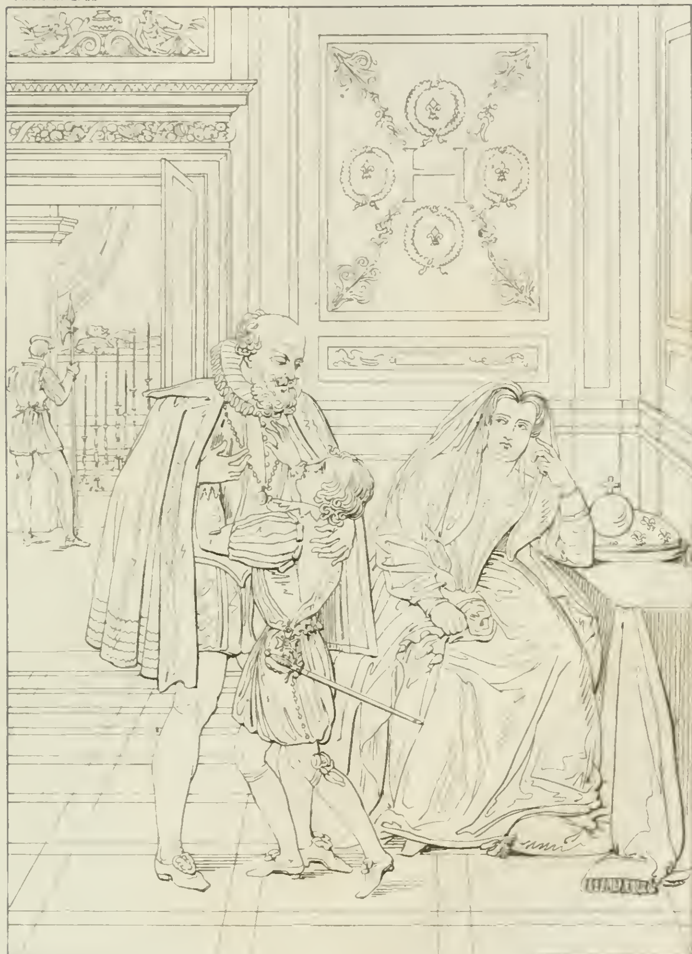
Planche 52.e — *Visite de Sully à la Reine le lendemain de la mort de Henri IV; tableau de M.me* Hersent *née* Mauduit.

[Hauteur, 3 pieds 7 pouces; largeur, 2 pieds 10 pouces.]

L'auteur de cet excellent tableau, M.me Hersent, née Mauduit, s'était déjà fait remarquer sous ce dernier nom comme l'une de nos plus agréables artistes. Unie depuis peu à l'un des peintres qui font le plus d'honneur à notre école, M.me Hersent ne peut s'attendre qu'à de nouveaux et de brillans succès : elle profitera des conseils de son mari, sans avoir besoin d'emprunter le secours de son pinceau.

« Lorsque je me trouvai en présence de la reine, dit » Sully dans ses Mémoires, le peu de constance dont je » m'étais armé m'abandonna. Elle me fit amener le roi, » dont les embrassemens et les caresses furent pour moi » un nouvel assaut, auquel mon cœur eut bien de la » peine à ne pas succomber. »

On n'a fait sur ce tableau qu'une seule observation, mais elle a été à peu près générale. Marie de Médicis, l'œil sec, les lèvres serrées, portant sur sa physionomie froide et sévère les signes de la méchanceté et de la dissimulation, ne donne, dans cette circonstance, aucune marque de sensibilité, et paraît confirmer les soupçons qui ont plané sur sa tête. M.me Hersent aurait-elle voulu résoudre une question sur laquelle aucun historien ne s'est permis de prononcer?



Mme Hersent pinx t C. Normand sc



Laurent père pinx.t Réveil sc.

Planche 53.[e] — *Pélerinage à une fontaine miraculeuse de la Vierge; tableau de M.* Laurent *père.*

[Hauteur, 17 pouces; largeur, 14 pouces.]

On aperçoit sous un ancien portique, et tout près d'une arcade qui en forme l'entrée, une fontaine au devant de laquelle est l'image de la Vierge. Une jeune femme vient y baigner son enfant; celui-ci paraît effrayé à la vue de l'eau. Une autre femme lui impose silence et cherche à l'apaiser. Le fond représente une église et une étendue de paysage que des montagnes bornent à l'horizon. Ce tableau est le pendant du pélerinage à S. Nicolas, dont il a été fait mention dans ce volume, pl. 32.[e]

Planche 54.e — *David partant pour aller combattre Goliath; tableau de M.* Berthon.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 8 pieds.]

Saül, assis sur son trône, au milieu d'un camp, et entouré de ses généraux, permet à David d'aller combattre Goliath. On aperçoit dans le lointain le géant attendant de pied ferme le téméraire qui osera se mesurer avec lui.

Ce tableau est bien composé et facilement exécuté, comme tous ceux que nous connaissons du même artiste : on a paru desirer que la figure de David, un peu trop svelte, présentât des formes plus soutenues; ce qui ne l'empêcherait pas de réunir la force et l'élégance.

M. Berthon a exposé trois autres tableaux : le premier représente une leçon de clinique en plein air, devant le pavillon Gabriel de l'hôpital Saint-Louis, pendant les chaleurs de l'été; le second, une Léda; le troisième, la fondation de l'abbaye de Marmoutiers par S. Martin.

Le tableau de Saül et David a été commandé par son Exc. le Ministre de l'intérieur.



Berthon pinx t *Réveil sc*



Delacroix pinx.t Réveil sc.

Planche 55.e — *Le Dante et Virgile; tableau de M.* de la Croix.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce ; largeur, 5 pieds 1 pouce.]

Dante et Virgile, conduits par Phlégyas, traversent le lac qui entoure les murailles de la ville infernale de Dité. Des coupables s'attachent à la barque, ou s'efforcent d'y entrer. Dante reconnaît parmi eux des Florentins. Ce sujet est tiré du VIII.e chant de *l'Enfer* du Dante.

Vu d'assez loin pour que la touche n'en soit pas apparente, ce tableau, dont la couleur tombe un peu dans le gris, produit néanmoins un effet remarquable; il le doit au caractère de la composition, qui a du nerf et de l'originalité. Vu de près, la touche en est si hachée, si incohérente, quoiqu'exempte de timidité, qu'on ne saurait se persuader qu'au point où le talent d'exécution est parvenu dans notre école, aucun artiste ait pu adopter cette singulière façon d'opérer, qu'on retrouve tout au plus dans quelques peintures en détrempe. On est tenté de voir dans celle-ci deux différentes mains : l'une aurait disposé le sujet sur la toile et dessiné les figures; l'autre les aurait coloriées. On irait même jusqu'à penser (si une semblable supposition était admissible) que le tableau pourrait être non-seulement de plusieurs mains, mais encore d'un pinceau moderne d'après quelque vieux dessin de l'école florentine. Au surplus, cette observation est sans conséquence, et nous ne prétendons donner aucun poids à de semblables conjectures. Tout ce que nous croyons pouvoir affirmer, c'est que le style de ce tableau, qui a un mérite très-

réel sous le rapport de l'expression et des caractères, est étranger aux productions de notre école. Ce morceau, selon toute apparence, est le début de l'artiste, et nous présumons que M. de la Croix est encore dans l'âge où l'on peut, en étudiant les chefs-d'œuvre des grands maîtres, rectifier et épurer son goût.



Mme Haudebourt pinx.t Réveil sc.

Planche 56.e — *Le Marchand de reliques; tableau de M.me* Haudebourt-Lescot.

[Hauteur, 20 pouces; largeur, 17 pouces.]

Une femme à genoux et une jeune fille font leur prière devant une chapelle. Près d'elles un homme joue du hautbois. Un pélerin, tenant un bourdon orné de banderoles, vient leur offrir des reliques.

Quelques personnes trouvent que les tableaux de M.me Haudebourt se ressemblent beaucoup et ont généralement un aspect uniforme. Le reproche nous paraît exagéré : cette espèce de conformité provient nécessairement du genre de composition que M.me Haudebourt a adopté, qu'elle a en quelque sorte créé; et tient surtout au choix des personnages qu'elle met en scène, et dont elle a étudié particulièrement le costume, le caractère et les habitudes, pendant son séjour en Italie. Au surplus, on ne peut disconvenir que ses sujets ne soient toujours présentés avec une grâce et une vivacité qui seules leur donneraient le charme de la nouveauté. On reproche encore à cette artiste de ne pas finir assez ses tableaux, dont quelques-uns ne sont guère plus terminés que de simples esquisses. Nous pensons en effet qu'un peu plus de fini ne gâterait rien, sur-tout aux yeux des amateurs, qui n'estiment que les ouvrages minutieusement achevés; mais ce fini ajouterait moins que l'on ne pense aux succès de M.me Haudebourt. Ses tableaux sont principalement recherchés pour la naïveté de la composition et la fermeté du pinceau.

Planche 57.e — *La Mort d'Hippolyte; tableau de M.* Guillemot.

[Hauteur, 10 pieds 2 pouces; largeur, 15 pieds 9 pouces.]

Ce beau tableau, admiré sous le rapport de l'exécution, a été critiqué sévèrement pour la manière dont il est composé. En effet, on ne peut se dissimuler qu'il y règne de la confusion. Les deux principales figures, Hippolyte et Aricie, se présentent l'une et l'autre dans une attitude inverse et dans une opposition respective dont l'œil est blessé, et sont tout-à-fait isolées, lorsque l'intérêt du sujet exigerait qu'elles fussent rapprochées ou groupées. On pourrait dire encore qu'il y a plus de coquetterie que de naturel dans la pose d'Aricie, et que cette jeune princesse, prévoyant qu'elle va s'évanouir, s'est arrangée pour tomber avec grâce. Les deux confidens, qui ne sont à la vérité que des personnages secondaires, pourraient néanmoins se dessiner d'une manière plus pittoresque. Enfin le groupe du second plan semble tomber en masse sur les figures du premier, et les comprimer. C'est sur le devant du tableau qu'il fallait au contraire ménager un certain espace pour annoncer la scène, l'aérer, si l'on peut s'exprimer ainsi, et lui donner le développement nécessaire.

Ce tableau a été commandé par le Ministre de la maison du Roi.



Guillemot pinx.t Réveil sc.



Couder pinx.t *Réveil sc.*

Planche 58.e — *Adam et Ève; tableau de M.* Couder.

[Hauteur, 12 pieds; largeur, 9 pieds 9 pouces.]

Le prince des enfers, pendant le sommeil des deux époux, pénètre dans Éden, où, caché sous la figure d'un serpent, il cherchait à corrompre l'innocence d'Ève, lorsque deux anges, Ithuriel et Zéphon, accourent chasser l'esprit des ténèbres. A leur vue, Satan reprend sa forme, et, forcé de s'éloigner, il menace de son sceptre ses victimes, en bravant le ciel. (Milton, *Paradis perdu*, liv. IV.)

Pour traiter un sujet aussi éminemment poétique, un sujet ou gracieux ou terrible, selon la manière dont il sera conçu, Michel-Ange, Raphaël, ou peut-être l'un des Carraches, auraient seuls osé lutter avec l'auteur du *Paradis perdu*, si ce poème eût existé de leur temps : mais sans doute ils auraient adopté un tout autre parti que celui qu'a pris l'auteur du tableau dont nous donnons ici l'esquisse.

La peinture et la poésie ont leur domaine particulier. Il ne faut pas croire que le peintre et le poète puissent s'approprier indifféremment les mêmes sujets. La poésie nous frappe, nous captive, par l'abondance des images qui se succèdent et se fortifient graduellement. Il n'en est pas de même de la peinture : elle ne peut représenter qu'une action, et même un seul moment de cette action. Les compositions plus compliquées ont le double inconvénient d'embarrasser, de fatiguer le spectateur, quelquefois même d'être inintelligibles.

On a blâmé, dans le tableau dont il s'agit, le conflit

des deux épisodes ou des deux sujets, entre lesquels l'attention se trouve nécessairement partagée. Si le peintre a voulu la fixer de préférence sur le groupe d'Adam et d'Ève sommeillant en paix sous les délicieux ombrages d'Éden, il devait placer sur un plan beaucoup plus reculé, et comme accessoire, le combat des deux anges contre le prince des ténèbres. Si au contraire, ainsi qu'il paraît en avoir eu l'intention, il prétendait donner de l'importance à cette lutte gigantesque, il fallait la montrer en première ligne, et réserver pour le second ou le troisième plan le groupe d'Adam et d'Ève. Alors il y aurait unité, et le cadre eût encore été suffisamment rempli.

L'idée de peindre un serpent entortillé autour de la jambe de Satan, pour rappeler qu'avant de reprendre sa forme première, c'est sous celle de ce reptile qu'il a d'abord cherché à séduire la compagne d'Adam, a paru bien recherchée, et trop loin du vrai : c'est même une espèce d'énigme.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de pousser plus loin nos observations sur quelques autres parties de ce tableau. C'est la seule raison qui nous retient ; car l'auteur du *Lévite d'Éphraïm* et de la *Mort de Mazaccio* (1) est assez fort pour supporter la critique. Cependant les personnes qui s'intéressent le plus à ses succès, paraissent regretter qu'il ait abandonné le style simple, touchant et naïf de ses premières compositions pour un genre plus élevé, et qui réclame au plus haut degré l'exaltation de la pensée, la fierté du dessin et du coloris, et la fougue du pinceau.

---

(1) Salon de 1817, pl. 18 et 38.



Cogniet pinx.t Réveil sc.

Planche 59.e — *Une jeune Chasseresse; tableau de M.* Cogniet.

[Hauteur, 6 pieds 8 pouces; largeur, 4 pieds 10 pouces.]

Une jeune compagne de Diane, armée de son arc, tient dans sa main l'oiseau qu'elle vient de percer; le voyant expirer, elle paraît déplorer son sort.

Avant d'être exposé au salon, ce tableau, envoyé de Rome par M. Cogniet, pensionnaire du Roi, avait été présenté à l'école des beaux-arts, et avait reçu l'approbation des professeurs et des membres de l'Institut. La figure est d'un dessin gracieux, bien modelée, et se lie agréablement avec le fond de paysage, dont la touche est ferme, le ton harmonieux et léger.

Nous avons eu précédemment l'occasion de faire observer que l'école n'exigeait annuellement d'autre preuve d'assiduité de la part des pensionnaires établis à Rome, qu'une simple figure académique. C'est bien peu pour de jeunes peintres, qui sans doute ne demanderaient pas mieux que de fournir un ouvrage d'imagination. Cette jeune chasseresse est sans doute fort agréable, et promet un talent très-distingué; mais c'est encore moins que ce que l'on désigne sous le nom d'étude académique : un morceau de ce genre est ordinairement une figure d'homme peinte d'après le modèle vivant, et développée de manière à faire briller la science anatomique, la beauté des formes et la vigueur du coloris.

Planche 60.e — *Le jeune Clovis trouvé par un Pêcheur sur les bords de la Marne; tableau de M.* F. Dubois.

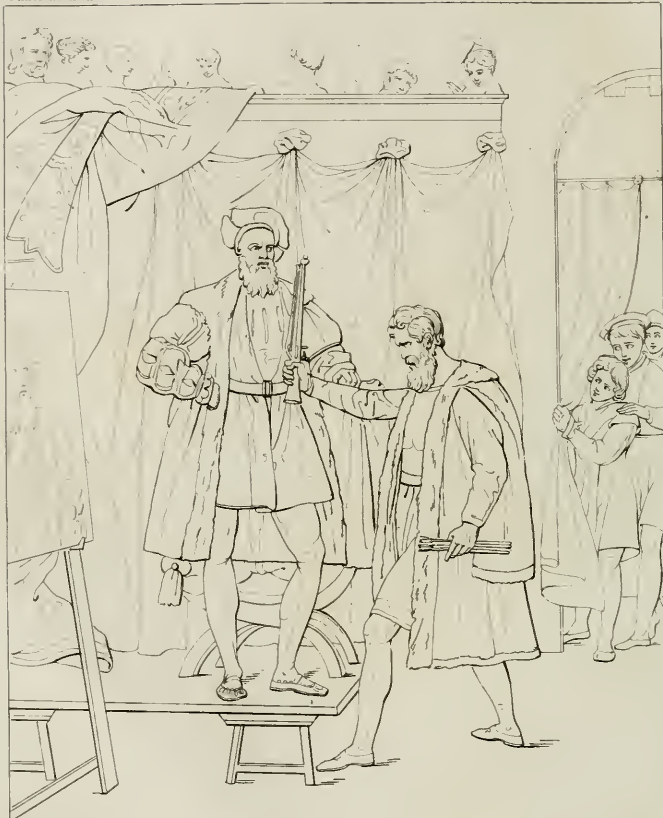
[Hauteur, 8 pieds 4 pouces; largeur, 6 pieds 6 pouces.]

Le jeune Clovis fut une des victimes de la cruauté de Frédégonde. Cette reine marâtre le fit assassiner et jeter dans la Marne. Un pêcheur, en retirant ses filets, trouva le corps de ce malheureux prince, et reconnut le fils des rois aux longues tresses de sa chevelure.

Ce tableau, de même que le précédent, est un morceau d'étude envoyé de l'académie de Rome. L'auteur a donné de l'intérêt à son sujet, en y adaptant un trait historique, et en réunissant, pour les mettre en opposition, deux figures de différens caractères. On y trouve de la simplicité et du naturel. Mais l'artiste aurait pu donner aux formes du jeune prince un peu plus d'élégance, à la physionomie du pêcheur une expression plus forte et plus vive.



F Dubois pinx[t] Réveil sc.



Menjaud pinx.t Réveil sc.

Planche 61.e — *Le Tintoret et l'Arétin; tableau de M.* Menjaud.

[Hauteur, 2 pieds 7 pouces; largeur, 2 pieds.]

Le Tintoret, célèbre peintre vénitien, et d'un caractère original, ayant appris que l'Arétin avait dit du mal de ses tableaux, résolut de s'en venger. Un jour qu'il rencontre ce poète, il feint d'ignorer ce que celui-ci avait dit, lui propose de faire son portrait, et l'attire dans son atelier. Le Tintoret prend alors un grand pistolet d'arçon, et se met à mesurer son modèle des pieds à la tête, en le regardant d'un air menaçant. L'Arétin ne peut cacher son effroi. « N'ayez pas peur, lui dit le peintre, c'est » ainsi que je prends mes mesures » ; et il commença son portrait.

Cette anecdote assez piquante est peut-être meilleure à raconter qu'à peindre, l'action n'offrant en elle-même rien de bien pittoresque. La pantomime de ce tableau présente un peu de roideur; mais c'est la faute du sujet plutôt que celle de M. Menjaud, dont les productions, même du genre le plus simple, ont toujours un caractère fin et gracieux. Il a été moins heureux dans cette circonstance. La figure de l'Arétin, d'un ton vigoureux et très-coloré, a pour fond une draperie blanche. L'opposition est brusque, et l'effet tranchant et dur. Si cette figure se liait avec le fond, le tableau serait très-harmonieux, et ne laisserait presque rien à desirer.

Planche 62.e — *Ulysse demandant des secours à Nausicaa, fille du roi Alcinoüs; tableau de M.* Vafflard.

[Hauteur, 3 pieds 7 pouces; largeur, 4 pieds 7 pouces.]

Ulysse, après un naufrage, aborde dans l'île de Corcyre. Accablé de fatigue, il s'endort sur un amas de feuilles. Nausicaa et ses compagnes, non loin de là, se livraient à divers jeux. Réveillé par leurs ris et leurs cris, Ulysse s'avance. Saisies d'épouvante, elles fuient et se cachent. Seule, la fille d'Alcinoüs ne prend pas la fuite; Minerve lui inspire cette fermeté. Ulysse délibère s'il embrassera ses genoux, ou si, restant dans un respectueux éloignement, il s'adressera à elle d'une voix suppliante : il s'arrête à ce dernier parti... Je t'implore, ô reine; es-tu mortelle ou déesse? &c.

M. Vafflard a sans doute prévu, mais n'a pas craint les difficultés que présente ce sujet; il s'en est tiré aussi bien que possible. Sa composition est agréable, son coloris a de la fraîcheur, et la lumière, quoique largement répandue, ne laisse pas d'être vive et piquante.

Ce tableau appartient à M. Laffitte.



Vafflard pinx.t Réveil sc.



Roehn père pinx^t Réveil sc.

Planche 63.e — *L'Enfant prodigue ; tableau de M.* Roehn *père.*

[Hauteur, 1 pied 9 pouces ; largeur, 2 pieds 1 pouce.]

Entouré de courtisanes, l'enfant prodigue dissipe ses biens au sein des plaisirs : tandis qu'il se livre à la joie, une de ces femmes lui dérobe sa bourse.

Le sujet de l'enfant prodigue, qui est de tous les temps et de tous les pays, peut admettre tous les costumes. C'est celui du siècle de Louis XIII que M. Roehn paraît avoir adopté pour ses personnages.

M. Roehn père, l'un de nos artistes les plus laborieux, et dont le pinceau se prête facilement à toute sorte de genres, a traité avec succès le paysage, la marine et les sujets champêtres; mais il se distingue principalement dans les scènes d'intérieur, qu'il sait varier avec un goût particulier. On y trouve des groupes bien disposés, un ton chaud et soutenu, une touche facile.

Outre le tableau qui fait le sujet de cet article, M. Roehn en a exposé plusieurs sous les titres suivans : *Philippe Wouwermans à ses derniers momens; le pauvre Aveugle; l'Enfant abandonné; une Foire de village; Vue prise dans les montagnes des Vosges; Vue d'un port de mer; Effet de soleil couchant; le Médecin consultant,* costumes suisses; *les Environs de Plombières, les Plaisirs de l'hiver.*

Planche 64.e et dernière. — *Les Tourterelles; tableau de Mlle Gérard.*

[Hauteur, 2 pieds 1 pouce; largeur, 1 pied 9 pouces.]

Élève et alliée de feu M. Fragonard père, Mlle Gérard est restée fidèle au genre de composition qu'elle a adopté pour ses débuts : ce sont des scènes d'intérieur d'un genre gracieux, toujours décent, et quelquefois romantique. Ses personnages sont pris ordinairement dans la classe moyenne de la société. Ses sujets sont bien disposés, les costumes dessinés avec goût; l'effet pittoresque est bien entendu, la touche ferme et légère : mais les carnations sont généralement faibles, décolorées; on croit voir des personnes malades ou relevant de maladie. Ce défaut, que peut-être l'artiste seule n'aperçoit pas, est facile à corriger : ses ouvrages y gagneraient beaucoup.

Fin du tome Ier du Salon de 1822.



Mlle Gérard pinxt *Réveil sc.*

TABLE

Des Planches contenues dans le tome I.er du Salon de 1822.

Fin de la Table du tome I.er du Salon de 1822.

ANNALES DU MUSÉE

ET

DE L'ÉCOLE MODERNE

DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1822.

RECUEIL de morceaux choisis parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 24 avril 1822, et autres nouvelles productions de l'art, gravés au trait, avec l'Explication des sujets et quelques Observations sur le mérite de leur exécution.

Par C. P. LANDON, Chevalier de la Légion d'honneur, Peintre de feu S. A. R. M.gr le Duc de Berry, ancien Pensionnaire du Roi à l'École de Rome, Conservateur des tableaux des Musées royaux, Correspondant de l'Institut de France.

TOME SECOND.

A PARIS,

Au Bureau des ANNALES DU MUSÉE, quai de Conti, n.° 15, près la Monnaie.

IMPRIMERIE ROYALE.

1822.



Langlois pinx.t Reveil sc

Planche 1.re — *Diane et Endymion ; tableau de M.* Langlois.

[Hauteur, 9 pieds 10 pouces; largeur, 6 pieds 6 pouces.]

Ce tableau, promis au public dès le commencement de l'exposition, n'y a paru que peu de jours avant la clôture; et s'il n'a pas produit une sensation aussi vive qu'on pouvait l'espérer, du moins, pour ce qui concerne le coloris et le mérite du pinceau, il n'a pu qu'ajouter à la réputation de l'artiste, qui, sous ce double rapport, n'a encore rien produit de supérieur à ce dernier ouvrage. Quant à la composition et à l'expression du sujet, on ne peut se dissimuler qu'elles laissent beaucoup à desirer.

La composition, ou, si l'on veut, la disposition du sujet, ne doit pas être réduite à un système purement linéaire ou géométrique; mais ce système, dont il serait ridicule de faire une loi absolue, n'est pas tout-à-fait à dédaigner. Avant tout, l'œil doit être satisfait; et nous ne pensons pas qu'aucun peintre cité pour la finesse et la pureté du goût se fût avisé de placer trois figures isolées, et composant à elles seules tout le tableau, dans la direction d'une même diagonale : c'est ce qui frappe, au premier aspect, dans le morceau dont il s'agit. Ajoutons que cet Endymion n'est ici qu'un berger d'une physionomie commune, et que ses traits sont loin d'offrir la grâce et la beauté qui seules peuvent justifier la passion d'une déesse pour un simple mortel. Le bout de draperie qui enveloppe la main droite et une partie de l'avant-bras, est amené là sans motif, et produit le plus mauvais effet,

sur-tout dans une figure capitale. Le balancement des bras est d'autant moins heureux, que le bras et la jambe du côté droit sont également pliés, lorsque la jambe et le bras du côté opposé sont également tendus. Ces mouvemens symétriques peuvent, à la rigueur, se rencontrer dans la nature; mais un artiste doit bien se garder d'en faire un objet d'imitation. Une faute légère en apparence, et que l'on nomme *gaucherie* en termes de l'art, suffit pour gâter l'ouvrage le mieux conçu et le mieux exécuté. On remarquerait à peine ces inadvertances dans un tableau médiocre; mais elles sont frappantes dans celui-ci, dont les nus sont d'un dessin correct, et parfaitement modelés.

Quant à l'expression et aux convenances, conditions essentielles dans quelque production que ce soit, et sur-tout dans un sujet de la nature de celui-ci, nous aurions beaucoup à dire; mais nous allons cette fois, et contre notre usage, alléger notre tâche en rapportant l'article d'un journal (1) qui, durant le cours de l'exposition, a rendu compte des ouvrages de nos artistes avec autant de goût que d'impartialité. Ses observations sur l'*Endymion* de M. Langlois ont de plus l'avantage d'être présentées d'une manière gaie et piquante, qui atteint aussi sûrement le but de la critique que l'examen le plus méthodique et le plus sévère.

« On traiterait d'insensé, et ce ne serait point sans » sujet, quiconque oserait aujourd'hui refaire les chefs- » d'œuvre des maîtres de la scène : il paraît qu'il n'en » est point ainsi en peinture; et en effet, le Dominiquin » n'a pas craint de recommencer le *S. Jérôme* de Car-

(1) *La Quotidienne*, numéro du 22 juillet 1822.

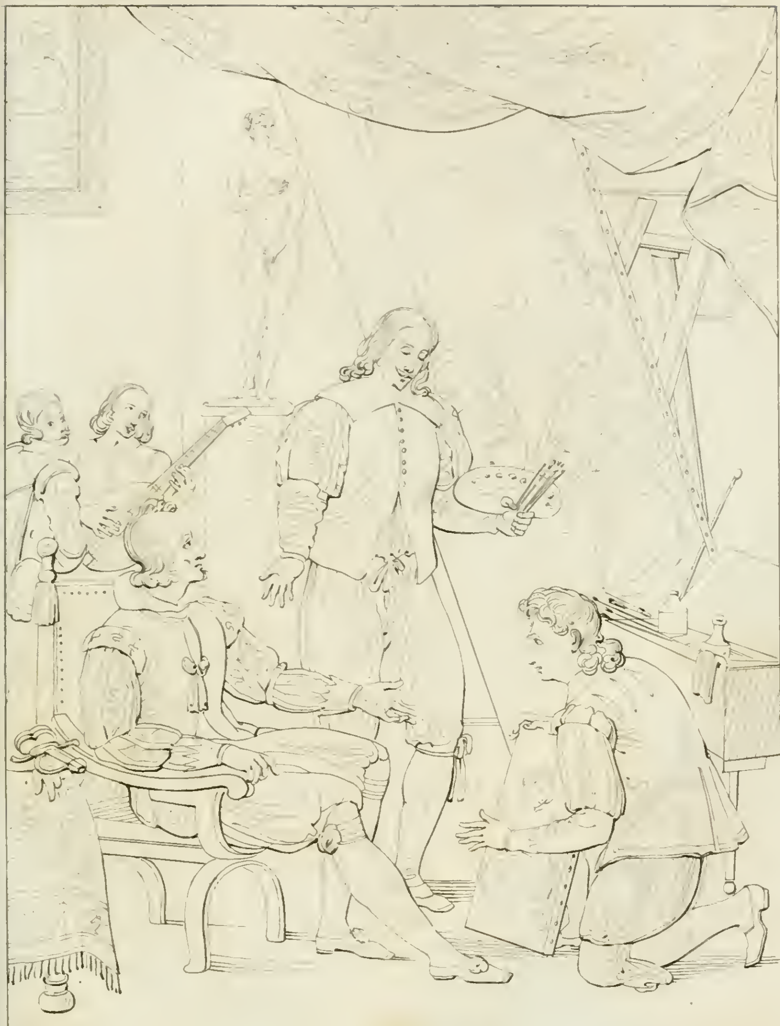
» rache : son audace a été couronnée du succès ; mais
» tout le monde n'est pas un Dominiquin. Comment
» M. Langlois n'a-t-il pas fait cette réflexion ? Ou il a
» beaucoup présumé de ses forces, ou il a oublié qu'un
» nommé Girodet avait autrefois traité le sujet d'Endy-
» mion. Mais, dira-t-il, je l'ai envisagé d'une autre ma-
» nière. Vraiment oui, et c'est précisément là le point
» capital de l'acte d'accusation ; car on ne conçoit pas
» que l'on ait essayé de faire autrement. Cet Amour qui,
» dans la composition de M. Girodet, écarte adroitement
» le feuillage ; ce rayon mystérieux qui glisse au sein de
» l'ombre et s'arrête silencieusement sur les lèvres du
» beau chasseur endormi ; cette déesse qui, tout absente
» qu'elle est, anime et remplit la composition, et qu'on
» voit d'autant mieux qu'elle ne paraît pas : tout cela est
» conçu d'une manière aussi chaste que poétique. M. Lan-
» glois n'a point pris tous ces détours ; il a abordé fran-
» chement la question. La déesse arrive la bouche en-
» tr'ouverte, les yeux ardens ; et, afin qu'il n'y ait pas de
» perte de temps, l'Amour est là qui soulève, je ne dirai
» pas la draperie, mais la couverture, c'est le mot propre,
» sous laquelle repose Endymion. Voilà ce qui s'appelle
» du positif, et l'imagination n'a rien à deviner dans cette
» affaire. Il faut cependant rendre justice à M. Langlois :
» il y a dans son tableau un grand talent d'exécution ; il
» est malheureux qu'il ne l'ait pas appliqué autrement,
» et qu'il ne se soit pas souvenu que, dans les arts comme
» dans la politique, il y a des précédens qui ont force
» de loi. »

Planche 2.[e] — *L'Esclave de Vélasquez; tableau de M.* Beaume.

[Hauteur, 3 pieds; largeur, 3 pieds 1 pouce.]

Philippe IV, roi d'Espagne, protecteur de Vélasquez, peintre célèbre, aimait à le voir travailler. Paréja, esclave de cet artiste, étant parvenu, à l'insu de son maître, à acquérir un talent distingué, fit un tableau avec soin, le mit dans l'atelier de Vélasquez, et en retourna la peinture contre le mur. Philippe, à sa première visite, demanda à voir le tableau retourné; l'esclave obéit : le roi surpris veut en connaître l'auteur; il le voit à ses pieds, avouant qu'il a étudié la peinture à l'insu de son maître, dans la crainte de lui déplaire. Philippe IV, charmé de la beauté de l'ouvrage, dit à Vélasquez : « Vous n'avez rien à dire; celui qui a tant » de talent ne peut être esclave. »

Ce tableau, qui paraît être le début de l'artiste, se distingue par l'effet harmonieux et la finesse du coloris. On croit y reconnaître un talent tout formé, et peut-être trop formé. Nous nous expliquerons sur ce point lorsque, dans un prochain article, nous donnerons le trait d'un second tableau de M. Beaume.



Beaume pinx^t — *Revel sc*



Bodem pinx!

Reveil sc.

Planche 3.e — *Herminie et Vafrin secourant Tancrède; tableau de M.* Bodem.

[Hauteur, 5 pieds 4 pouces; largeur, 6 pieds 7 pouces.]

La *Jérusalem délivrée* est une mine féconde où les peintres trouveront toujours des sujets dignes d'exercer leurs pinceaux; mais cette mine est depuis long-temps exploitée, et l'on en tirerait peu de sujets qui eussent le mérite de la nouveauté. Les artistes ne peuvent plus guère aspirer qu'au talent de les présenter sous un nouvel aspect.

Le sujet dont nous donnons ici la gravure réunit l'agrément de la composition, la netteté de l'effet et la vivacité du coloris; mais on trouve dans les draperies, et même dans les carnations, des teintes un peu crues. Comme le tableau est destiné pour le château de Versailles, ce défaut aura moins d'inconvénient que le ton lourd et enfumé de certaines peintures commandées pour la même destination. Ce n'est pas assez de dire qu'elles sont d'un effet médiocre: elles contrastent désagréablement avec la décoration fraîche et élégante des appartemens.

Planche 4.e — *Herminie chez le berger; tableau de M.* Delaval.

[Hauteur, 4 pieds 1 pouce; largeur, 5 pieds 6 pouces.]

Voici encore un sujet tiré de la *Jérusalem délivrée.* L'artiste, en le traitant avec soin, a cherché à lui donner tout-à-la-fois un caractère riant et un effet vigoureux. Nous ferons une seule observation sur la composition du tableau.

Si le peintre a eu l'intention de tirer tout le parti possible de cette scène champêtre et chevaleresque, on trouvera que ses figures sont d'une proportion bien petite, qu'elles sont sacrifiées au fond et s'y trouvent en quelque sorte noyées. De plus grandes figures, avec une légère indication du paysage, auraient produit un effet plus imposant; car ce n'est pas sur le lieu de la scène que doit se porter l'intérêt. Si au contraire M. Delaval a voulu développer un site agreste et tout ce qui peut en enrichir l'aspect, ses figures sont beaucoup trop grandes; elles tuent le paysage. Nous croyons que le parti moyen qu'il a adopté, nuit un peu au succès de son travail.

M. Delaval a exposé, outre quelques portraits en buste, et un tableau de l'histoire de Tobie, commandé par le Ministre de la maison du Roi, le portrait en pied d'un jeune Chinois demeurant à Paris. Ce tableau, plein de vérité, offre des détails très-curieux, et a mérité d'être remarqué. Le personnage est représenté dans le costume de son pays, et prenant le frais sur une terrasse au bord de la mer.



Delaval pinx.t Reveil sc.



Abel de Pujol pinx.t Réveil sc.

Planche 5.e — *Joseph expliquant des songes dans la prison; tableau de M.* Abel de Pujol.

[Hauteur, 7 pieds 10 pouces; largeur, 10 pieds.]

Pour donner, du moins sous le rapport de l'art, quelque intérêt à ce sujet un peu rebattu, M. Abel de Pujol a représenté nu le grand panetier, et en a fait une figure académique; mais il l'a placée dans l'ombre, et en général on préfère les objets vus dans la lumière. On est étonné que l'échanson et le panetier, dont les fonctions devaient être importantes à la cour de Pharaon, n'aient ici que la physionomie et le caractère d'esclaves d'un rang très-inférieur, et que, pour ne laisser aucun doute sur leur origine égyptienne, l'artiste ait cru devoir coiffer ces deux hommes nus de l'espèce de mitre que l'on retrouve dans les monumens de l'Égypte, et jusque dans les figures de sphinx. La nudité de ces deux personnages contraste avec le costume très-soigné et même très-élégant du jeune Joseph. On ne dirait pas qu'il a été jeté avec eux dans la même prison, mais qu'il est venu du dehors leur faire une visite. On trouve surtout de l'affectation dans la pantomime de Joseph et de l'échanson, qui comptent sur leurs doigts dans combien de jours ce dernier doit rentrer en grâce. Ce sont de petits moyens d'expression, qui ne s'accordent point avec la simplicité et la gravité du sujet. Au reste, on reconnaît dans l'exécution de ce tableau le pinceau large et moelleux qui distingue les productions de M. Abel de Pujol.

Planche 6.e — *Jésus mis en croix; tableau de M.* Niquevert.

[Hauteur, 12 pieds; largeur, 10 pieds.]

Le sujet de Jésus mis en croix est un des plus touchans que l'histoire sainte puisse offrir à l'art de la peinture, et l'un des plus difficiles à traiter avec la vérité et la dignité convenables. En effet, quel artiste pourra se flatter d'exprimer cette résignation céleste du fils de Dieu s'immolant pour le salut des hommes, et souffrant, quoique doué d'une nature divine, toutes les douleurs attachées à la faiblesse humaine! L'imagination peut s'élever jusqu'à ce sentiment sublime; mais son expression échappe au pouvoir de l'art. On ne la retrouve qu'imparfaitement dans les chefs-d'œuvre des plus grands peintres; Léonard de Vinci lui-même reconnut son insuffisance.

Le tableau qui fait le sujet de cet article est bien composé, d'un bon goût de dessin, et d'un effet de lumière large et soutenu. Il était placé si haut dans la salle d'exposition, qu'il n'a pas été possible d'en apprécier les détails; mais, à en juger d'après les ouvrages du même artiste exposés antérieurement, il mérite des éloges pour l'étude des nus et la vérité des caractères.



Niquevert pinx^t

Reveil sc



Vinchon pinx.t *Réveil sc.*

Planche 7.e — *Dévouement du jeune Mazet; tableau de M.* Vinchon.

[Hauteur, 9 pieds ; largeur, 11 pieds.]

Ce trait de dévouement, dont le souvenir méritait d'être conservé d'une manière authentique, a déjà exercé le pinceau de plusieurs peintres de notre école; mais, pour les dimensions et l'importance de l'exécution, le tableau dont nous donnons ici l'esquisse est le plus considérable de ceux que nous avons eu occasion de voir. Le sujet a excité un vif intérêt, et l'ouvrage a obtenu le suffrage du public.

La fièvre jaune s'était déclarée à Barcelone; des médecins français sollicitèrent et obtinrent la périlleuse mission d'aller secourir les malades et étudier les caractères de la maladie. Mazet, le plus jeune d'entre eux, s'étant transporté dans une maison particulière, est frappé par la contagion, et, rappelant ses forces défaillantes, il observe encore sur un pestiféré le progrès d'un mal auquel il succomba lui-même quelques jours après, à l'âge de vingt-sept ans. Des sœurs de l'ordre de Saint-Camille de Lellis partagèrent le zèle et le dévouement des médecins.

Non loin du pestiféré dont le jeune médecin observe la maladie, on en aperçoit un autre couché dans son lit, et tenant entre ses mains un crucifix. On voit dans le fond un homme qui s'enfuit; un prêtre accompagné d'un enfant de chœur, apportant les derniers secours de la religion; au dehors, un cadavre porté sur un brancard. Le ciel est d'un ton enflammé.

Les sujets qui comportent le costume moderne, font presque toujours un meilleur effet dans de petites proportions; mais, s'ils sont destinés à la décoration de quelque édifice, la grandeur naturelle paraît la plus convenable. Cependant, lorsque cette proportion est exagérée, le sujet a un aspect colossal qui semble en affaiblir l'intérêt, en donnant l'idée d'une nature qui n'est pas la nôtre. C'est l'observation que l'on pourrait faire à l'auteur du tableau dont il s'agit. Peut-être encore l'effet de soleil dont les figures du fond sont frappées, n'est-il pas assez franchement accusé.

Nous avons dit dans le volume précédent que M. Vinchon avait peint à fresque la chapelle Saint-Maurice à Saint-Sulpice : nous espérions offrir dans celui-ci un ou deux morceaux de cette décoration; mais les peintures ne sont pas complétement sèches, et la chapelle n'est pas encore ouverte au public. Nous nous contenterons d'en donner une courte explication. La décoration se compose de deux grands tableaux, à droite et à gauche de l'entrée de la chapelle, d'une coupole et de quatre pendentifs.

Le premier tableau représente S. Maurice, S. Exupère et S. Candide refusant de sacrifier aux faux dieux. Le second offre le moment où la légion thébéenne, retirée dans les montagnes du Valais, est investie et massacrée par le reste de l'armée romaine. Les chrétiens cherchent la gloire du martyre, et n'opposent aucune résistance. Ils entourent leur chef, qu'un rayon céleste éclaire au moment de sa mort.

La Religion et les Vertus chrétiennes, qui ont soutenu dans le martyre la constance de la légion thébéenne, font les sujets des quatre pendentifs.

Des enfans ailés, suspendus sur les archivoltes, tiennent des guirlandes de lauriers; et des anges, s'élançant de la voûte au-devant de la Religion chrétienne, portent des faisceaux de palmes et les couronnes des martyrs.

Planche 8.e — *Instructions d'une Mère à sa fille avant la première communion ; tableau de M.lle* Gérard.

[Hauteur, 2 pieds 3 pouces; largeur, 2 pieds.]

Ce joli tableau, d'un effet harmonieux, quoiqu'un peu faible de coloris, offre cependant des carnations plus animées que celui dont nous avons donné le trait dans le volume précédent; mais il se recommande sur-tout par la douceur de l'expression et par ce sentiment de décence et de grâce naïve que M.lle Gérard imprime à toutes les productions de son pinceau.



Mlle Gérard pinxt   Réveil sc.



Rouget pinx.t

C. Normand sc.

Planche 9.e — *S. Louis médiateur entre le Roi d'Angleterre et les Barons; tableau de M.* Rouget.

[Hauteur, 10 pieds; largeur, 13 pieds 2 pouces.]

S. Louis a été, au jugement du P. Daniel et du président Hénault, un des plus grands princes et des plus singuliers qui aient jamais porté le sceptre : compatissant, comme s'il n'avait été que malheureux; libéral, sans cesser d'avoir une sage économie; intrépide dans les combats, mais sans emportement; il n'était courageux que pour de grands intérêts. Il fallait que des objets puissans, la justice ou l'amour de son peuple, excitassent son ame, qui, hors de là, paraissait faible, simple et timide. Prudent et ferme à la tête de ses armées et de son conseil, quand il était rendu à lui-même, il n'était plus que particulier. Ses domestiques devenaient ses maîtres, sa mère le gouvernait, et les pratiques de la dévotion la plus simple remplissaient ses journées. Il est vrai que ces pratiques étaient ennoblies par des vertus solides et jamais démenties : elles formaient son caractère.

S. Louis reçut, en 1264, un honneur qu'on ne peut rendre qu'à un monarque vertueux : le roi d'Angleterre Henri III et les barons le choisirent pour arbitres de leurs querelles. Ce prince était venu le voir à Paris au retour de son voyage de Palestine, et l'avait assuré qu'il était son seigneur et qu'il le serait toujours. Le comte d'Anjou, Charles, dut à la réputation de son frère et au bon ordre qui régnait en France l'honneur d'être choisi par le pape pour roi de Sicile. Louis augmentait cependant ses domaines de l'acquisition de Namur, de Péronne,

d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvait ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédaient en France; les querelles de Henri III et de ses barons lui en facilitaient les moyens : mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limosin, en les faisant renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunis à la couronne par Philippe-Auguste, son aïeul.

Nous donnerons dans ce même volume un troisième et dernier tableau de M. Rouget, et nous réservons pour le dernier article nos observations sur les deux ouvrages.



Révoil pinx^t. C. Normand sc.

Planche 10.e — *Promenade dans les fossés d'un château ; tableau de M.* Révoil.

[Hauteur, 1 pied 3 pouces; largeur, 1 pied 6 pouces.]

Une scène de mœurs du XVI.e siècle a fourni le sujet de cette jolie composition. La famille d'un seigneur châtelain, réunie dans une barque élégamment ornée, prend le plaisir de la promenade dans les fossés de l'antique manoir. La barque est conduite par le père; un jeune homme, assis sur le devant du léger esquif, joue de la guitare; entre eux sont deux jeunes femmes, dont l'une tient sur ses genoux un enfant qui donne à manger à des cygnes. On aperçoit dans le fond le pied d'une des tours qui baigne dans le fossé, et l'escalier souterrain qui y conduit.

En adoptant un style moyen entre le genre historique ou héroïque et les scènes familières prises dans la classe commune, M. Révoil s'est approprié les sujets qui réclament la grâce et la correction des formes, la richesse et l'élégance des costumes, la finesse et la noblesse des caractères : c'est le style chevaleresque, dans lequel il a tracé ses principaux ouvrages.

M. Révoil est, dit-on, cité comme chef d'une école lyonnaise. Cette réputation sans doute lui est acquise par les soins qu'il a mis à former quelques jeunes artistes, dont les succès un peu prématurés n'ont pas fait moins d'honneur au maître qu'aux élèves. Ils doivent à ses leçons et à son exemple ce goût d'exécution finie que l'on a remarqué dans leurs premières productions. Deux ou trois ont voulu renchérir sur le maître; mais

ils n'ont fait que dépasser les limites qu'il leur avait indiquées et que le goût impose. La peinture n'est pas un art purement mécanique : au lieu de s'appliquer de préférence à l'imitation matérielle des détails les moins dignes d'attention, si ces jeunes artistes se fussent attachés aux parties essentielles, ils se seraient beaucoup plus rapprochés de la manière de leur maître, qui lui-même n'a jamais été plus digne d'éloges que lorsqu'il a paru mettre moins de prix au fini minutieux des accessoires. Le tableau qui fait le sujet de l'article suivant, nous fournira l'occasion de donner une suite à nos observations.



Bonnefond pinx^t *C. Normand sc*

Planche 11.e — *Un Maréchal ferrant à l'entrée de sa forge; tableau de M.* Bonnefond.

[Hauteur, 3 pieds 1 pouce; largeur, 4 pieds.]

Ce sujet, dont les moindres détails décèlent un rare talent d'imitation, ne le cède guère, sous ce rapport, aux productions les plus recherchées de l'école hollandaise; mais il y manque encore le moelleux et l'abandon du pinceau. La touche de M. Bonnefond est ferme et assez franche, mais quelquefois un peu dure; et ce défaut se fait sentir principalement dans les chairs. On dirait que le peintre a voulu surpasser la nature, en poussant à l'excès l'éclat des points lumineux et la vigueur des ombres. Ce ne sont plus des carnations telles qu'on les voit sortir du pinceau des Miéris, des Metzu, des Gérard Dow, souples, moelleuses, imprégnées de lumière et largement reflétées. Dans le tableau dont il s'agit, les têtes, les bras, ne semblent pas être de chair, mais d'une matière dure, polie, et colorée à sa surface. La touche, à laquelle nous reprochons un peu d'âpreté, n'est pas même également soutenue dans toutes les parties de la composition; le ciel et les lointains sont mous, cotonneux, et le terrain raboteux sur lequel gisent tant de petits objets précieusement finis, paraît à peine ébauché. Cette partie du tableau, trop négligemment exécutée, ne laisse pas de faire tort au reste.

M. Bonnefond est élève de M. Révoil, et a sa bonne part dans les éloges que l'on fait, chaque année, des productions de l'école lyonnaise. Ce jeune artiste n'a apporté au salon que ce seul tableau, et le temps qu'il

a dû mettre à son exécution lui servira d'excuse. Il est vrai que de même qu'en fait d'ouvrages de littérature *le temps ne fait rien à l'affaire*, de même le talent d'un peintre ne se juge pas d'après la quantité de tableaux qu'il a produits. Cependant on doit regretter le temps qui n'est pas utilement employé, et M. Bonnefond conviendra qu'il l'a un peu prodigué dans cette dernière circonstance. Le fini des accessoires de son *Maréchal ferrant* disparaît lorsque le tableau, dont les dimensions sont assez grandes, est mis à son point de vue. Ce n'est guère que dans les sujets de très-petite proportion, et qu'il faut examiner de près, que ce fini a quelque résultat favorable. Nous attendons M. Bonnefond au salon prochain.



Horace Vernet pinx.t *C. Normand sc.*

Planche 12.e — *Joseph Vernet; tableau de M.* H. Vernet.

[Hauteur, 8 pieds 8 pouces; largeur, 11 pieds 2 pouces.]

Joseph Vernet, rappelé dans sa patrie en 1752 pour peindre les ports de France, quitte l'Italie et s'embarque à Livourne dans une petite felouque. Pendant la traversée, une violente bourrasque s'élève, et menace de briser le frêle bâtiment sur les rochers. Au milieu des vives alarmes de l'équipage et des passagers, Joseph Vernet n'éprouve d'autre crainte que celle de ne pas voir assez bien et d'assez près l'admirable spectacle d'une tempête. Attaché sur l'avant du bâtiment, et là, contemplant avec ravissement la scène terrible qui s'offre à ses regards, il confie en même temps à sa mémoire et à son livre de souvenirs les effets fugitifs d'un ciel orageux et d'une mer en courroux.

On ne doit voir dans la composition de ce tableau qu'un hommage rendu par M. Horace Vernet à la mémoire du célèbre Joseph Vernet, son aïeul. Ce fameux peintre de marine a si bien pris son rang dans notre école, qu'aucun autre sans doute n'aurait la témérité de vouloir entrer en concurrence avec lui. Aussi ce n'est pas sous le rapport de l'art, mais sur l'intention, qui est très-honorable, que nous félicitons M. Horace Vernet d'avoir choisi le sujet dont il s'agit. On voit néanmoins que le jeune artiste a fait tous ses efforts pour se rapprocher du grand peintre dont il porte le nom; et s'il n'a pas obtenu un succès complet, beaucoup d'autres n'auraient pas mieux réussi. Néanmoins les figures sont beaucoup trop négligées; elles sont d'une assez grande

proportion pour être étudiées avec soin, et convenablement rendues.

Ce tableau, commandé par le Ministre de la maison du Roi, est le seul que l'on ait vu de M. Horace Vernet au salon de 1822 : il a préféré réunir dans son atelier les nouvelles et nombreuses productions de son pinceau. Il est vrai que l'exposition n'a pas été publique; on n'était admis que sur une demande particulière. Le public, qui toujours a favorablement accueilli les productions de M. Vernet, ne s'attendait pas sans doute à cette privation, ou, si l'on veut, à cette petite disgrâce qu'il n'a pas méritée : mais enfin il a paru se consoler; le salon n'en a pas moins été visité, et nous ne croyons pas que M. Horace Vernet ait gagné beaucoup à se séquestrer ainsi. Peut-il ignorer qu'on oublie aisément les absens, et que de nouvelles réputations éclipsent les anciennes, si celles-ci ne sont soutenues constamment par de nouveaux chefs-d'œuvre?



Gérard pinx.t *Réveil sc.*

Planche 13.e — *Thétis portant des armes à Achille ; tableau de M.* Gérard.

[Hauteur, 2 pieds; largeur, 1 pied 7 pouces.]

Après la mort de Patrocle, Thétis était sortie du sein des ondes pour venir consoler Achille; et, voyant qu'il avait perdu ses armes, elle alla au ciel prier Vulcain de lui en donner d'autres, travaillées de sa propre main. L'auteur du tableau a choisi le moment où la déesse apporte elle-même cette armure à son fils.

Debout sur un char de nacre traîné par des monstres marins, accompagnée de tritons et de néréides, Thétis tient dans ses mains le casque qu'elle destine à Achille : le bouclier est soutenu par deux tritons. On voit voltiger dans les airs, au-dessus de la tête de la déesse, deux petits amours armés de leur arc, et la Victoire tenant d'une main une palme et de l'autre une couronne.

Cette composition délicieuse ne laisse rien à desirer pour la disposition des groupes en général et celle de chaque figure en particulier ; les caractères sont gracieux; le dessin est élégant : il règne dans l'ensemble du tableau cet accord bien rare de la correction et du goût, et l'harmonieuse réunion des teintes les plus brillantes et les plus suaves. Vu de près, ce morceau, exécuté d'une manière franche et vive, présente quelques détails peu importans, auxquels l'artiste aurait sans doute donné la dernière main, s'il n'eût pas été pressé par la clôture très-prochaine du salon ; le tableau n'a paru que dans les derniers jours.

Le tableau de Thétis est destiné à former une estampe.

Un excellent modèle est une bonne fortune pour un graveur, et c'en est une pour le peintre de se voir traduit par un artiste du premier ordre. Tout le monde connaît la belle estampe de *Galatée* d'après Raphaël, par M. Richomme; celle de *Thétis* doit lui servir de pendant. Après le succès qu'a obtenu la première, celui de la seconde ne peut être douteux. Il y aura peu d'amateurs qui ne soient jaloux de se procurer l'une et l'autre.

Nous saisissons cette occasion d'annoncer que le même graveur, M. Richomme, vient de terminer l'estampe de *la Sainte-Famille* de Raphaël, tableau déjà gravé par Édelinck. D'après la réputation de l'ancienne gravure, que l'on considère comme un chef-d'œuvre, et dont les premières épreuves sont portées à un prix très-élevé, on pourrait croire qu'il y a eu de la témérité à reproduire ce tableau fameux; mais ceux qui ont vu la planche de M. Richomme, assurent que, s'il n'a pas surpassé son devancier, du moins, aux yeux de bien des amateurs, il n'aura rien à redouter de la concurrence.



Ducis pinx[t]

Réveil sc.

Planche 14.e — *La Musique; tableau de M.* Ducis.

[Hauteur, 2 pieds 6 pouces; largeur, 2 pieds.]

Ce tableau et celui qui fait le sujet de l'article suivant, complètent une réunion de quatre morceaux composés et présentés par M. Ducis sous un titre général, *les Arts sous l'empire de l'Amour.* Les deux premiers, *la Poésie* et *la Peinture,* ont paru avec succès au salon de 1819. Les deux autres, *la Musique* et *la Sculpture,* ne le cèdent aux premiers, ni pour l'agrément de la composition, ni pour la netteté du pinceau et la vivacité de l'effet pittoresque. Ces deux morceaux ne laissent peut-être à desirer qu'un peu plus d'étude dans certains détails qui tiennent au dessin.

Pour offrir un sujet analogue à la musique, M. Ducis a représenté Marie Stuart dans son palais de Holywood House, en Écosse. Elle joue du clavecin. David Rizzo, musicien attaché au service de son palais en qualité de secrétaire, l'accompagne sur le tuorbe.

Ce sujet ne paraît pas aussi bien choisi que les trois autres, pour représenter *les Arts sous l'empire de l'Amour.* En y introduisant le musicien Rizzo, M. Ducis semblerait accréditer une opinion dénuée de preuves, et d'autant moins admissible, que ce Rizzo, qui se montre ici sous les traits d'un jeune homme beau et bien fait, n'était, suivant l'histoire, qu'un vieillard dégoûtant. Il n'excita la jalousie de Henri que parce que ce prince avait pris en aversion tous ceux qui avaient la confiance de la reine.

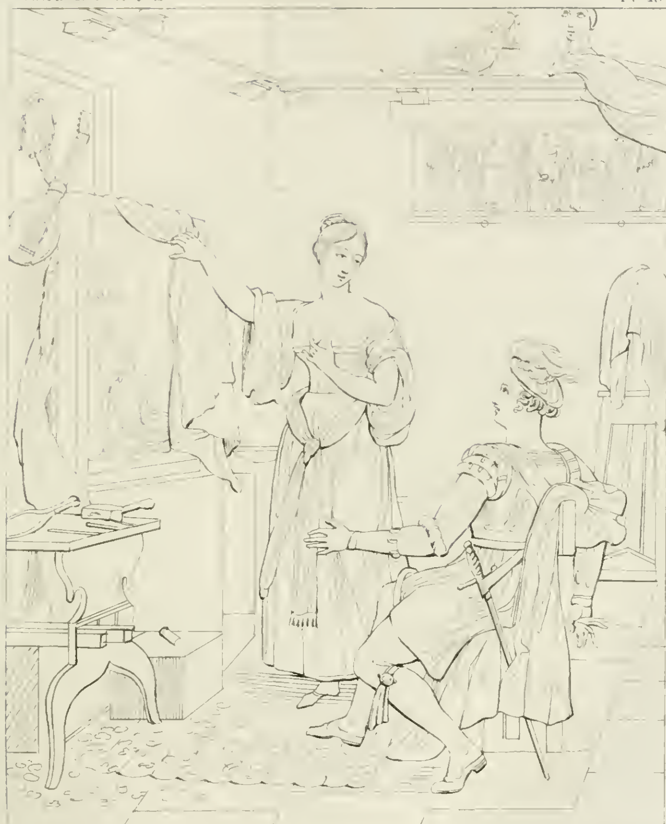
Planche 15.e — *La Sculpture; tableau de M.* Ducis.

[Hauteur, 2 pieds 6 pouces ; largeur, 2 pieds.]

De même que Van Dyck avoit fait son premier tableau pour l'amour d'une jeune villageoise, Properzia de Rossi, morte à Bologne en 1530, et qui mérita d'être comptée parmi les plus célèbres sculpteurs de son temps, fit aussi par amour son dernier bas-relief. Le sujet est lié à l'histoire de sa vie et de ses singulières amours pour un très-beau jeune homme qui ne la payait pas de retour. Elle crut, en exécutant un bas-relief qui représentait une femme dédaignée comme elle, faire une sorte d'allusion à sa violente et malheureuse passion. Elle renonça à la sculpture; mais, s'occupant toujours des arts, elle traita de petits sujets qui prouvent qu'elle ne chercha plus que dans la religion le calme auquel elle aspirait.

Ce tableau, le dernier des quatre qui sont indiqués sous le titre général des *Arts sous l'empire de l'Amour*, n'est pas moins agréable que les autres. Ils ont été acquis par le Ministre de la maison du Roi. M. Ducis a répété en petit les quatre sujets dans un seul cadre. Le tableau appartient à S. A. R. M.me la Duchesse de Berry.

Après avoir essayé de quelques sujets qui exigent une expression forte et un style sévère, M. Ducis est revenu aux sujets doux et galans, qui d'abord l'avaient fait connaître avec avantage. Il fera bien de s'en tenir à ce dernier genre, où il aura moins de rivaux à redouter.



Ducis pinx.t Réveil sc.



Rouget pinx^t Réveil sc.

Planche 16.e — *François I.er refusant l'offre des Gantois; tableau de M.* Rouget.

[Hauteur, 10 pieds ; largeur, 8 pieds 9 pouces.]

Les Gantois étant devenus sujets de Charles-Quint par un traité qu'il avait fait avec François I.er, ce prince refuse l'offre qu'ils lui font de se soumettre à son autorité, en disant qu'il aime mieux sa parole donnée que l'empire de l'univers.

Nous avons déjà donné le trait de deux autres tableaux de M. Rouget; c'est tout ce qu'il a exposé au salon, et il a rempli très-honorablement sa tâche. M. Rouget est un de nos artistes qui présentent dans l'exécution le plus d'assurance et de célérité. A la vérité, on a pu remarquer que ses tableaux, presque en totalité, semblent faits de pratique : peut-être ce reproche n'est-il pas fondé; peut-être M. Rouget a-t-il soin de consulter scrupuleusement la nature : mais il serait permis d'en douter, au peu de variété que l'on trouve dans ses compositions. Dans toutes, même manière de disposer et d'ajuster ses groupes, même distribution de masses, même combinaison d'effets, même coloris; ajoutons, mêmes physionomies, mêmes caractères : ne pourrait-on pas dire encore que, si les trois tableaux de M. Rouget étaient réunis dans un même cadre, ils paraîtraient ne former qu'un seul et même tableau, tant il y a d'uniformité dans la manière du peintre?

Au surplus, ce défaut est peu important, dans la circonstance pour laquelle ces trois sujets ont été commandés. Ils sont destinés pour la manufacture des

Gobelins , et figureront beaucoup mieux dans une tenture qu'une multitude d'autres compositions qui, depuis plusieurs années, ont servi de modèles de tapisserie , et ne présentent entre elles ni suite ni harmonie. Le talent de M. Rouget sera précieux pour cet établissement royal, dont il faudrait, faute d'originaux, déplorer bientôt la décadence. Il est sur-tout essentiel que l'on crée, pour une manufacture de tapisseries, des morceaux spécialement destinés à ce genre de travail; car il est bien difficile, malgré toutes les précautions d'usage , d'éviter les dégradations qu'éprouvent les tableaux donnés pour modèles aux ouvriers de cet établissement.



Heim pinx.t *Réveil sc.*

Planche 17.e — *Martyre de S. Hippolyte; tableau de M.* Heim.

[Hauteur, 18 pieds 7 pouces; largeur, 12 pieds 1 pouce.]

Il y a eu plusieurs martyrs illustres du nom d'*Hippolyte*, mot grec qui signifie *conducteur de chevaux*. Celui dont il s'agit, prêtre romain, fut transporté à Ostie, par ordre du préfet de Rome, et amené devant son tribunal. Plusieurs se mirent à crier que c'était le chef des chrétiens. Le préfet demanda son nom; ils répondirent qu'il s'appelait Hippolyte : « Qu'il soit donc traité » comme Hippolyte, dit ce juge, et qu'il soit traîné par » des chevaux. » On en amena aussitôt deux des plus fougueux; on les joignit ensemble avec beaucoup de peine, et l'on passa entre eux, au lieu de timon, une longue corde, au bout de laquelle on attacha les pieds du saint martyr. Excités ensuite à coups de fouet, ils emportèrent le saint avec furie, et mirent son corps en pièces.

Ce tableau, commandé par M. le Préfet de la Seine, est destiné pour une des églises de Paris. Le sujet est bien composé, et dans un style qui rappelle, sous quelques rapports, celui du Guide et du Dominiquin; mais l'exécution ne répond pas à la composition. Si les contours sont accusés largement, les *milieux* sont sans relief, sans couleur, sans vie, et semblent peints de pratique. Le tableau a néanmoins un certain aspect; mais il perd à l'examen. Les têtes sur-tout en sont la partie faible; le peintre, dans ce sujet, comme dans ceux qu'il a exposés précédemment, affecte de représenter tous ses

personnages, croyant sans doute leur donner de l'expression, avec des sourcils bas et froncés, et de petits yeux enfoncés dans leur orbite.

M. Heim a produit un second tableau d'une dimension moyenne, dont le sujet est le rétablissement des sépultures royales à Saint-Denis en 1817. C'est un effet de nuit, dont la disposition n'est pas heureuse, et dont l'exécution présente des détails qui manquent de caractère et de style. La composition eût été beaucoup plus intéressante, si le peintre avait réservé pour le devant la scène qu'il a placée dans le lointain : elle aurait offert plus de richesse et de dignité.



Vigneron pinx! Réveil sc.

Planche 18.e — *Le Duel; tableau de M.* Vigneron.

[Hauteur, 2 pieds 6 pouces; largeur, 3 pieds 2 pouces.]

Le peintre a mis sous nos yeux un de ces événemens déplorables qui se renouvellent chaque jour, et que l'on ne peut parvenir à réprimer. Un jeune homme dont la physionomie annonce un état distingué, a été appelé en duel par un de ces spadassins de profession, qui sont la honte et le fléau de la société. Le jeune homme, frappé d'un coup mortel, expire dans les bras de ses deux témoins. Plus loin, son féroce adversaire, au lieu de venir à son secours, tourne le dos, et s'occupe froidement à essuyer son épée teinte de sang. Un des témoins de ce dernier s'éloigne en fuyant avec précaution, dans la crainte d'être aperçu.

M. Vigneron, qui a beaucoup de talent, et tout le talent qu'il faut pour traiter des sujets dignes de plaire à tous les amateurs, a préféré néanmoins de se faire une clientèle particulière parmi ceux qui cherchent des émotions fortes, à quelque prix que ce soit. Cet artiste exposa au dernier salon *le Convoi du pauvre,* pour lequel il n'avait pas fait de grands frais de composition : un chien barbet suit le char funéraire, et forme à lui seul tout le cortége.

Cette année, outre le tableau du *Duel,* M. Vigneron a exposé, sous le titre du *Soldat laboureur,* un homme ouvrant avec la charrue un ancien champ de bataille, d'où il exhume les os des malheureux qui y ont péri.

Un autre tableau représente une mère forcée par la misère d'abandonner son enfant; le quatrième, une

exécution militaire : c'est le *nec plus ultrà* du genre sinistre que l'auteur cultive de prédilection, qu'il a même créé, et qui commence à avoir des partisans. Nous souhaitons beaucoup de succès à M. Vigneron dans ce nouveau genre; mais nous espérons qu'il n'en tiendra pas école.

On a mis au salon deux autres tableaux faits pour entrer dans cette catégorie. L'un représente une jeune fille qui, dans l'accès d'un désespoir amoureux, s'est exposée à la vapeur du charbon pour s'étouffer; mais il lui prend un remords, et elle se précipite, mourante, vers sa croisée, qu'elle essaie d'ouvrir. La malheureuse sera-t-elle sauvée, ou va-t-elle périr? c'est là que le peintre attendait le spectateur. L'autre est un joueur à qui le sort a enlevé ses dernières ressources, et qui vient de se pendre dans son galetas, où il n'y a plus que les quatre murs; le plancher est jonché de dés et de cartes déchirées. Nous croyons que le premier des deux sujets appartient en propre à M. Vigneron; mais le second lui a été soufflé par M. Champmartin, à qui le salon doit deux ou trois compositions de cette force.

Nous avons précédemment remarqué que les *chiens* avaient fait fortune cette année au salon. L'an prochain, grâce au développement progressif de la sensibilité, on ne verra qu'homicides, infanticides et suicides.



Albrier pinx.t *Reveil sc.*

Planche 19.e — *Aminte délivrant Sylvie; tableau de M.* Albrier.

[Hauteur, 1 pied 6 pouces; largeur, 1 pied 2 pouces.]

Ce sujet, tiré d'un poème italien, et que plusieurs artistes ont déjà traité, présente ici une composition gracieuse. Le dessin manque de fermeté: mais le coloris est harmonieux, brillant; la touche, large et facile.

Le peintre a choisi le moment où Aminte vient délivrer Sylvie. Le satyre a pris la fuite; le beau berger contemple à loisir les charmes de son amante.

M. Albrier a représenté dans un second tableau Daphnis montrant à jouer de la double flûte à Chloé.

Planche 20.e — *Sémiramis; tableau de M.* Lordon.

[Hauteur, 10 pieds 2 pouces; largeur, 10 pieds 2 pouces.]

Sémiramis paraît mourante à l'entrée du tombeau de Ninus. Ninias est saisi de terreur, en voyant quelle victime il a frappée dans l'obscurité. La reine expirante lui adresse ces mots :

Hélas! j'y descendis pour défendre tes jours;
Ta malheureuse mère allait à ton secours....
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

Ce tableau a été commandé par le Ministre de l'intérieur.

En peinture, on peut faire du grand sans employer des proportions colossales, et de grosses figures ne sont pas toujours celles qui ont le plus de grandeur dans les formes et dans l'expression. Ce sujet, destiné sans doute à décorer un édifice d'une étendue moyenne, aurait produit un meilleur effet si les personnages ne dépassaient que de quelque chose les proportions ordinaires. Le spectre de Ninus, sur-tout, a l'air d'un épouvantail, et la main droite de Ninias, dont on ne voit qu'une partie sans apercevoir le bras ni même les doigts, paraît lui sortir du sommet de la tête. Comment un artiste qui, comme M. Lordon, a donné depuis long-temps des preuves de talent et de goût, a-t-il pu laisser subsister une imperfection aussi frappante? Sa Sémiramis, d'ailleurs, a paru beaucoup trop jeune, et d'un coloris un peu froid.



Lordon pinx[t] Réveil sc



Richard pinx^t. *Gautte sc.*

Planche 21.e — *La Mort du Prince de Talmont; tableau de M.* Richard.

[Hauteur, 4 pieds 2 pouces; largeur, 3 pieds.]

A la bataille de Marignan, le jeune fils de Louis de la Tremouille, ayant voulu poursuivre un corps d'ennemis jusque sous les murs de Pavie, fut blessé et laissé parmi les morts. Les Pères de la Chartreuse, par un zèle pieux, s'empressèrent de le transporter dans leur couvent, où, malgré les soins qui lui furent prodigués, il expira.

Les peintres de paysages et d'intérieurs sont assez dans l'usage de prendre pour titre de leurs tableaux le trait d'histoire qu'ils y ont placé comme accessoire, au moyen de deux ou trois petites figures qui n'attirent, si toutefois on les aperçoit, qu'une attention très-secondaire. On voit une multitude de tableaux de ce genre annoncés comme des sujets historiques et sous les noms les plus pompeux; les curieux y sont pris, et ont souvent bien de la peine à trouver dans un coin du tableau les personnages indiqués dans l'explication.

Il est vrai qu'en parlant des principaux paysages du Poussin, on dit *le Diogène, la Mort d'Eurydice,* &c.; mais c'est pour distinguer ces chefs-d'œuvre, qui d'ailleurs sont toujours désignés dans les catalogues sous le titre général de paysages.

L'observation que nous faisons à ce sujet, ne concerne sur aucun point l'auteur du charmant tableau dont nous donnons ici l'esquisse. Le fond représente ou est censé représenter une salle de la Chartreuse de Pavie : mais les figures que l'artiste y a placées rem-

plissent si bien la scène, et sont traitées avec tant de goût, qu'elles formeraient elles seules tout le tableau; et ce n'est qu'après les avoir long-temps considérées, que l'on s'occupe du monument d'architecture, dont le caractère est parfaitement d'accord avec le trait historique. Au surplus, de quelque manière que l'on envisage la composition de ce morceau, et quel que soit l'objet que l'on veuille considérer comme la partie principale ou comme l'accessoire, l'un et l'autre sont si bien en rapport, qu'on ne pourrait pas les isoler sans leur nuire réciproquement.



Genod pinx.t *Gaitte sc.*

Planche 22.e — *Mariage de deux Bressans béni par leur aïeul; tableau de M.* Genod.

[Hauteur, 2 pieds 7 pouces; largeur, 3 pieds 2 pouces.]

M. Genod, assez heureux dans le choix de ses sujets, sait y répandre l'intérêt qu'inspirent la douceur des sentimens et la naïveté des caractères. De plus, il ne néglige rien pour donner à l'exécution de ses tableaux le fini que l'on aime à rencontrer dans les morceaux de ce genre; M. Genod peut-être même le porte-t-il un peu trop loin. Le tableau dont il s'agit présente sous ce rapport quelques duretés de touche qui détruisent l'effet harmonieux que le peintre aurait pu tirer de la disposition de ses figures. La vigueur des ombres a paru un peu outrée; et comme les lumières sont très-brillantes, les unes et les autres ne semblent pas s'accorder parfaitement. Ce système est admissible dans les grands tableaux, que l'on ne peut regarder qu'à une distance qui affaiblit la valeur du ton; mais, dans un tableau de chevalet, immédiatement placé sous les yeux, le peintre doit plutôt songer à atténuer l'effet des teintes fortes qu'à les porter à l'extrême. C'est dans les chefs-d'œuvre des peintres flamands et hollandais qu'on retrouve ce principe d'harmonie si ingénieusement mis en pratique; ces maîtres habiles ont reconnu que les objets réduits en petit équivalaient sous bien des rapports aux objets vus dans un certain éloignement, et qu'ils devaient, à certains égards, être traités avec la même réserve.

M. Genod a exposé, outre le sujet dont nous donnons ici la gravure, trois autres petits tableaux que l'on a

paru remarquer avec plaisir. L'un est une suite de portraits de famille, dont les personnages sont réunis dans un salon; le second représente une sœur hospitalière donnant ses soins à un orphelin malade; le troisième, un chasseur qui a blessé son chien.



Mme Haudebourt Lescot pinxt.

Gaitte sc.

Planche 23.e — *Un Théâtre de marionnettes; tableau de M.me* Haudebourt-Lescot.

[Hauteur, 2 pieds 2 pouces; largeur, 2 pieds 9 pouces.]

L'artiste a représenté un théâtre de marionnettes sur la place du Panthéon à Rome, et a réuni dans cette composition tout ce qui peut égayer une scène grotesque et populaire. En face du théâtre est l'étalage d'un marchand de rafraîchissemens. On aperçoit dans le fond la façade du temple magnifique élevé par Agrippa en l'honneur de tous les dieux du paganisme, et consacré maintenant au culte de la vraie religion.

Les personnes qui ont visité l'Italie retrouvent dans ce joli tableau le costume et la physionomie des habitans de différentes classes. Ce morceau, le plus important de ceux que M.me Haudebourt a exposés au salon, appartient à M. de Lapeyrière, l'un de nos amateurs les plus zélés.

Planche 24.e — *Intérieur de l'Église de Saint-Germain-l'Auxerrois; tableau de M.* Duval le Camus.

[Hauteur, 1 pied 11 pouces; largeur, 1 pied 7 pouces.]

Ce tableau a été vu avec intérêt, et cité comme l'un des meilleurs de ce genre à l'exposition actuelle, non-seulement pour l'exécution du fond d'architecture, l'exactitude de la perspective, la vigueur du ton et l'effet de la lumière, mais encore pour la vérité des personnages que le peintre y a introduits. Les caractères sont variés et pleins de naïveté: il est probable qu'ils ont tous été saisis d'après nature; on croirait que les deux frères de la charité, et même le donneur d'eau bénite, se sont transportés dans l'atelier de M. Duval, et lui ont donné séance.

Cette agréable production annonce un talent susceptible d'acquérir dans la suite ce dernier degré de perfection qui place un artiste au premier rang, quel que soit le genre qu'il ait adopté. S. A. R. M.me la Duchesse de Berry a daigné remarquer le tableau de M. Duval, et l'admettre dans sa collection.



Duval le Camus pinx.t Gaitte sc.



Perignon pinxt

C. Normand sc.

Planche 25.[e] — *Intérieur d'un Corps-de-garde; tableau de M.* Pérignon.

[Hauteur, 1 pied 7 pouces ; largeur, 2 pieds.]

Quelques peintres modernes ont essayé de transporter dans notre école le goût de certains sujets militaires, que plusieurs peintres flamands ont traités d'une manière vive, légère et piquante. Téniers sur-tout y a excellé, et il a eu l'avantage de pouvoir donner à ses personnages des costumes variés, et même assez pittoresques, quoique ce fussent les costumes du temps. L'uniforme militaire actuel se prête beaucoup moins, sous le rapport du ton et de la forme, aux compositions de ce genre, et M. Horace Vernet est à peu près le seul qui ait su en tirer parti dans ses petits tableaux d'escarmouche ou de bivouac : mais il ne faudrait pas les trop multiplier; on finirait par se répéter, et l'on tomberait nécessairement dans une manière froide et monotone.

M. Pérignon a adopté, pour le tableau dont nous donnons ici le trait, des costumes du XVI.[e] siècle, et il les a employés d'une manière fort agréable. Sa composition est bien entendue; ses figures ont de l'expression; son coloris est vif et franc.

Planche 26.e — *Henri III à son lit de mort; tableau de M.* Beaume.

[Hauteur, 3 pieds 2 pouces; largeur, 3 pieds 6 pouces.]

Henri III, à son lit de mort, dit au roi de Navarre, après l'avoir tendrement embrassé : « Si Dieu dispose de » moi, je vous laisse ma couronne comme à mon légi- » time successeur. » Ayant fait approcher tous les courtisans, il leur commanda de reconnaître le roi de Navarre pour leur souverain. Quelques seigneurs, partisans de la ligue, s'y refusèrent; les autres le firent en mettant un genou en terre.

Nous avons donné, planche 2.e de ce volume, un premier tableau de M. Beaume, et nous en avons loué la touche et le coloris. Ce second tableau nous a fait moins de plaisir, et cependant il n'est ni moins bien composé ni moins bien exécuté; quelle peut donc en être la raison? c'est que les deux ouvrages semblent être, sous bien des rapports, la répétition réciproque l'un de l'autre. On voit que l'artiste a beaucoup étudié les portraits de Van Dyck, et les têtes de ses deux tableaux ne sont guère que des réminiscences de ce grand maître : mais le principal défaut de M. Beaume est la faiblesse et l'incorrection du dessin; de grosses têtes sur de petits corps, dont les extrémités sont courtes et grêles. Il faut que dorénavant M. Beaume se fie moins à sa mémoire, et qu'il consulte la nature, ou renonce à faire de nouveaux progrès.



Beaume pinx.t   C. Normand sc.



Serrur pinx.t C. Normand sc.

Planche 27.e — *S. Waast guérissant un aveugle ; tableau de M.* Serrur.

[Hauteur, 16 pieds ; largeur, 9 pieds 4 pouces.]

Après la bataille de Tolbiac, où Clovis fit vœu d'embrasser le christianisme s'il remportait la victoire, ce roi, allant à Reims pour se faire baptiser, se fit accompagner par S. Waast, qui, pour opérer sa conversion d'une manière efficace, rendit miraculeusement, en sa présence, la vue à un aveugle.

Les jeunes peintres, qui n'ont pas encore l'habitude des expositions publiques, s'imaginent assez généralement que le plus sûr moyen d'obtenir, d'enlever les suffrages, est d'étonner et de frapper, plutôt que de plaire et de séduire, et que l'on parvient aisément à ce but en offrant de vastes compositions dont la mesure dépasse de beaucoup les dimensions ordinaires. Mais l'expérience prouve non-seulement que ces grands ouvrages, présentés pour un début, produisent rarement l'effet que l'auteur s'est promis, mais que les énormes proportions nuisent presque toujours au succès du tableau. Celui qui fait le sujet de cet article, méritait, à beaucoup d'égards, d'obtenir une place honorable dans le grand salon. Il n'a pu cependant, à cause de sa hauteur, y être exposé en première ni en seconde ligne, et il a fallu, sans doute malgré la bonne volonté des ordonnateurs de l'exposition, le reléguer dans une salle mal éclairée, et la seule où ce morceau pût être introduit. Il y a paru un peu noir, quoiqu'il ne soit que vigoureux; et le mérite du coloris, auquel on ne peut

refuser l'éclat et la fraîcheur, n'a pu être suffisamment apprécié. L'artiste n'aurait pas éprouvé ce désagrément, si sa composition eût été renfermée dans un cadre moins étendu, qui eût permis de le placer sous les yeux du spectateur; mais alors, il faut en convenir (nous avons eu occasion d'examiner de près le tableau), on n'aurait pas manqué de reprocher au peintre cette touche hachée, surchargée de couleur, et qu'il affectionne pour ses nus comme pour ses draperies. L'épaisseur de la couleur ne donne pas le relief; seulement elle annonce l'incertitude et la pesanteur de la main. Nous n'aurions pas relevé ce défaut, qui est moins choquant dans les ouvrages destinés à être vus de loin, s'il n'était porté depuis quelque temps jusqu'à l'affectation par de jeunes artistes, qui se sont singulièrement mépris sur ce que l'on nomme en pratique la force et la beauté du pinceau.

Pour les engager sur-tout à se restreindre dans leurs compositions, non-seulement pour la grandeur du cadre, mais encore pour le nombre des personnages, qu'ils croient ne pouvoir jamais assez multiplier, ne suffirait-il pas de leur offrir la liste de quelques tableaux de notre école composés d'un petit nombre de figures, ou même d'une seule, et qui ont commencé et tellement assuré la réputation des artistes dont ils étaient le premier ouvrage, que ceux qu'ils ont produits depuis cette époque ne les ont pas fait oublier, peut-être même ne les ont pas surpassés? Tels sont le *Bélisaire* et le *Socrate* de M. David, l'*Achille* de M. Regnault, l'*Endymion* de M. Girodet, la *Psyché* et le *Bélisaire* de M. Gérard, et le *Marcus Sextus* de M. Guérin. Il est vrai que depuis le *Bélisaire* et *la Mort de Socrate* M. David a produit son beau tableau des *Sabines*, et que ce tableau est gé-

néralement considéré comme le chef-d'œuvre de l'artiste; mais les figures ne sont que de grandeur naturelle, et n'ont rien d'exagéré.

L'auteur du tableau dont nous donnons ici l'esquisse, a tout ce qu'il faut pour aspirer au rang des peintres que le public se plaît à distinguer; mais il a besoin d'épurer son goût de dessin, d'ennoblir ses caractères, d'éviter dans le modelé des nus les détails inutiles, et de chercher à rendre sa touche plus coulante et plus légère.

Le tableau de *S. Waast* a été commandé par son Exc. le Ministre de l'intérieur.

Planche 28.e — *LL. AA. RR. M.me la Duchesse de Berry, M.gr le Duc de Bordeaux et Mademoiselle; tableau de M.* Gérard.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 5 pieds 7 pouces.]

Brillante de fraîcheur et de grâce, parée des attributs de la jeunesse plus encore que de l'éclat qui l'environne, S. A. R. M.me la Duchesse de Berry, accompagnée de ses augustes enfans, présente ici le tableau le plus séduisant, le plus majestueux, que l'on puisse offrir aux regards de la France; et la France a pu dire, à l'aspect du jeune prince, objet de son amour, et sur lequel se fond tout son espoir :

. . . . Atavis edite Regibus,
O et præsidium, et dulce decus meum !

Ce portrait, dans lequel l'artiste a réuni toutes les ressources de son talent, n'a pu être terminé que dans les derniers jours de l'exposition. Il était attendu avec impatience, et l'on s'est porté en foule pour l'admirer. Mais le succès de cet ouvrage, quelque bien mérité qu'il soit, est dû beaucoup moins à la beauté de l'exécution qu'aux sentimens d'amour qu'inspirent les personnages augustes dont M. Gérard a eu le bonheur de retracer l'image. Le fond représente les jardins de Rosny, lieu de plaisance que M.me la Duchesse de Berry affectionne, et où son Altesse royale prodigue chaque jour les marques de son inépuisable bienfaisance.



Gérard pinx^t C. Normand sc.



Berthon pinx.t Réveil sc.

Planche 29.e — *Fondation de l'abbaye de Marmoutier par S. Martin; tableau de M.* Berthon.

[Hauteur, 8 pieds; largeur, 7 pieds.]

S. Martin, persécuté par Auxence, Arien furieux, avait été obligé de sortir du diocèse de Milan, et de se retirer dans l'île Gallinaire, où il vivait dans une grande abstinence: mais, ayant appris que S. Hilaire, évêque de Poitiers, qui avait été également chassé par les Ariens, était rentré dans son diocèse, il se hâta de se rendre auprès de lui. Le saint évêque le reçut avec les plus vives démonstrations d'amitié, et lui donna un petit terrain, sur lequel S. Martin bâtit un monastère qui subsistait encore dans le VIII.e siècle. Il paraît que c'est le premier monastère qui ait été construit dans les Gaules. Ayant été choisi, vers l'an 372, pour occuper le siége de Tours, il fallut user d'un pieux stratagème, et en quelque sorte user de violence, pour le faire renoncer à sa retraite. On le conduisit à Tours, où il fut installé dans la chaire épiscopale, à la grande satisfaction du peuple et du clergé. Le nouvel évêque ne changea rien à sa manière de vivre; il se logea dans une petite cellule près de l'église: mais, comme il y était souvent interrompu par des visites, il se retira dans un monastère qu'il fit bâtir dans le voisinage de la ville. C'est l'abbaye de Marmoutier, la plus ancienne qu'il y ait eu en France: elle appartenait à la congrégation de Saint-Maur. Le saint habitait une cellule faite de bois, ainsi que quelques moines; mais la plupart avaient pour demeure des trous creusés dans le roc.

L'auteur de ce tableau a représenté S. Martin examinant le plan que met sous ses yeux un des deux religieux qui l'accompagnent. Derrière lui, on en voit un autre à l'entrée d'une grotte, distribuant des aumônes; plus loin, des ouvriers employés à la construction du monastère. On aperçoit dans le fond une partie de la ville de Tours. Ce tableau est composé avec simplicité et dignité; la touche en est ferme, et le coloris vigoureux.

L'abbaye de Marmoutier possédait autrefois deux des plus précieux tableaux de Le Sueur : l'un, connu sous le titre de *la Messe de S. Martin,* représente un trait miraculeux de la vie de ce saint; et l'autre, l'apparition des apôtres S. Pierre et S. Paul et de S.te Scholastique à S. Benoît. Cette abbaye ayant été détruite pendant la révolution, ces deux chefs-d'œuvre furent heureusement conservés et réunis au Musée, où on les voit encore.

Le tableau dont il s'agit appartient à M. Guysol, qui a élevé une chapelle sur les ruines de l'abbaye de Marmoutier. Il est heureux pour M. Berthon de se trouver en quelque sorte associé à cet acte de piété et de munificence, et d'avoir été choisi pour remplacer par un de ses ouvrages celui d'un des plus grands peintres de notre école.



Picot pinx.t *Réveil sc.*

Planche 30.[e] — *Raphaël et la Fornarina ; tableau de M.* Picot.

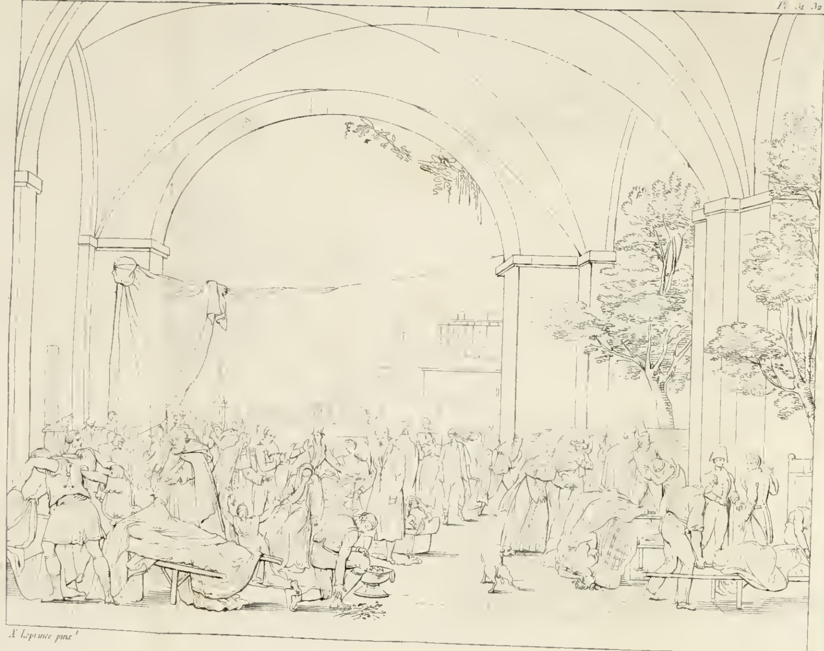
[Hauteur, 2 pieds 1 pouce; largeur, 1 pied 8 pouces.]

M. Picot a voulu réunir dans ce groupe Raphaël et la Fornarina, jeune femme qu'il aimait éperdument. Elle n'est connue que sous ce nom de *la Fornarina*, à cause de la profession qu'elle exerçait à Rome. Raphaël ne pouvait s'en séparer; et elle ne le quittait guère, même lorsqu'il travaillait. Il est ici représenté assis, tenant un portefeuille, et paraît étudier un paysage; mais on le voit beaucoup moins occupé de son dessin que de sa maîtresse. La maison qu'on aperçoit dans le fond est celle qui fut habitée par Raphaël, aux portes de Rome : elle subsiste encore.

On pourrait croire que la principale intention de M. Picot a été d'offrir une vue de la modeste habitation du plus grand peintre qui ait existé, et cette vue n'est pas sans intérêt; mais la composition des figures n'a rien de bien saillant, sur-tout rien qui caractérise l'artiste célèbre qu'il a voulu représenter, et dont le spectateur aimerait à retrouver ici les traits assez généralement connus. On pouvait s'attendre à voir Raphaël au milieu de ses immenses et immortelles peintures du Vatican, se délassant de ses travaux près de l'objet de ses plus tendres affections; mais nous ne voyons dans ce tableau qu'un personnage très-ordinaire, qu'un jeune artiste ou un amateur traçant le croquis d'un paysage, et se détournant un peu pour recevoir les caresses extrêmement naïves d'une petite villageoise. Le mérite du

pinceau est donc la seule chose qui puisse donner du prix à ce tableau, d'après la manière dont il est conçu. En effet, l'exécution en estfort agréable, mais non pas exempte de reproche. La touche offre un peu de mollesse ; et c'est un point capital dans un morceau de ce genre. Cette mollesse provient en partie des glacis répandus avec peu de ménagement sur les masses lumineuses, qu'ils ont l'inconvénient d'obstruer et d'alourdir. Croyant donner plus de vigueur et de piquant à l'effet de son tableau, le peintre a porté une ombre sur toute la partie supérieure des deux figures. Cette ombre est d'un ton bleuâtre très-prononcé, et, malgré le reflet qui l'atténue un peu, elle laisse dans l'obscurité les traits des deux seuls personnages dont se compose le tableau, et que l'on voudrait voir dans la lumière, pour mieux juger leur expression.

Outre ce sujet et celui d'*Électre*, dont nous avons inséré le trait dans le volume précédent, M. Picot a exposé plusieurs portraits. Le plus remarquable est celui de S. A. S. M.gr le Duc d'Orléans entouré de sa famille. Ce joli tableau de chevalet a pour fond un paysage. L'ensemble est traité avec beaucoup de goût, et les détails sont finement étudiés.



X. Leprince pinx.t

Réveil sc.



X. Leprince pinx^t Réveil sc.

Planche 31.e et 32.e — *Les Médecins français et les Sœurs de Saint-Camille à Barcelone ; tableau de M.* Xavier Le Prince.

[Hauteur, 3 pieds 1 pouce; largeur, 3 pieds 10 pouces.]

Quoique, par l'effet des plus sages précautions, la maladie de Barcelone n'ait pas franchi nos frontières, elle est néanmoins devenue pour la France un événement national et de la plus haute importance.

Quel Français n'a pas accompagné de ses vœux ces médecins qu'un zèle courageux et éclairé a portés à s'expatrier dans le seul intérêt de leur pays, et pour prévenir l'invasion du fléau dont ils allaient étudier la nature et les progrès ; expérience terrible, que l'un d'eux a payée de sa vie? Quel Français a pu refuser son admiration à ces sœurs hospitalières, dévouées, avec une sainte abnégation d'elles-mêmes, aux intérêts de l'humanité et de la religion, et qui s'étonnent seules du prix qu'on attache à leur conduite héroïque?

Le Gouvernement, en récompensant d'une manière digne de lui ces apôtres de l'humanité, n'avait acquitté qu'une portion de la dette de la France : c'était aux arts et aux belles-lettres, organes de l'opinion publique, à compléter ces témoignages de la reconnaissance nationale.

C'est sans doute à ce titre que le comité de la société des Amis des Arts a eu l'heureuse idée de commander, pour le prochain tirage, un tableau qui, en représentant les scènes de désolation qui se multipliaient dans les hospices de Barcelone, fît d'autant mieux ressortir

le mérite qu'il y avait à braver le danger. Le comité ayant choisi pour l'exécution de ce tableau un jeune peintre qui n'avait encore produit que des compositions spirituelles et d'un goût peu sévère, on aurait pu craindre que le but honorable qu'on s'était proposé ne fût pas complétement atteint. Toutefois, s'il y a eu d'abord quelques préventions, le succès de l'ouvrage les a entièrement détruites.

Dans ce tableau, tout est positif et conforme à la vérité. La scène est dans le local de la vieille bourse, qui servit quelque temps d'hospice, et dont la situation sur un quai de Barcelone prêtait beaucoup à l'effet pittoresque, en laissant voir, entre de magnifiques arceaux garnis d'orangers, les remparts de mer, la douane, le mont Jouy et une partie du port. Le ciel est pur, tel qu'il s'est montré pendant la durée de la maladie, mais d'une pureté qui n'exclut pas la présence des vapeurs contagieuses.

Si le peintre n'avait pas été commandé par la partie historique de son sujet, s'il avait eu la libre disposition de ses groupes, sans doute il les aurait disposés de manière à obtenir de plus grandes masses et quelques repos ; mais il a été obligé d'isoler ces différens épisodes, et de se conformer aux documens qui lui ont été transmis par les médecins eux-mêmes : la première condition était la séparation des lits et des malades, pour empêcher le contact et faciliter la circulation des personnes employées à les secourir.

Au second plan, et vers le centre du tableau, tandis que MM. Pariset et Bally, assistés de la sœur Saint-Joseph, observent le développement des symptômes de la maladie sur un sujet nouvellement conduit à l'hos-

pice, M. François prend note de leurs observations : elles doivent être peu rassurantes, à en juger par la profonde affliction des parens du malade. A droite, sur le devant, on aperçoit une femme qui, dans une convulsion occasionnée par le paroxisme de la fièvre et du *vomito nero*, se précipite de son lit et tombe renversée; scène effrayante, mais historique, et que complète l'effroi de la sœur Saint-Vincent, qui vient lui prêter secours.

Sur la gauche, plusieurs malades, dans un état qui paraît désespéré, reçoivent les consolations de la religion, dont les ministres de divers ordres ont, selon le témoignage de nos médecins, fait preuve d'un sublime courage pendant tout le temps qu'a duré la contagion; quelques-uns en ont été victimes volontaires.

Après avoir montré dans le lointain les habitans qui fuient et s'éloignent de ce lieu funeste, l'auteur du tableau nous ramène sur une scène douloureuse, résultat trop ordinaire de cette effroyable calamité. On voit sur le devant, dans le coin à droite, un cadavre enveloppé d'un linceul et placé sur un brancard; près de là sont MM. Audouard et Jouaris, indiquant aux porteurs le lieu où ils doivent déposer ce fardeau : c'est en scrutant ces restes inanimés et corrompus, que ces intrépides médecins oseront poursuivre le mal jusque dans son siége intérieur.

On s'étonne sans doute de voir à l'un des porteurs du brancard, celui dont la figure est vue en entier, un autre costume que celui du pays; mais cette différence rappelle une circonstance particulière : plusieurs Français réfugiés, résidant alors à Barcelone, ont donné des preuves constantes de dévouement et de courage.

Le personnage dont il s'agit ici est un officier supérieur que la misère avait réduit à l'état de fossoyeur.

Indépendamment des éloges que méritent l'ordonnance et l'exécution de ce tableau, où l'artiste a su répandre un intérêt touchant, on s'accorde sur la parfaite ressemblance des principaux personnages; mérite très-réel, auquel la petite proportion des figures ajoute un nouveau prix, et qui est ici d'autant plus important qu'il s'agit d'un monument élevé par la reconnaissance.



Heim pinx.t C Normand sc.

Planche 33.e — *S. Arnould lavant les pieds à un Pélerin; tableau de M.* Heim.

[Hauteur, 2 pieds 6 pouces; largeur, 2 pieds.]

Ce trait d'humilité d'un saint évêque a fourni à M. Heim le sujet d'un des plus agréables tableaux de ce genre La scène a de l'intérêt; elle est disposée avec goût, et rendue avec beaucoup d'onction et de sentiment.

Ceux de nos jeunes peintres qui se font remarquer aux expositions publiques, ont, pour la plupart, signalé leur début par des tableaux du style le plus relevé : mais, soit que la longueur et la difficulté des études les aient rebutés, ou qu'ils ne se soient pas reconnu cette force d'inspiration sans laquelle on ne peut s'élever au-dessus de la médiocrité, ils se sont renfermés modestement dans un cercle moins étendu; et ils y ont conservé un très-grand avantage sur ceux de leurs émules dont l'éducation pittoresque a été bornée, dès l'origine, aux études d'un ordre inférieur.

Nous sommes loin de vouloir engager M. Heim à quitter la peinture historique, dans laquelle il n'a pas laissé d'obtenir quelques succès, pour se restreindre aux tableaux du genre de celui dont nous donnons ici la gravure; mais, dans l'intérêt de cet artiste, nous ne pouvons que l'inviter à traiter des sujets de moyen style, toutes les fois qu'il en aura l'occasion.

Planche 34.e — *Titus reçoit les hommages des peuples de la Campanie; tableau de M.* Granger.

[Hauteur, 9 pieds 8 pouces; largeur, 7 pieds.]

Titus, suivi d'un brillant cortége, est entouré d'une foule nombreuse, qui le comble de bénédictions et répand des fleurs sur son passage.

Le règne de ce grand prince, ce règne si digne de mémoire et qui ne fut marqué que par des bienfaits, ne dura que deux ans et quelques mois. Titus n'était que dans sa quarante-deuxième année lorsqu'il mourut. Quel bien n'eût-il pas fait, lui qui ne vivait que pour le bonheur de ses sujets! Par un singulier contraste, ce règne si heureux fut exposé à plusieurs calamités. La première fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie, causé par les éruptions du mont Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la dernière enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Titus se conduisit en prince généreux et en père tendre, et vendit les ornemens de son palais pour rétablir les édifices publics.

Ce tableau a été commandé par son Exc. le Ministre de l'intérieur.



Granger pinx.t C. Normand sc.



Révoil pinx.t C. Normand sc.

Planche 35.e — *Marie Stuart séparée de ses fidèles serviteurs; tableau de M.* Révoil.

[Hauteur, 1 pied 9 pouces; largeur, 2 pieds 3 pouces.]

Marie Stuart, conduite par le shériff, et soutenue par un des valets d'Amias Paulet, son gardien, sort de son appartement pour aller au supplice. Les gens de sa maison se précipitent à la porte pour la suivre; mais Amias les repousse en leur disant des injures. Alors, forcés de se séparer de leur reine, ils lui donnent les dernières marques de respect, d'amour et de désespoir. Marie presse un crucifix contre son cœur, et lève les yeux au ciel, afin de ranimer son courage, que tant de témoignages d'attachement pouvaient seuls ébranler. Les comtes de Kent et de Shrewsbury attendent la victime dans l'escalier du château.

M. Révoil, accoutumé à traiter avec un agrément particulier les sujets gracieux, galans et légers, n'est point resté au-dessous de son talent, en retraçant cette scène noble et pathétique, et l'une des plus touchantes que puissent offrir les annales des temps modernes. L'expression et les caractères des différens personnages sont heureusement saisis, et l'exécution du tableau rappelle le pinceau délicat et fini d'un de nos artistes les plus distingués.

Il nous est impossible de placer dans ce recueil très-circonscrit tous les ouvrages d'un même artiste, quelques éloges qu'ils aient obtenus à l'exposition; nous allons au moins indiquer le sujet d'un quatrième tableau de M. Révoil, annoncé dans le livret du salon sous le

titre de *Geoffroi de la Tour.* Ce héros de la première croisade avait délivré un lion des étreintes d'un énorme serpent. L'animal reconnaissant ne voulut plus quitter son libérateur. Un matin, au point du jour, les Musulmans, s'étant avancés pour s'emparer d'un défilé entre Ptolémaïs et Caïphas, découvrirent avec effroi le nouvel Androclès endormi sur son lion fidèle, et environné de ses braves compagnons d'armes Montmorency, Castel-Briant et Damas.



Abel de Pujol pinx.t C. Normand sc.

Planche 36.e — *César allant au Sénat le jour des ides de mars; tableau de M.* Abel de Pujol.

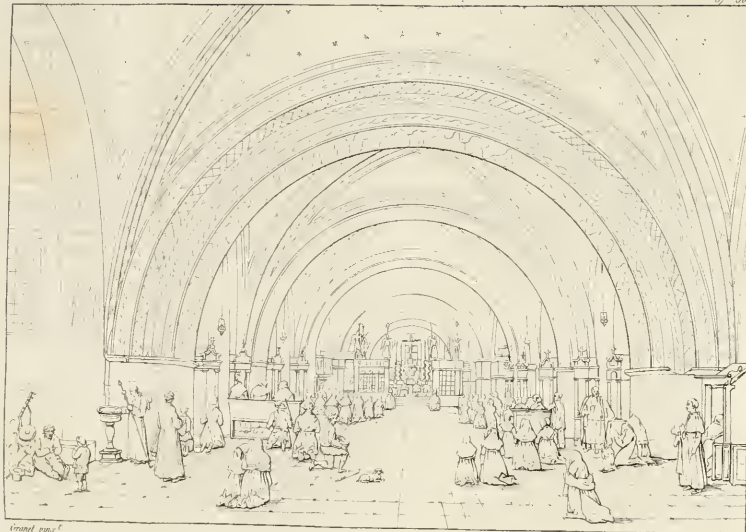
[Hauteur, 4 pieds 6 pouces; largeur, 5 pieds 6 pouces.]

Calpurnie, femme de Jules César et fille de Pison, rêva, dit-on, que l'on assassinait son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce grand homme : on ajoute même qu'à son réveil la porte de la chambre où ils couchaient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prières, qu'il ne sortirait point. Ce héros, ayant cédé aux instances d'Albinus, qui lui dit qu'il était honteux de se régler sur les rêves d'une femme, se rendit au sénat et y fut poignardé.

Le tableau dont nous donnons ici l'esquisse, a été peint pour S. A. S. M.gr le Duc d'Orléans. César vient d'arriver aux degrés du portique de Pompée, où le sénat s'assemble. Calpurnie l'a suivi pour l'arrêter. Voyant ses prières repoussées, elle tombe évanouie dans les bras d'Antoine, tandis que César cède à la voix d'Albinus, qui l'entraîne. On aperçoit un oiseau de sinistre présage qui traverse les airs. Cassius semble remercier les dieux de cet augure, et presse la main de Brutus, qui marche enseveli dans une rêverie profonde. On distingue dans la foule un conjuré portant la main sur la bouche de l'esclave grec qui voulait révéler le complot.

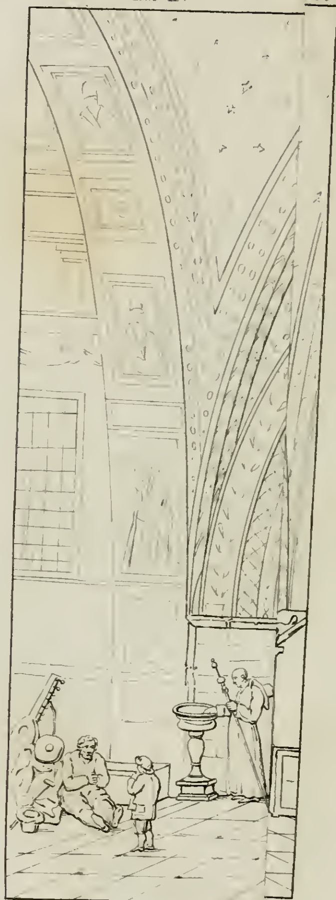
Ces différens groupes, assez bien disposés, mais seulement sous les rapports qui tiennent au matériel de l'art, n'offrent ni cette vivacité, ni cette énergie, nous pouvons ajouter, ni ce désordre qu'on s'attend à trouver

dans une scène d'un aussi haut intérêt. M. Abel de Pujol, accoutumé à puiser dans les sujets religieux la gravité et l'onction qui en font le principal caractère, n'a pas mis dans celui-ci le mouvement et la chaleur qu'on pourrait y desirer. D'après l'habitude qu'il a d'employer les plus grandes proportions, il a dû se trouver gêné dans les dimensions d'un cadre moyen; et c'est à ces différentes causes qu'on peut attribuer le peu d'effet qu'a produit le tableau.



Granet pinx^t

Gautte sc



Granet pinx.t sc.

Planche 37.e et 38.e — *Intérieur d'une Église; tableau de M.* Granet.

[Hauteur, 4 pieds 6 pouces; largeur, 6 pieds.]

Ce tableau, parfaitement rendu pour la perspective, l'effet pittoresque et la vigueur du coloris, se fait encore remarquer par cette touche large et ferme qui n'appartient qu'aux artistes consommés. Le sujet est l'intérieur de la basilique basse de Saint-François d'Assise, à Assise, église desservie par les religieux Franciscains. Le moment choisi par l'artiste est celui d'une grande cérémonie religieuse.

La principale lumière vient de la croisée du fond; elle éclaire presque à elle seule tout le tableau, et se répand par une dégradation insensible jusque sur les devants. La décoration intérieure de l'édifice se composant de tableaux, de peintures et d'ornemens dont les teintes sont très-vives, ces différens objets, que l'artiste n'a peut-être pas assez sacrifiés, frappent l'œil au premier aspect, et paraissent d'abord se confondre avec les figures; mais cette incertitude cesse après quelques momens d'examen.

Planche 39.ᵉ et 40.ᵉ — *Signature d'un Contrat de mariage; tableau de M.* Duval le Camus.

[Hauteur, 2 pieds 11 pouces; largeur, 2 pieds 4 pouces.]

La scène se passe dans une sacristie. Le ton général du tableau est plus fin que vigoureux, parce que tous les objets sont présentés sous la lumière; mais ils n'en ont pas moins de relief, et les détails sont pleins de vérité. On s'y arrête avec curiosité, et l'on y revient à plusieurs reprises avec un nouveau plaisir. Ce morceau est le plus capital de ceux que l'artiste a offerts à l'exposition, et l'un des tableaux de genre qui ont été le plus constamment visités de toutes les classes d'amateurs et de curieux.


Duval Le Ca



Duval Le Camus pinx.t *Gatte sc.*



Abel de Pujol pinx.t C. Normand sc.

Planche 41.e — *S. Roch guérissant des Pestiférés; tableau de M.* Abel de Pujol.

Figures de grandeur naturelle.

S. Roch, né à Montpellier vers l'an 1284, était fils du gouverneur de cette ville. A l'âge de vingt ans, ayant perdu son père et sa mère, il se trouva maître d'une fortune considérable, qu'il eut bientôt épuisée en aumônes. Se trouvant réduit lui-même à la pauvreté, il se couvrit d'un habit de pèlerin, et quitta sa ville natale, accompagné du seul ami qui lui fût resté fidèle, son chien, auquel la légende n'a pas dédaigné d'accorder une petite place dans l'histoire de ce saint.

La peste exerçait alors dans plusieurs villes de l'Italie les plus affreux ravages. S. Roch, qui n'avait plus qu'un sacrifice à faire à l'humanité, celui de sa vie, se hâte de se rendre à Rome, et donne le premier exemple de ce dévouement sublime que notre siècle et le siècle précédent ont vu se renouveler avec tant d'éclat. La contagion respecta les jours de S. Roch, et parut même céder à ses soins et à ses prières. Il sortit ensuite de Rome, et courut combattre le même fléau à Césène, Plaisance, Acquapendente. Ces villes durent leur salut à ses secours empressés et à sa puissante intercession.

Tel est le sujet du tableau dont nous donnons ici l'esquisse, le plus capital de ceux dont M. Abel de Pujol vient d'orner à fresque une des chapelles de l'église de Saint-Sulpice. On voit S. Roch secourant les pestiférés dans un hôpital de Rome. A genoux sur les derniers degrés du péristyle, il invoque l'Éternel pour la

guérison des malades. Un rayon céleste vient le frapper, et lui annonce que sa prière est exaucée. Près de lui se trouve un cardinal qui fut témoin du miracle et qui est accompagné de plusieurs ecclésiastiques. Un peu en avant du saint et sur un plan plus éloigné, quelques personnes employées au service intérieur examinent la scène qui se passe sous leurs yeux. Sur le devant, à la gauche du spectateur, est un groupe de pestiférés. Un vieillard, se soulevant avec peine, cherche à se débarrasser d'une couverture qui l'enveloppe, pour écouter les paroles du saint: près de lui, un jeune homme paraît déjà recouvrer ses forces; un autre, assis et la tête appuyée sur sa main, semble attendre la mort avec résignation. Au milieu du tableau, une femme qui vient de voir mourir son enfant, se jette près de lui, et reste dans l'attitude de la plus profonde douleur. Sur le premier plan, à droite, une jeune femme expire dans les bras de son époux.

Ce tableau, aussi bien exécuté qu'il est heureusement conçu, est dans ce genre de composition qui semble se prêter spécialement au pinceau grave et pathétique de M. Abel de Pujol. Nous ne pouvons que l'engager non-seulement à ne pas sortir de ce genre, mais encore à poursuivre ses essais dans la peinture à fresque, art précieux, depuis long-temps négligé, et qu'il importe de faire revivre pour l'honneur de la peinture, comme étant le plus convenable à la décoration des édifices religieux et des palais.

Le sujet dont nous venons d'indiquer la disposition, a pour pendant la mort de S. Roch dans la prison de Montpellier. Outre ces deux tableaux, M. Abel de Pujol a représenté à la voûte de la même chapelle l'apothéose

du saint. Il est conduit au ciel par les vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. Plusieurs anges planent au-dessus de sa tête. Quatre figures, représentant les quatre villes que S. Roch a délivrées de la peste pendant son séjour en Italie, forment les pendentifs de la coupole.

M. Abel de Pujol a publié lui-même la collection de ces différens sujets gravés au trait, accompagnés d'explications, et d'une notice sur la peinture à fresque. Il fait remarquer que de tous les procédés employés dans la peinture l'expérience a prouvé que le plus solide est celui de la fresque, et que sa durée l'a rendu plus digne que tout autre d'être consacré à l'ornement des grands édifices. Sous ce rapport, la peinture à l'huile ne peut soutenir la comparaison. Les débris des temples et des palais de l'Égypte offrent encore des figures colossales dont le coloris est à peine altéré par le passage de tant de siècles, et, dans les ruines d'Herculanum et de Pompeia, on est surpris de retrouver des tableaux pleins de fraîcheur, que n'ont point dégradés les masses de laves et de cendres sous lesquelles ils étaient ensevelis. Les avantages que présente ce genre de peinture sous le rapport de la solidité, sont incontestables. L'enduit frais (1) qui reçoit la couleur,

(1) Le terme de *fresque* dérive de l'italien *fresco*, frais. Il est difficile de marquer l'origine de ce genre de peinture, et de fixer le temps où il a commencé; on peut seulement affirmer qu'il est très-ancien, puisqu'on le pratiquait à Rome dans les premiers temps de la république, et qu'on en voit encore de fort beaux morceaux antiques dans cette ville. Cette peinture se travaille sur une muraille fraîchement enduite de mortier de

s'en trouve imprégné de manière à rendre le tableau partie inhérente de la muraille. La chute seule de l'édifice peut entraîner la destruction de la peinture.

Les principaux ouvrages de l'art des modernes sont à fresque, méthode qui ne permet pas de s'arrêter à l'élégance des détails; et c'est néanmoins de ces productions que dépend la célébrité des grands maîtres. Tels sont les tableaux de Michel-Ange et de Raphaël qu'on voit au Vatican : on peut y joindre encore les cartons de ce dernier, qui, quoiqu'on ne doive pas, strictement parlant, leur donner le nom de *peinture à fresque,* peuvent néanmoins être rangés dans cette

---

chaux et de sable. Les couleurs sont détrempées avec de l'eau, et il n'y a que les terres et les couleurs qui ont passé par le feu qui puissent y être employées.

La peinture à fresque a cet avantage, qu'elle dure plus longtemps que celle qui est à l'huile, en quelque endroit qu'elle soit exposée : mais elle a ce défaut, que, ne pouvant admettre toute sorte de couleurs, elle est moins susceptible d'une parfaite imitation; ses clairs sont plus clairs que ceux de la peinture à l'huile, et les bruns n'en sont ni aussi vigoureux ni même aussi suaves. Mais sa durée fait qu'on l'emploie dans tous les lieux où elle est exposée aux injures de l'air. Elle demande à être travaillée avec promptitude, et elle ne peut être bien exécutée que par une main légère et hardie, et sur-tout conduite par une imagination vive, pleine de ce beau feu qui anime les productions de l'art.

Trois choses principales sont nécessaires pour préparer la peinture à fresque, savoir : l'*esquisse,* les *cartons,* et l'*enduit* du mur. On fait deux enduits l'un sur l'autre. Le premier, qui touche à la pierre, doit être fait de gros sable de rivière; il faut qu'il soit bien dressé, mais raboteux, afin de retenir le second enduit où l'on doit coucher les couleurs. Ce dernier

classe (1). De ce genre sont aussi les ouvrages de Jules Romain à Mantoue. Si ces productions étaient détruites, ces illustres peintres perdraient la plus grande partie de leur réputation; car c'est avec justice qu'on les regarde comme les plus beaux chefs-d'œuvre dont la peinture puisse se glorifier.

Après les productions de Raphaël, ce sont celles de Michel-Ange que doivent étudier ceux qui veulent parcourir cette noble carrière de l'art. Il ne possédait pas autant de belles parties que Raphaël; mais celles qu'il avait acquises touchaient de plus près au sublime. Il vit dans la peinture peu de choses au-delà de ce que

---

enduit se fait de mortier de chaux vieille, éteinte, et de sablon de rivière. Il est à remarquer que ce second enduit doit être préparé par le maçon à mesure et suivant l'espace qui peut être peint dans une journée, parce qu'il doit être frais quand on y travaille. Afin que la peinture à fresque soit de durée, il faut que le mur soit fait de bons matériaux, et que le peintre ait soin de bien empâter la couleur. Tous les temps, excepté celui de la gelée, sont bons pour peindre à fresque. Avant toutes choses, le peintre doit, de nécessité, avoir son dessin arrêté devant les yeux; c'est ce qu'on appelle *esquisse :* et toutes les parties doivent être dessinées sur de gros papier, et de la grandeur de l'ouvrage; c'est ce qu'on nomme *cartons.*

(1) Ils représentent les actes des apôtres, et ont servi de modèles pour les célèbres tapisseries du Vatican. Ils appartiennent maintenant au roi d'Angleterre, et sont placés au château de Hamptoncourt. Ces cartons étaient au nombre de douze: cinq ont péri dans un incendie; les sept autres ont été gravés en France par Gérard Audran et Dorigny. Ces estampes, où le caractère des compositions originales est bien conservé, se trouvent à la chalcographie du Musée royal.

l'on peut obtenir dans la sculpture ; il s'y borna à la correction des formes et à l'expression des passions. On ne doit pas chercher dans les ouvrages d'un grand artiste ce qu'il n'a pas cherché à y mettre, et Michel-Ange ne paraît pas avoir jamais tâché d'acquérir la grâce et l'élégance, qu'on pourrait, à la rigueur, ne considérer que comme accessoires. Vasari observe que cet homme extraordinaire n'a peint dans toute sa vie qu'un seul tableau à l'huile, et qu'il prit dès-lors la résolution de n'en pas faire un second, disant que c'était là une occupation digne des femmes et des enfans.

Ce n'est point, comme le remarque M. Abel de Pujol, ce n'est point par le mécanisme de la peinture, par l'adresse de la main, que les grands maîtres ont atteint les dernières limites de l'art, en exécutant les chefs-d'œuvre qui les ont immortalisés, et qui font encore aujourd'hui l'ornement de Florence, de Rome, de Mantoue et de Parme. Lorsque l'amateur contemple la chapelle Sixtine ou les galeries du Vatican, il admire bien moins le fini du travail que cette chaleur de génie, cette puissance d'effet, qui reproduit avec tant d'éclat une nature idéale par la noblesse et la beauté des formes, et vivante par la vérité des tons et des couleurs. Sous ce dernier rapport, la fresque présente les plus heureuses ressources. Les tableaux exécutés d'après ce procédé ont encore un avantage qui n'est pas à dédaigner ; c'est de rester toujours exposés au foyer de lumière qui éclairait l'artiste lui-même au moment de l'exécution, et de ne point offrir de ces parties luisantes qui, dans la peinture à l'huile, empêchent le spectateur de saisir d'un coup-d'œil l'effet général d'une grande composition.

Comment se fait-il donc qu'un genre de peinture qui réunit tant d'avantages, semble tombé dans l'oubli depuis un siècle? Ne serait-ce pas parce que, le Gouvernement ayant négligé les encouragemens indispensables pour le faire fleurir, les artistes, dégoûtés d'un travail fatigant, qui exige beaucoup de soins indépendans de l'art, l'abandonnèrent pour se livrer exclusivement à la peinture à l'huile. Il appartenait à leurs Excellences les Ministres de l'intérieur et de la maison du Roi, et à M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, qui a déjà donné tant de preuves de sa constante sollicitude pour les arts, de relever la peinture à fresque, et de lui rendre son ancienne splendeur. Notre école actuelle possède un grand nombre de peintres dont le talent facile pourrait se distinguer dans ce genre, et nous ne manquons pas d'édifices auxquels des ornemens de cette nature donneraient un nouveau prix. Les étrangers qui ont admiré les fresques de l'Espagne et de l'Italie, et que la renommée de nos monumens attire à Paris, sont frappés de la nudité de nos temples, et semblent surpris, au milieu des merveilles qui les environnent, de connaître un genre de gloire qui manque à notre patrie.

Au surplus, quelle que puisse être la prééminence de la fresque sur la peinture à l'huile dans la décoration des grands édifices, nous ferons observer qu'un de nos artistes les plus recommandables par la pureté du goût et par la correction, M. Delorme, dont nous avons déjà fait connaître quelques productions (1), s'occupe en ce

---

(1) Entre autres, le tableau de *Céphale enlevé par l'Aurore*, et non *par l'Amour*, comme on l'a dit par erreur, *t. I.er, p. 33.*

moment de la décoration d'une chapelle dans une des églises de Paris ; il va l'exécuter à l'huile sur une muraille préparée à cet effet. Il fonde cette préférence sur une observation qu'il a faite à Rome, en étudiant les peintures du Vatican. M. Delorme a remarqué que deux de ces tableaux, de la main de Raphaël, sont exécutés de cette manière, et que ce sont les mieux conservés. Nous ne nous permettons pas de juger une question que le temps seul peut résoudre.



Desenne del.t C. Normand sc.

Planche 42.e — *Le Camoëns à Macao; dessin composé par M.* Desenne.

Ce sujet, et dix autres que nous plaçons à la suite de celui-ci, ont été composés pour orner une magnifique édition de *la Lusiade* du Camoëns, publiée à Paris par les soins et aux frais de M. le comte de Souza, Portugais. Cette entreprise fait d'autant plus d'honneur à M. de Souza, qu'elle a été conduite avec le plus pur zèle et le plus louable désintéressement; il n'a rien négligé, rien épargné, pour rendre au premier poète de sa nation un hommage digne de sa haute renommée, et pour lui élever un monument durable.

Cette édition, en langue originale, est d'autant plus rare, qu'elle n'a pas été mise dans le commerce; elle est trop peu répandue pour la satisfaction des amateurs de beaux dessins et de livres précieux. Nous avons cru faire une chose agréable à nos lecteurs, en leur offrant la collection des vignettes placées en tête des divers chants de *la Lusiade*. Les dessins, composés par MM. Fragonard et Desenne, ont été gravés avec un succès qui ne laisse rien à desirer, par MM. Lignon, Forssell, Massard, Oortman, Laurent, Bovinet, Pigeot, Toschi, Forster et Richomme.

Pour faire connaître la manière dont cette honorable entreprise a reçu son exécution, il suffira d'exposer ici le rapport qui en a été fait par la classe des beaux-arts de l'Institut de France, à laquelle M. le comte de Souza avait adressé un exemplaire de l'ouvrage dont il s'agit.

« L'Académie, sensible à l'hommage que M. de Souza » a fait à l'Institut de l'épopée de Camoëns *(os Lusiadas)*, » a cru ne pouvoir mieux lui en témoigner sa reconnaissance, qu'en nommant une commission chargée » de lui rendre un compte détaillé de cette édition.

» Votre commission, Messieurs, s'est empressée de » répondre au vœu de l'Académie; elle a examiné l'ouvrage avec le soin que réclamait son importance, et » elle a jugé devoir le considérer sous trois rapports, la » typographie, les dessins et gravures, et le mérite littéraire.

» La partie typographique a été dirigée et exécutée » par M. Firmin Didot, trop avantageusement connu » pour qu'il ait besoin de nos éloges; cependant nous » ne pouvons nous dispenser de dire que ce nouveau » monument, sorti de ses presses, égale, s'il ne surpasse » pas, tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour. Les caractères ont été fondus exprès, le papier a été scrupuleusement choisi en force et en couleur, et le tirage » si bien conduit, que dans l'emploi de ces divers élémens, depuis la première jusqu'à la dernière page, » on ne trouve ni la moindre différence ni la plus légère » altération.

» Les dessins, composés par d'habiles artistes, ont » tous été soumis à la direction de M. Gérard. Grâce à » cet avantage, les principales scènes de ce poëme ont » été si bien saisies et si heureusement rendues, qu'il » en est résulté une physionomie unique à tout l'ouvrage, » et que le génie du poète nous semble avoir inspiré au » plus haut degré celui des peintres : chacun de ces » dessins est un tableau d'histoire.

» M. Gérard a déterminé le choix des différens artistes

» chargés de la gravure de ces dessins : en les faisant » traduire par des talens d'une habileté reconnue, il n'a » pu que se féliciter d'avoir trouvé des auxiliaires qui » ont supérieurement secondé ses intentions; précieux » avantage, dû à l'unité de direction dans une entreprise » de ce genre, et dont cette édition du Camoëns nous » semble présenter un modèle parfait.

» Nous n'avons nous-mêmes qu'à féliciter M. de Souza » d'avoir employé à une entreprise si désintéressée, si » noble, si patriotique, des artistes aussi distingués; et » nous pensons en même temps qu'il est du devoir de » l'Académie de remercier l'honorable éditeur du choix » qu'il a fait des arts français pour les associer à la gloire » de l'Homère portugais.

» Quant au mérite littéraire, Camoëns se trouve dans » cette édition tel qu'il a voulu être dans les deux qui » furent publiées de son vivant, à Lisbonne, en 1572, » six ans avant sa mort; et c'est à dessein que nous nous » abstenons de rien ajouter à l'éloge que fait du poème » d'*os Lusiadas*, l'auteur de la *Jérusalem délivrée* (1).

» La préface, la vie du poète, et les notes à la fin de » l'ouvrage, sont de M. de Souza. On y trouve une » critique saine, des recherches précieuses, et beau- » coup d'observations bien méditées, dont le style noble » et pur est l'expression fidèle du caractère et de l'ame » de l'écrivain.

---

(1) Torq. Tasso, son.to 384, tom. VI, partie II, pag. 227, édition de Venise, 1736, 12 vol. in-4.o :

Vasco, le cui felici ardite antenne
Il contro al sol, che ne riporta il giorno, &c.

» Ce travail, que M. de Souza a consacré à l'honneur
» du poète son compatriote et à l'avantage de la litté-
» rature de son pays, devient dès aujourd'hui, par la
» communication vraiment libérale qu'il en fait à toutes
» les nations du monde civilisé, un monument plus
» glorieux, plus utile et plus durable, que ceux même
» que l'on peut ériger avec le marbre et le bronze. »

La gravure qui fait le sujet de cet article est placée en tête de la vie du Camoëns; elle représente la grotte dite *du Camoëns* à Macao. Le dessin a été pris du Voyage du lord Macartney. C'est une tradition constante que le poète y a composé une partie de son poème; il y est représenté dans le feu de la composition.

Louis de Camoëns naquit à Lisbonne en 1517. L'époque de sa naissance fut marquée par une disgrâce qui prépara toutes les autres. Son père, capitaine de vaisseau, fit naufrage auprès de Goa, et périt avec tout ce qu'il possédait. Ainsi Camoëns, issu de parens nobles, naquit sans fortune; malheur réel, que le talent ne peut pas toujours réparer. Il étudia dans l'université de Coïmbre. Le goût des belles-lettres lui servit de préservatif contre la scolastique qui y dominait alors. Son talent poétique, qui se manifesta de bonne heure, les agrémens de sa physionomie et de sa conversation, le firent recevoir à la cour. L'amour lui inspira ses premiers vers et causa ses premières infortunes : ses galanteries, qui offensaient des hommes puissans, le firent exiler.

La guerre entre les Portugais et les Maures fit naître dans l'esprit de Camoëns le desir de passer en Afrique pour y combattre les ennemis de son pays. Ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui

allait secourir Ceuta en Afrique, il s'y distingua par sa bravoure, et perdit un œil dans un combat. De retour dans sa patrie, et obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son esprit et ses agrémens lui firent des amis que son humeur satirique lui fit perdre. Le vice-roi l'envoya en exil à Macao, où les Portugais avaient un comptoir. Il ne laissa pas d'y trouver de la protection, puisqu'il fut revêtu de la charge de commissaire-major; il y amassa même quelque bien. C'est là qu'il acheva sa *Lusiade*, commencée en Portugal quelques années auparavant. Le vice-roi qui l'avait exilé ayant été remplacé, Camoëns se flatta d'être favorablement reçu du nouveau gouverneur, Constantin de Bragance; et, voulant jouir du fruit de son travail dans la capitale des établissemens portugais, il monta sur un vaisseau qui retournait à Goa. Il fit naufrage en y allant, et se sauva à la nage, tenant son poème de *la Lusiade* d'une main et nageant de l'autre. Cinq ans après il repassa en Europe avec son poème, le seul trésor qui lui restât. De retour à Lisbonne, il trouva sur le trône le jeune dom Sébastien, qui l'accueillit avec les plus grandes marques d'honneur, et lui donna une pension de 4000 réales, à condition qu'il ne quitterait plus la cour. Mais la fortune ne pouvait pas être fidèle à Camoëns : dom Sébastien périt dans sa funeste expédition d'Afrique. Le trouble et la désolation du Portugal ne permirent pas qu'on s'occupât de l'auteur de *la Lusiade*, et sa pension cessa d'être payée. Obligé de se montrer à la cour, il y paraissait le jour comme un poète indigent, et le soir il envoyait son esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les courtisans et les compatriotes du poète, l'avait suivi des Indes, et ne le quitta

qu'à la mort. Le chagrin et l'indigence hâtèrent celle de Camoëns; elle arriva en 1579 : il était âgé d'environ soixante-deux ans. Il mourut dans un hôpital, en reprochant à ses concitoyens leur ingratitude. On mit sur son tombeau cette épitaphe : *Ci-gît* LOUIS CAMOËNS, *prince des poètes de son temps. Il vécut pauvre et malheureux, et mourut de même.* On dit qu'il était d'une société douce et aimable, que son courage d'esprit égalait celui qu'il fit voir dans les combats, et qu'il supportait les malheurs comme il avait bravé les dangers.



Desenne del.t C. Normand sc.

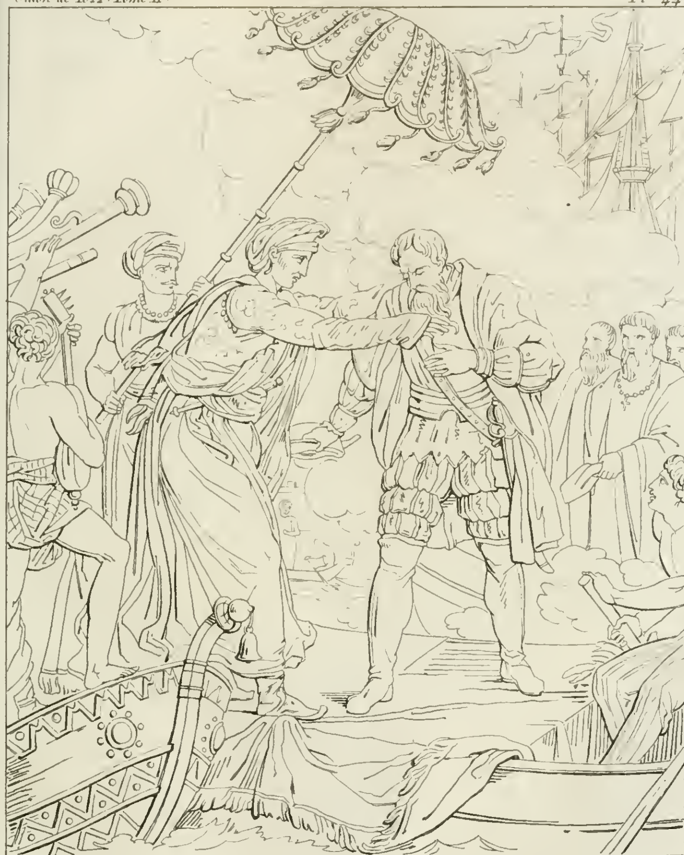
Planche 43.[e] — *Les Dieux tiennent conseil sur l'expédition de Gama; dessin de M.* Fragonard.

Le grand Jupiter, élevant sa voix impérieuse dans l'assemblée immortelle, fait connaître les décrets du Destin, dont l'exécution est infaillible. Ils annoncent que les Portugais doivent être long-temps les dominateurs des mers que le ciel rougit de ses clartés naissantes. Jupiter veut qu'ils trouvent des secours sur les côtes d'Afrique, et qu'après avoir réparé leur flotte, ils reprennent leur route triomphante. Bacchus s'oppose ouvertement aux entreprises des Portugais : il craint, s'ils arrivent en Orient, d'y voir ses hauts faits surpassés par leurs triomphes. Mais Bacchus est contredit par la belle Vénus : Vénus chérissait les Portugais ; elle croyait voir revivre en eux les anciens Romains, qu'elle avait tant aimés. Enfin Mars se lève, soutient l'avis de Vénus, et combat l'opposition jalouse de Bacchus. Il conjure Jupiter d'ordonner à Mercure de voler au secours des Portugais, de leur montrer le pays où la renommée pourra les instruire de tout ce qui regarde les Indes, et dans lequel ils pourront trouver de quoi subvenir à leurs besoins. Le monarque de l'olympe souscrit d'un signe de tête aux propositions de Mars, et chacun des dieux va se rendre au séjour qui lui était assigné.

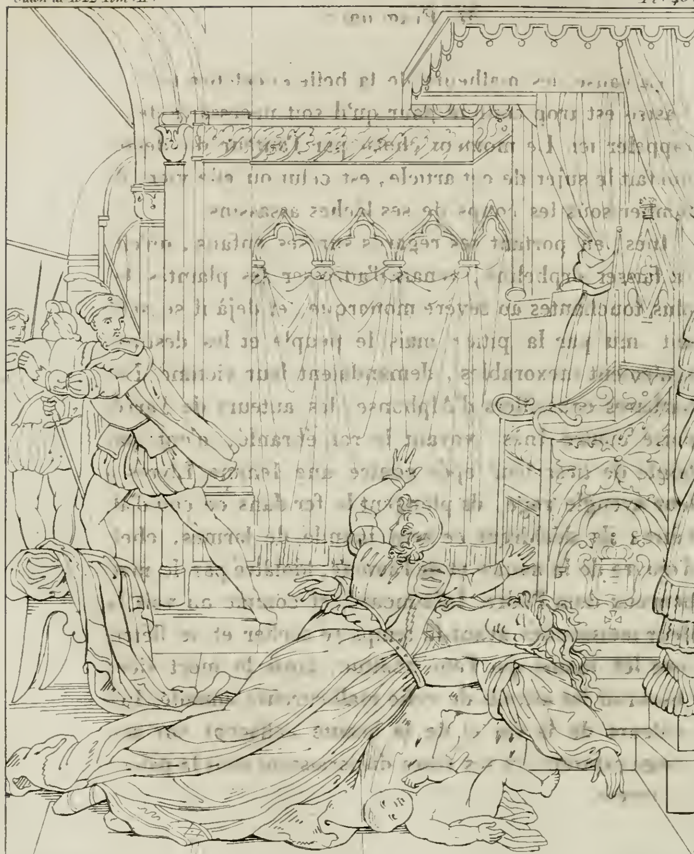
Planche 44.e—*Entrevue du Roi de Mélinde avec Gama; dessin de M.* Fragonard.

Le roi de Mélinde monta sur une barque pour aller voir la flotte de Lusitanie. La côte était couverte d'une foule de spectateurs qu'attirait la curiosité. Le cortége du roi paraît tout brillant d'or et de soie. Au lieu de leurs zagaies et de leurs arcs recourbés, ils portent des branches de palmier dont on couronne les vainqueurs. Sur une longue barque couverte d'étoffes de différentes couleurs, on voit s'avancer le souverain accompagné des plus nobles personnages de Mélinde. Au-dessus de sa tête s'élève, au bout d'une pique dorée, un voile de soie porté par un des seigneurs de sa cour, et qui le garantit des ardeurs du soleil. Des instrumens placés sur la proue font entendre une musique gaie, vive et bizarre.

Gama part de son côté sur des barques pour aller recevoir le roi de Mélinde; et son brillant cortége ne le cède en rien à celui du monarque. L'éclat de l'or relève son habillement espagnol. Les chefs de sa suite étalent sur leurs vêtemens une variété de couleurs qui ressemble à l'écharpe lumineuse de la céleste Iris. Les banderoles flottent dans les airs; les cris d'allégresse poussés de tous côtés se confondent avec le bruit des machines guerrières. Le roi de Mélinde entre dans la barque de l'amiral, et l'embrasse. Le Portugais répond à ses civilités avec le respect dû à la dignité royale.



Fragonard del.t C Normand sc.



Desenne del.t Réveil sc.

Planche 45.e — *La Mort d'Inès de Castro ; dessin de M.* Fragonard.

La cause des malheurs de la belle et célèbre Inès de Castro est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici. Le moment choisi par l'auteur du dessin qui fait le sujet de cet article, est celui où elle vient de tomber sous les coups de ses lâches assassins.

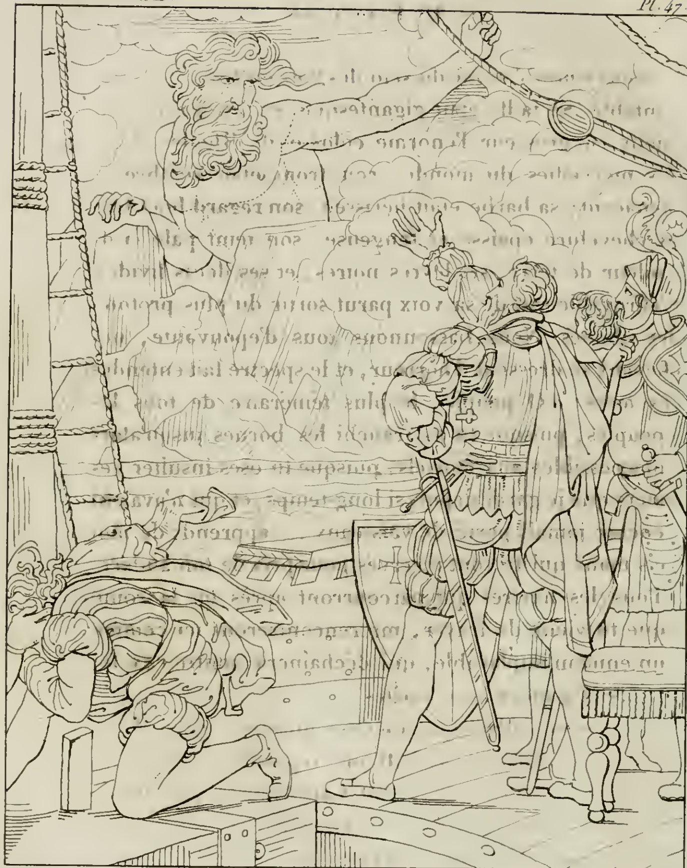
Inès, en portant ses regards sur ses enfans, qu'elle va laisser orphelins, venait d'adresser les plaintes les plus touchantes au sévère monarque, et déjà il se sentait ému par la pitié ; mais le peuple et les destins, également inexorables, demandaient leur victime. Les barbares conseillers d'Alphonse, les auteurs de l'arrêt porté contre Inès, voyant le roi ébranlé, n'ont pas honte de tirer leur épée contre une femme. Livrés à leur aveugle rage, ils plongent le fer dans ce cou d'albâtre ; ils déchirent ce sein inondé de larmes, chef-d'œuvre de la nature et de l'amour, idolâtré par le malheureux dom Pèdre. Inès meurt ; et comme on voit la fleur moissonnée avant le temps se sécher et se flétrir sous les mains qui l'ont abattue, ainsi la mort vient obscurcir les attraits de cette malheureuse amante. Les couleurs de la vie et de la beauté s'effacent sur son visage expirant, et ses roses disparaissent sous la pâleur du trépas.

Planche 46.[e] — *Le Songe du Roi Dom Emmanuel; dessin de M.* Fragonard.

A peine dom Emmanuel, héritier de la couronne de Jean II, avait-il pris les rênes du gouvernement, qu'il projeta la conquête des mers. Il roulait dans son esprit de vastes dessins, qui l'agitaient même dans les bras du sommeil. Une nuit, pendant que ses yeux étaient appesantis sous les pavots de Morphée, le ciel lui découvrit dans un songe les présages de sa future grandeur. Il lui sembla que sa tête touchait aux sphères célestes. De cette étonnante élévation, il abaissait ses regards sur des mondes inconnus. En portant ses regards au loin, il vit jaillir du sein des montagnes deux sources abondantes et limpides. Emmanuel vit sortir des eaux deux vieillards qui s'avançaient vers lui d'un pas majestueux. Leur aspect était vénérable, quoique sauvage. Tous deux avaient le front couronné de plantes inconnues. L'un des deux lui cria d'une voix forte et imposante : « Je suis l'illustre Gange, si renommé dans le » monde, qui ai mon berceau dans la demeure céleste » où habita le premier homme. Ce vieillard qui m'ac- » compagne est l'Indus, dont l'origine est dans ces mon- » tagnes élevées que tu aperçois dans l'éloignement. Il » t'en coûtera, pour nous assujettir, des travaux longs et » pénibles ; il faudra soutenir des guerres longues et » cruelles. Mais ne perds point courage, et sois sûr que » tu soumettras toute l'étendue des pays qui sont sous » tes yeux. »



Fragonard del.t *Réveil sc*



Fragonard del.t Réveil sc.

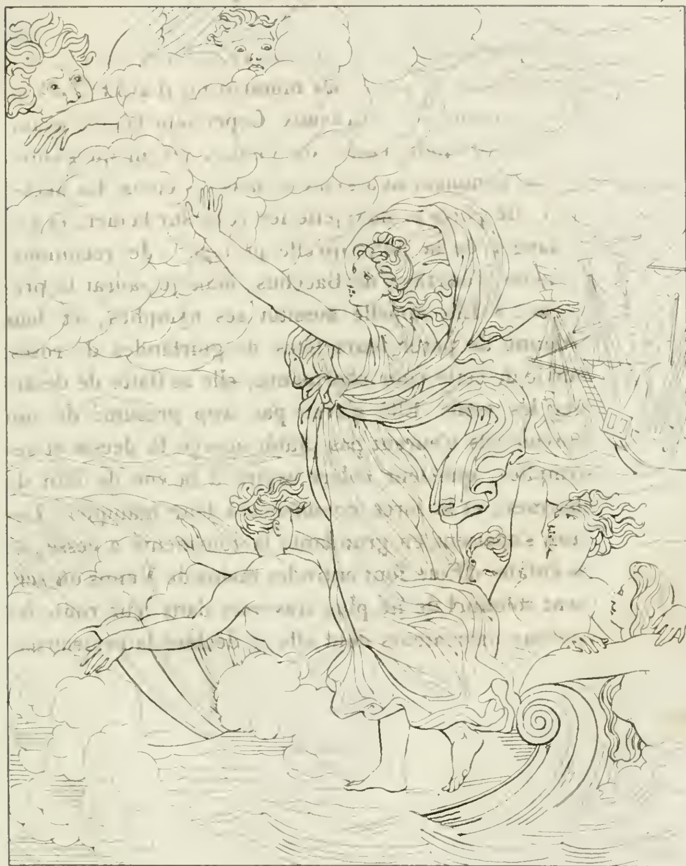
Planche 47.[e] — *Apparition du géant Adamastor; dessin de M.* Fragonard.

Nous vîmes s'élever du sein des flots un fantôme épouvantable. Sa taille était gigantesque; ses membres égalaient en grosseur l'énorme colosse de Rhodes, l'une des merveilles du monde; son front était sombre et menaçant; sa barbe était hérissée, son regard horrible, sa chevelure épaisse et fangeuse, son teint pâle et de couleur de terre, ses lèvres noires, et ses dents livides. L'effroyable son de sa voix parut sortir du plus profond des abîmes. Nous frissonnons tous d'épouvante, nos cheveux se dressent d'horreur, et le spectre fait entendre ces mots : « O peuple, le plus téméraire de tous les » peuples, puisque tu as franchi les bornes jusqu'alors » inaccessibles aux mortels, puisque tu oses insulter ces » mers que je garde depuis si long-temps, et qui n'avaient » encore jamais porté de vaisseaux.... apprends de moi » les maux qui te sont réservés pour prix de ton audace. » Tous les navires qui parcourront après toi la route » que tu viens de frayer, me rencontreront ici comme » un ennemi implacable, qui déchaînera contre eux les » vents et armera les tempêtes. »

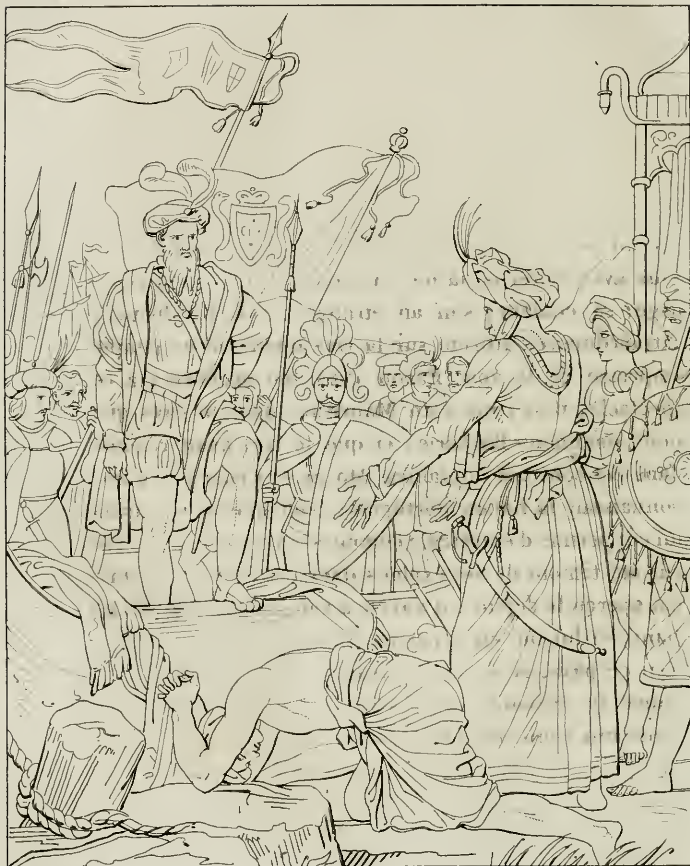
Le monstre allait continuer ses menaces. Je me levai et lui dis : « Qui es-tu? » Il me répondit : « Je suis le » génie de ces mers, le grand Cap des tempêtes. C'est » moi qui termine ici la terre africaine. Je suis un des » fils de la Terre, frère d'Encelade et d'Ægéon aux » cent bras. Mon nom est Adamastor, &c.

Planche 48.e — *Vénus apaise les vents et la tempête; dessin de M.* Fragonard.

Le vent soufflait avec plus de furie, et Gama se voyait sur le point de périr, au moment où il avait cru toucher au terme de ses travaux. Cependant l'étoile avant-courrière du jour, l'astre de Vénus, devant qui s'enfuit Orion, commençait à s'élever dans les cieux. La déesse dont elle porte le nom jette les yeux sur la mer, et voit le danger de la flotte qu'elle protége. « Je reconnais, » dit-elle, l'ouvrage de Bacchus; mais je saurai le pré- » venir. » Elle appelle aussitôt ses nymphes, et leur ordonne de parer leurs têtes de guirlandes de roses. Suivie de cette cour charmante, elle se flatte de désarmer les vents. Elle n'avait pas trop présumé de son pouvoir : ils n'eurent pas plutôt aperçu la déesse et ses nymphes, que leur colère expire à la vue de tant de charmes, et la force commence à leur manquer. Les eaux s'apaisent en grondant; la tourmente a cessé, et les enfans d'Éole font entre les mains de Vénus un serment solennel de ne plus traverser dans leur route les heureux navigateurs dont elle se déclare la protectrice.



Fragonard del.t *Réveil sc.*



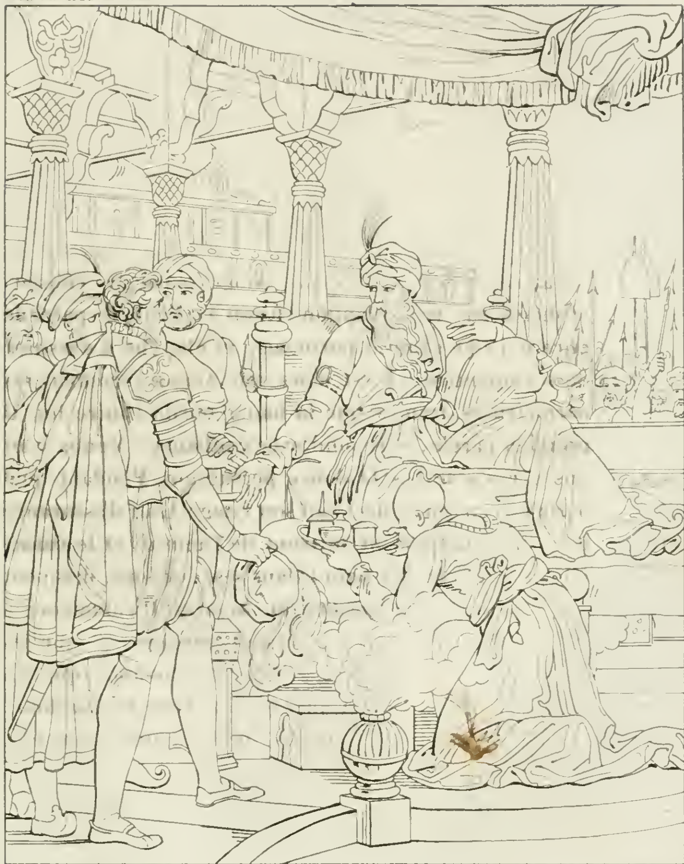
Fragonard del.t Réveil sc.

Planche 49.ᵉ — *Gama débarque à Calicut dans l'Inde ; dessin de M.* Fragonard.

Au pied des montagnes appelées Gàte, s'étend une langue de terre sans cesse battue par les flots ; c'est là qu'est située Calicut, cité souveraine, qui s'élève au-dessus des autres villes par sa richesse et sa puissance. Son roi porte le titre de zamorin. Dès que la flotte eut jeté l'ancre, un député part à l'instant pour aller informer le roi de l'arrivée des Portugais sur ces côtes. Porté sur un esquif, il entre dans le fleuve qui confond ses eaux avec celles de la mer. La nouveauté de son équipage, sa couleur, son air étranger, son habillement extraordinaire, attirent sur la rive une foule de peuple empressé de le voir. Parmi ceux qui accourent à ce spectacle, il se trouva un Maure né dans le pays que nous nommons Barbarie, et que le sort avait relégué dans ces contrées lointaines. Mozaïde, c'était son nom, connaissait la nation portugaise, soit que le voisinage lui eût permis d'entretenir commerce avec elle, soit qu'il eût été témoin de ses exploits dans l'Afrique. Dès qu'il eut aperçu le député, il s'avança vers lui avec un visage riant, et lui dit en espagnol : « Qu'est-ce qui t'amène » en ce pays, si loin du Portugal ta patrie ? » Le Lusitanien lui répond : « Nous nous sommes frayé sur la » mer une route inconnue avant nous à tous les humains, » et nous sommes venus chercher le rivage de l'Inde, où » les ordres et les intérêts du ciel nous ont conduits. »

Planche 50.e — *Le Zamorin donne audience à Gama; dessin de M.* Fragonard.

Impatient de parler au zamorin et d'en obtenir une réponse, Gama commençait à s'apercevoir des délais et des obstacles qu'on lui opposait. Le prince, plein d'un respect crédule pour les décisions de ses augures, trompé par ses ministres et par les Maures, flottait dans l'irrésolution et l'inquiétude. L'intérêt lui parle en faveur des Portugais. Il sent tous les avantages que peut lui procurer une alliance avec leur roi. Sa cupidité combattait ses alarmes. Les avis étaient partagés dans son conseil, et dictés par la corruption. Enfin il prend le parti de faire appeler l'amiral portugais, et cherche à s'assurer de ses intentions. C'est alors que Gama reconnaît les pernicieuses trames que la haine ourdit contre lui. Il prend la parole, et répond avec confiance : Vénus avait mis sur ses lèvres la douce persuasion. Pendant qu'il parlait, le zamorin observait son visage. L'air d'assurance que l'on remarque sur le front de l'amiral, et le caractère de candeur qui paraît dans ses discours, dissipent les soupçons et les alarmes du zamorin. Il commence à croire que ses ministres se sont trompés, et que les Portugais sont plus dignes de sa confiance que les Maures. Il ordonne à Gama de retourner sur sa flotte, et lui permet de débarquer ses marchandises pour être échangées contre les richesses de l'Inde.



Fragonard del.t Réveil sc.



Desenne del.t Réveil sc.

Planche 51.e — *L'Ile de Vénus; dessin de M.* Desenne.

Pendant que Gama retourne dans sa patrie, après avoir atteint le but de son expédition, la découverte de l'Inde, Vénus, pour récompenser les héros de cette entreprise, leur offre une île enchantée, où les Néréides reçoivent Gama et ses compagnons dans le palais de l'immortalité. Leur majestueuse souveraine, celle à qui toutes obéissent, la fille du Ciel et de Vesta, reçoit dans ses bras l'illustre amiral. Elle lui apprend que c'est par les ordres immuables du destin qu'elle est venue dans cette île pour le rendre heureux, et lui montrer dans l'avenir la gloire de sa nation. Elle promet de découvrir à ses yeux des secrets immortels. Elle le prend par la main, et le conduit au sommet d'une montagne où s'élève un palais d'or et de cristal. C'est là que leurs momens s'écoulent ensemble dans les jeux de l'amour et de la volupté; c'est là qu'elle s'abandonne à toute sa tendresse, tandis que les nymphes ses sujettes, à l'ombre des bocages, comblent les vœux des Portugais. Par cette fiction ingénieuse, Camoëns montre les récompenses et les honneurs dus aux grandes actions.

Planche 52.e — *Le Roi Emmanuel reçoit Gama dans une audience publique ; dessin de M.* Desenne.

Après avoir goûté les délices que leur offrait l'île heureuse, les Portugais, à la voix de Téthys elle-même, quittent soudain ce séjour enchanté. Ils montent sur leurs vaisseaux, emmenant avec eux les nymphes, qui leur ont promis de ne les quitter jamais. Ils fendent la mer paisible, sans éprouver son inconstance ni le courroux des vents. Enfin ils arrivent sur les bords chéris du Tage, qu'appelaient depuis long-temps leurs soupirs; et le roi, dont ils ont augmenté la gloire et la puissance, les comble de récompenses et d'honneurs.

Le roi Emmanuel reçoit dans une audience publique Gama, qui lui rend compte du succès de son expédition, et lui présente les divers produits de l'Inde, et cet Arabe Mozaïde qui lui avait été si utile à Calicut.



Fragonard del.t Réveil sc.



Tiolier inv.t *Réveil sc.*

Planche 53.[e] — *Un jeune Faune jouant de la flûte ; bas-relief par M.* Tiolier.

La sculpture est un art austère, qui n'admet que les compositions poétiques ou héroïques, et toujours du style le plus relevé. Ce style, que dégraderait l'incorrection des formes, ou le choix d'un sujet qui ne s'élèverait pas au-dessus des idées communes, ne se maintient que par la dignité, la noblesse de l'ensemble, et par la pureté des détails. Ces qualités ne sont pas moins nécessaires pour l'expression des sujets gracieux que pour les compositions du genre le plus sévère.

Il ne faut donc pas s'étonner du petit nombre des ouvrages de sculpture, relativement à la multitude de productions des peintres. La variété des genres et la facilité de l'exécution tendent à augmenter chaque jour le nombre de ces derniers, et l'on ne saurait prévoir à quel point cette foule toujours croissante s'arrêtera. Il n'en est pas de même pour la sculpture; la longueur des études, les dépenses qu'entraîne un travail pénible et souvent rebutant, sont autant d'obstacles qu'un courage actif et une vocation toute particulière sont seuls capables de surmonter. Les artistes qui parviennent à se distinguer dans ces nobles travaux sont d'autant plus recommandables, qu'ils reçoivent des encouragemens plus bornés. Si le Gouvernement, dans sa constante sollicitude, ne venait pas journellement à leur secours, l'art ne pourrait échapper à sa ruine; car il ne faut pas faire entrer en ligne de compte le goût de quelques particuliers, même très-opulens, dont les

acquisitions se bornent à quelques bustes en marbre et le plus souvent en plâtre. Les morceaux de ce genre forment au moins les trois quarts des ouvrages exposés dans les salles de sculpture ; mais, y en eût-il dix fois plus, cette multitude de portraits ne contribuerait en rien aux progrès de l'art.

Le nombre des dames artistes qui rivalisent avec nos peintres, est d'environ quatre-vingts : nous ne trouvons parmi ces dames qu'un seul émule pour nos statuaires, M.[lle] Julie Charpentier ; encore cette artiste s'est-elle bornée à l'exposition d'un buste en marbre, celui de Clémence Isaure, institutrice des jeux floraux à Toulouse. M.[lle] Julie Charpentier se maintient constamment dans la carrière pénible où elle a eu le courage de se lancer. Depuis bien des années, elle apporte régulièrement au salon le résultat de ses travaux.

Le bas-relief dont nous donnons ici la gravure représente un jeune faune ; il est assis sur une peau de chevreuil, et tire de sa flûte des sons qu'un chien paraît écouter avec attention. Derrière la figure est un laurier dont une branche, à laquelle est suspendue la flûte de Pan, passe au-dessus de la tête du faune. Des lierres s'unissent à ces divers accessoires, et lient agréablement la composition.

Ce bas-relief en marbre est purement exécuté, et d'un goût de dessin qui atteste l'étude de l'antique jointe à l'imitation de la nature. Il est d'une proportion moyenne qui en rend l'emploi facile : il serait à desirer que le Gouvernement le destinât à la décoration d'une cheminée dans quelqu'une des maisons royales, où plusieurs pièces réclament un ornement de ce genre.

M. Tiolier a encore exposé un groupe en plâtre,

figures de grandeur naturelle. Le sujet est la force asservie par l'Amour. L'enfant malin, se reposant sur un lion couché, se montre glorieux de sa victoire. Cette allégorie de l'Amour domptant un lion a été répétée par un grand nombre d'artistes tant anciens que modernes; mais on la retrouve toujours avec plaisir, lorsqu'un homme de talent a su la reproduire sous une forme nouvelle.

Planche 54.ᵉ — *Cadmus combat le serpent de la fontaine de Dircé; statue en marbre par M.* Dupaty.

Cadmus, fils d'Agénor, était allé en Phocide pour y bâtir une ville, par ordre de l'oracle de Delphes. Voulant offrir un sacrifice à Pallas, il envoya ses compagnons puiser de l'eau à la fontaine de Dircé; mais un énorme serpent les dévora. Cadmus vengea leur mort en tuant le monstre.

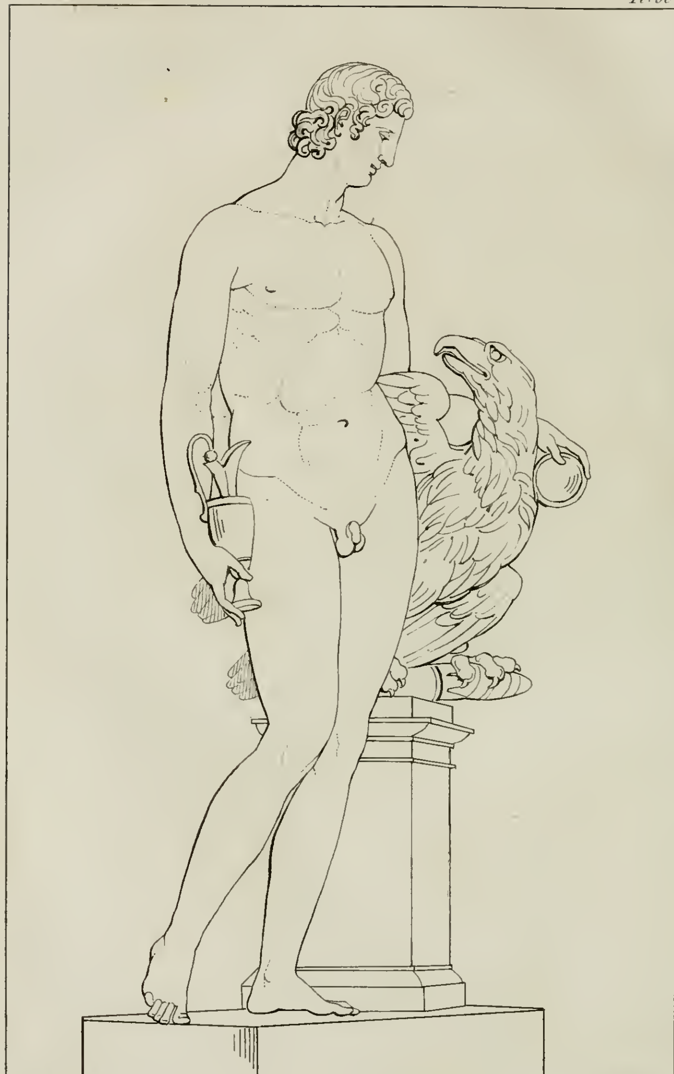
C'est cette espèce de lutte ou de combat que M. Dupaty a représentée dans un groupe d'une très-grande proportion; la figure a du mouvement, du caractère, des formes d'un bon style, et l'ensemble est soutenu par une belle exécution.

M. Dupaty, qu'un véritable amour de son art a toujours animé et soutient dans la conduite de ses ouvrages, semble avoir donné à celui-ci des soins particuliers. Le groupe de Cadmus est digne d'orner un palais. Il pourrait être placé en regard de l'Ajax du même artiste, qui décore le grand escalier du péristyle du Louvre, du côté de la Seine.

M. Dupaty a été chargé, par le Gouvernement, de l'exécution de la statue équestre et en marbre de Louis XIII, qui doit remplacer celle qui ornait autrefois la Place Royale et qui a été détruite pendant la révolution. On dit que l'artiste attend, pour commencer son travail, le bloc qui doit être apporté de Carrare.



Dupaty inv.t Réveil sc.



Flatters inv.t Réveil sc.

Planche 55.e — *Ganymède; statue en marbre par M.* Flatters.

Quoique cette figure n'ait pas d'autre accompagnement que l'aigle tenant la foudre, ce morceau est néanmoins désigné dans le livret du salon sous le titre de *groupe*. Nous ignorons si c'est un usage reçu parmi les statuaires et les antiquaires; mais, en général, les gens du monde comprennent sous le nom de *groupe* la réunion de deux ou de plusieurs figures.

Celle-ci se fait remarquer par la grâce de la pose et l'élégance des formes. Les détails en sont scrupuleusement étudiés.

Le même artiste a exécuté le modèle en plâtre d'une statue représentant le Sommeil, proportion de demi-nature, et plusieurs bustes, dont le travail large et moelleux donne un nouveau prix au mérite de la ressemblance.

Planche 56.[e] — *Eurydice; statue par M.* Legendre-Héral.

Eurydice, piquée par un serpent lorsqu'elle cueillait des fleurs avec ses compagnes sur les bords du Pénée, ressent la douleur causée par la blessure.

On remarque dans quelques statues antiques destinées à orner l'intérieur des édifices, et par conséquent à être vues à une petite distance, une telle simplicité de style, une si grande naïveté de formes, qu'on serait tenté de croire que le sculpteur n'a fait qu'imiter fidèlement son modèle, et peut-être même que l'ouvrage a été en tout ou en partie moulé sur nature. Ce procédé, lorsqu'il est soutenu par la grâce de l'expression et la correction du style, est bien préférable sans doute à ce qu'on désigne sous le titre de style et de formes de convention.

Ce joli modèle, car il n'a point encore reçu son exécution en marbre, a été remarqué pour la finesse et la naïveté des contours. Beaucoup de personnes ont paru croire que cette figure était, dans son ensemble, le résultat de diverses parties moulées sur nature et réunies par un procédé facile. Mais il est peu vraisemblable que M. Legendre-Héral ait employé cet artifice, que d'ailleurs aucun indice ne décèle; et, dans cette supposition, on ne retrouverait pas dans l'ouvrage cet accord des parties, également soutenues, que l'on ne rencontre presque jamais dans la nature.



Legendre Héral inv.t *Réveil sc*



Ramey fils inv.t *Réveil sc.*

Planche 57.e — *L'Innocence; statue par M.* Ramey *fils.*

On a coutume de représenter l'innocence sous les traits d'une jeune fille, l'air doux et plein d'une aimable pudeur. Près d'elle est un agneau; c'est le symbole qui la caractérise. Nous croyons que l'artiste, en représentant une jeune fille qui pleure un serpent mort et le tient dans sa main, n'offre qu'une idée singulière, ou même insignifiante à force d'être recherchée; car, lors même qu'un serpent, qui ne peut être qu'un objet effrayant pour une jeune fille, ne lui causerait aucun sentiment de crainte, on ne peut pas supposer qu'elle porte à ce reptile un assez vif intérêt pour verser des larmes en le voyant privé de la vie. Cet accessoire, au moins inutile, n'ajoute rien au mérite de l'ouvrage de M. Ramey, et pourrait être remplacé par quelque objet plus analogue au caractère de la statue. Au reste, cette figure se distingue par une exécution vraie, naïve et gracieuse.

Planche 58.e — *Un fils de Niobé ; statue par M.* Pradier.

Latone, pour punir l'orgueil de Niobé, qui l'avait offensée, eut recours à ses enfans, Apollon et Diane, et les chargea de sa vengeance. Ces dieux, voyant un jour, dans les plaines voisines de Thèbes, les fils de Niobé s'exerçant à divers jeux, les tuèrent à coups de flèches. Le moment représenté par le statuaire est celui où le jeune prince est percé d'une flèche par Apollon.

Cette statue, d'un dessin coulant et généralement correct, joint la fermeté du ciseau à la vigueur de l'expression. Un seul défaut frappe au premier aspect : l'agencement du cou ne paraît pas exact, et le mouvement de la tête présente un peu de gêne et de raideur.



Pradier inv.t

Réveil sc



Marin inv.t Réveil sc.

Planche 59.e — *Vénus et l'Amour; groupe en marbre par M.* Marin.

M. Marin, qui depuis long-temps s'est fait connaître par des ouvrages de petite proportion, dont la plupart ne sont même que des modèles en terre cuite, vient, pour la première fois, d'exposer un morceau capital, dans le style qui paraît spécialement convenir à son ciseau facile et gracieux.

Le groupe de Vénus recevant les caresses de l'Amour est d'une composition simple, qui n'exclut pas la pureté des contours et la finesse des détails. L'artiste a mis tous ses soins à le bien rendre, et le succès a couronné ses efforts. Nous ignorons si le Gouvernement a fait l'acquisition de ce morceau, digne d'être avantageusement placé dans l'une des maisons royales. Ses proportions n'excèdent pas la grandeur ordinaire, celle qui produit le meilleur effet dans l'intérieur des appartemens.

Planche 60.e — *Une Bacchante et un jeune Faune; groupe en marbre par M.* Lemoyne-Saint-Paul.

Un jeune faune profite du sommeil d'une bacchante pour lui dérober ses fruits. Il nous semble que ce sujet, qui n'a rien de très-relevé, serait plus convenable pour un morceau de petite proportion tel que ceux que l'on exécute pour l'ornement d'une pendule ou de quelque autre meuble, que pour la composition d'un monument. Quel que soit le talent du statuaire, on ne peut s'empêcher, en voyant cet ouvrage, de regretter un peu les soins, le temps et la dépense que ce groupe a dû exiger, pour n'offrir qu'un résultat d'un intérêt médiocre.

Il n'y a point de rapport de proportion entre les deux figures : il est vrai que l'artiste a voulu représenter un jeune faune; mais l'air de jeunesse n'est pas assez nettement exprimé, et l'on voit seulement un homme de petite stature. Cette figure accessoire coupe d'une manière d'autant moins avantageuse la figure principale, que le mouvement du faune ne laisse apercevoir qu'une de ses deux jambes. Celle que l'on voit en avant paraît être un trop faible soutien pour toute la partie supérieure du corps. Ce groupe, qui laisse à desirer un peu plus de correction dans les formes et de finesse dans les détails, se fait remarquer néanmoins par la fermeté de l'exécution.



Le Moyne St Paul inv.t Réveil sc.



Cartellier inv.t Réveil sc.

Planche 61.e — *Minerve; statue en marbre par M.* Cartellier.

Minerve, frappant la terre avec son javelot, fait naître l'olivier. Cette belle figure, dont les nus sont d'un grand style et parfaitement rendus, paraît offrir au premier aspect un peu de raideur, ou plutôt l'abus de la ligne perpendiculaire dans la pose, dans les plis des draperies, dans le mouvement de la lance et le jet de l'olivier. Mais il faut considérer que le statuaire ne peut ni ne doit donner à une figure isolée, drapée, et sur-tout destinée à être placée sur un piédestal, le même mouvement que le peintre lui donnerait dans l'ordonnance d'un tableau composé de plusieurs figures. Au surplus, cette statue porte l'empreinte d'un talent supérieur, d'un talent qui, dans l'opinion publique, a obtenu un haut degré de considération, dont il ne saurait déchoir.

Cette figure a été commandée par son Exc. le Ministre de la maison du Roi pour la galerie de Versailles, où elle remplacera une des statues antiques qui ont été transférées dans la galerie du Musée royal.

Planche 62.e — *Le Chancelier de l'Hôpital; statue en marbre par M.* Debay *père.*

Cette statue, commandée par le Ministre de l'intérieur, se fait distinguer par la simplicité de la pose, la gravité du caractère et le bon goût des draperies. C'est un des meilleurs morceaux qui aient été exécutés par ordre du Gouvernement.

M. Debay père retrouve dans son fils, qui cependant n'exerce pas le même art, un héritier de ses talens : M. Debay fils s'est adonné à la peinture; et la figure du Christ en croix, qu'il a exposée au salon de cette année, a obtenu de justes éloges. On y trouve réunies la vérité de l'expression, la correction du dessin et la vigueur du coloris.



Debay père inv.t Réveil sc.



Cortot inv!, Réveil sc.

Planche 63.e — *Pierre Corneille; statue en marbre par M.* Cortot.

Cette statue, de même que la précédente, a été faite par ordre du Ministre de l'intérieur. Louis XVI, dans les premières années de son règne, avait commandé aux premiers sculpteurs de l'académie les statues des hommes les plus célèbres dans les sciences, les lettres et les arts. La plupart de ces statues sont exposées dans des édifices publics, et principalement à l'Institut. C'est là qu'on peut les comparer avec celles qui sont sorties récemment du ciseau de nos statuaires actuels.

M. Cortot n'a jusqu'à ce moment rien produit qui ne soit marqué au coin d'un talent supérieur. La statue de Pierre Corneille a réuni tous les suffrages.

Ne pouvant donner dans ce volume une plus grande étendue aux articles de sculpture, nous nous faisons un devoir d'indiquer les ouvrages qui ont paru attirer le plus spécialement l'attention des connaisseurs, soit par l'importance du sujet, soit par le mérite de l'exécution.

M. *Bra*, Ulysse dans l'île de Calypso; Aristodème au tombeau de sa fille (ce dernier morceau a été commandé par le Ministre de l'intérieur); une figure de S. Paul pour une des églises de Paris.

M. *David*, une S.te Cécile ayant la même destination; le modèle de la statue de Racine; un bas-relief pour la fontaine de la Bastille, représentant le génie de l'architecture militaire.

M. *Descine*, la Bienfaisance répandant ses dons sur

les mères et sur les vieillards, bas-relief destiné à orner un tombeau du cimetière du P. Lachaise.

M. *Dupasquier,* statue de Duguay-Trouin. M. *Lesueur,* celle de Michel Montaigne. M. *Mansion,* la Poésie lyrique et la Musique. Ce dernier morceau, exécuté en bas-relief, est placé dans la cour du Louvre, et s'accorde parfaitement avec ceux qui sont dus au ciseau du célèbre Jean Goujon.

M. *Petitot* fils, un jeune Chasseur blessé par un serpent, morceau d'étude; une statue de S. Jean, commandée par M. le Préfet de la Seine. M. *Raggi,* Bayard, statue en bronze pour la ville de Grenoble. M. *Romagnesi,* Calliope et Polymnie, bas-relief exécuté sur une des portes intérieures de la cour du Louvre. M. *Valois,* Louis XVI, modèle d'une statue colossale pour la ville de Montpellier.

On a coutume de confondre dans une même section du livret du salon, sous le titre de *Gravure,* les médailles, les camées et autres objets de ce genre, avec les morceaux de gravure en taille-douce, estampes, vignettes, &c., quoique ces productions soient évidemment de nature différente. L'art de la gravure en médailles ou en pierres fines tient essentiellement à la sculpture: c'est un point reconnu, qui n'a pas besoin d'être discuté.

Nos principaux graveurs en médailles, camées ou pierres fines, qui ont exposé au salon, sont MM. *Gayrard, Caunois, Barre, Tiolier, Brenet, Hubert Desnoyers, Depaulis, Dieudonné, Galle* aîné, *Gatteaux, Montagny, Simon* et *Vivier.*



Laitié inv.t Réveil sc

Planche 64.e et dernière. — *Jean de la Fontaine; statue en marbre par M.* Laitié.

On ne saurait trop applaudir à l'heureuse idée qu'a eue le Ministre de l'intérieur de faire exécuter les statues de nos grands hommes, pour en gratifier leurs villes natales. Les habitans de Château-Thierry verront avec joie revivre au milieu d'eux Jean de la Fontaine, leur compatriote.

M. Laitié, ex-pensionnaire du Roi à l'école de Rome, à qui ce travail a été confié, a représenté ce poète célèbre méditant dans un site champêtre, où, vivement frappé des objets qui l'environnent, il paraît avoir trouvé le sujet d'une fable nouvelle.

La naïveté qui caractérisait Jean de la Fontaine, et la finesse qui fait le charme de ses productions, sont les principaux traits dont le statuaire a cherché à s'emparer pour transmettre à la postérité l'image du premier des fabulistes. Son travail a eu tout le succès qu'il pouvait desirer. Cette figure mérite les éloges qu'elle a obtenus à l'exposition.

Nous terminerons cet article par quelques observations sur la gravure. Si cet art ne s'est pas encore relevé au point où l'avaient laissé les Édelinck, les Nanteuil, les Audran, il faut convenir que depuis trente ans il a acquis un grand degré de perfection, et qu'il le doit à l'étude du dessin ; car le travail du burin et l'harmonie des tailles ne constituent que le mérite secondaire des ouvrages de ce genre. Ceux de

nos artistes qui joignent à la beauté de l'exécution la pureté des formes et la finesse de l'expression, ont offert des estampes dont le succès n'a fait qu'ajouter à leur célébrité. Outre la belle Sainte-Famille de M. *Richomme*, que nous avons citée dans un article précédent, cet artiste a exposé le Triomphe de Galatée, d'après Raphaël. Ces deux estampes sont regardées comme des productions du premier ordre.

M. *Desnoyers* a offert la Vierge dite *au Poisson*, d'après Raphaël. M. *Lignon* a gravé le même tableau. M. *Laugier*, la Mort de Sapho, d'après M. Gros; Zéphire se jouant sur les eaux, d'après M. Prud'hon. M. *Massard*, les Funérailles d'Atala, d'après M. Girodet.

Parmi les productions lithographiques on a distingué un grand nombre de sujets dessinés par MM. *Allaux*, *Athalin*, *Daguerre*, *Isabey*, *Leprince*, *Truchot* et *Villeneuve*, pour le bel ouvrage publié par MM. Charles Nodier, Taylor et Alphonse de Cailleux, sous le titre de *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*.

NOTICE

DE PLUSIEURS OUVRAGES

DE DIFFÉRENS GENRES,

Dont la Gravure n'a pu être insérée dans l'Examen du Salon de 1822.

Nous avons mis, dans le choix des sujets dont nous donnons la gravure, l'impartialité et les soins qu'on doit exiger, et nous ne pensons pas avoir fait d'omissions essentielles. Mais, dans l'obligation de varier les genres, nous n'avons dû en épuiser aucun, et nous laissons inédits un grand nombre de tableaux dont le trait eût été d'un aspect fort agréable. Nous nous bornerons à en donner une indication très-sommaire, et à joindre aux noms de leurs auteurs ceux de plusieurs artistes dont les productions ont été remarquées et vues avec intérêt, mais ne sont pas de nature à être transmises par un simple trait.

TABLEAUX D'HISTOIRE.

Une Psyché de M. *de Boisfremont,* composition gracieuse, et d'un coloris suave et lumineux. Nous nous étions proposé d'en donner la gravure; mais le tableau a été trop tôt enlevé du salon. M. *Delanoe,* la Mort de Procris. M. *Delaroche* jeune, un Christ descendu de la

croix : ce tableau appartient à S. A. R. Mme la Duchesse d'Orléans. M. *Lair*, deux tableaux d'église, commandés par son Exc. le Ministre de l'intérieur et par M. le Préfet de la Seine. M. *Meynier*, Apelle peignant le portrait de Campaspe devant Alexandre. Ce sujet a été traité précédemment par M. *Langlois*, et présenté au salon de 1819 : les deux compositions n'ont entre elles aucun rapport. M. *Debay* fils, pour le ministère de l'intérieur, un Christ en croix, tableau d'un mérite très-remarquable.

Parmi les peintres d'histoire, plusieurs autres ont contribué à augmenter l'intérêt de l'exposition publique : MM. *Dejuine*, *Duvivier*, *Franquelin*, *Grenier*, *Monsiau*, *Perrin*, *Rioult*, *Schnetz*, *&c.*

La liste des peintres de genre serait beaucoup plus étendue. On y accorde le premier rang à ceux qui traitent les scènes familières et les sujets anecdotiques ou du moyen style. Le salon n'avait pas encore offert un aussi grand nombre d'ouvrages de cette nature. C'est dans ces sortes de compositions que l'artiste peut approcher le plus aisément du point de perfection qui les place au-dessus des ouvrages vulgaires, et ce sont les sujets auxquels le public s'attache ordinairement avec le plus de complaisance. Nos dames artistes en font de préférence l'objet de leurs études, et ne cèdent guère aux hommes l'avantage de les traiter avec goût et avec délicatesse. On distingue, parmi les peintres de genre, MM. *Bergeret*, *Bouton*, *Léopold Leprince*, *Moench* et *Thierriat*, de Lyon. On a vu de ce dernier deux tableaux d'intérieur dont l'exécution est bien entendue et promet beaucoup. Le premier représente une école des frères de la Doctrine chrétienne; le second, des

chartreux enterrant un de leurs frères. Le même artiste a encore exposé deux tableaux de fleurs finement étudiés.

Quant aux portraits, nous nous abstenons de citer ceux qui ont été produits par nos principaux peintres d'histoire, auxquels on ne peut refuser une manière toute particulière de traiter ce genre. Nous nommerons seulement quelques-uns des artistes qui s'y adonnent spécialement depuis plusieurs années, et avec un succès qui ne s'est pas démenti : MM. *Robert Lefèvre*, *Kinson*, M.lle *Bouteiller*, M. *Caminade*, M.lle *Godefroy*, M.lle *Phlippault*, &c.

PAYSAGISTES,

PEINTRES D'ANIMAUX, D'ARCHITECTURE, &c.

Cette classe est très-nombreuse, très-distinguée, et voit éclore à chaque exposition plusieurs talens nouveaux. On cite principalement MM. *Bellangé*, *Bellay* de Lyon, *Berlé*, *Berré*, *Bertin*, *Bidault*, *Bonnard*, *Bouhot*, *Bourgeois*, *Dagnan*, *Demarne*, *Dunouy*, *Deroy*, *Duperreux* (1), *Dutac*, *Duval*, *Fournier des Ormes*, *Garnerey* père, *Louis* et *Auguste Garnerey*, *Girardin* (le comte *de*), *Guyot*, *Hue*, *Langlacé*, *Paul Laurent*, *Hippolyte Lecomte*, *Maillot*, *Melling*, *Meuron (de)*, *Mongin*, *Noël*, *Régnier*, *Renoux*, *Robert*, *Ronmy*, *Storelly*, *Swagers*, *Swebach* père et fils,

---

(1) Vue du château royal de Pau où naquit Henri IV, tableau commandé par le Ministre de la maison du Roi, pour la nouvelle galerie de Diane à Fontainebleau. Ce morceau, rendu avec une fidélité scrupuleuse, est riche de composition et de l'aspect le plus pittoresque. Le sujet dont M. Duperrenx a orné les devants du tableau, est relatif à l'histoire du jeune prince.

Taunay, *Thiénon*, *Truchot*, *Turpin de Crissé* (le comte *de*), *Watelet*, *Rémond* (1) et *Michallon* (2).

---

(1) Un tableau commandé pour la nouvelle galerie de Fontainebleau. Le sujet est Carloman blessé à mort dans la forêt d'Iveline. Ce prince fut atteint d'une flèche qu'un imprudent veneur avait lancée à un sanglier. Carloman, pour sauver un serviteur malheureux, persuada à sa cour qu'il avait été blessé par la bête furieuse, et il expira. M. Rémond, qui s'est fait connaître pour l'un de nos plus habiles paysagistes dès son début, exposa au salon de 1819 un morceau sagement composé et d'un excellent goût d'exécution. Depuis cette époque, M. Rémond a remporté le grand prix de paysage, qui lui a procuré l'honneur d'être admis au nombre des pensionnaires du Roi à l'académie de Rome. Si ses progrès ne se démentent pas, ce jeune artiste est appelé à soutenir l'honneur de notre école.

(2) Ce jeune artiste, à peine de retour de son voyage d'Italie, où il avait été envoyé en qualité de pensionnaire du Roi, vient d'être enlevé aux arts. Sa carrière, à peine commencée, n'avait été marquée que par des succès.

TABLE

Des Planches contenues dans le tome II du Salon de 1822.

PEINTURE.

SCULPTURE.

---

(1) C'est par erreur que ce dessin, et celui de la planche 45, représentant la mort d'Inès de Castro, ont été attribués, pag. 79 et 81, à M. Fragonard; ils sont de M. Desenne.

Fin de la Table du tome II du Salon de 1822.

TABLE GÉNÉRALE
DES PLANCHES
CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES DU SALON DE 1822.

PEINTURE.

DESSINS.

SCULPTURE.

	Tom.	Planch.	Pag.
DEBAY père.			
Le chancelier de l'Hôpital, statue......	II.e	62.	101.
DUPATY.			
Cadmus, statue....................	II.e	54.	91.
CARTELLIER.			
Minerve, statue....................	II.e	61.	99.
CORTOT.			
Pierre Corneille, statue.............	II.e	63.	102.
FLATTERS.			
Ganymède, statue..................	II.e	55.	93.
LAITIÉ.			
Jean de la Fontaine, statue...........	II.e	64.	103.
LEGENDRE-HÉRAL.			
Eurydice, statue..................	II.e	56.	94.
LEMOYNE-SAINT-PAUL.			
Bacchante et jeune Faune, groupe.....	II.e	60.	98.
MARIN.			
Vénus et l'Amour, groupe...........	II.e	59.	97.
PRADIER.			
Un fils de Niobé, statue.............	II.e	58.	96.
RAMEY fils.			
L'Innocence, statue................	II.e	57.	95.
TIOLIER.			
Un jeune Faune jouant de la flûte......	II.e	53.	89.

Fin de la Table des Planches contenues dans les deux volumes du Salon de 1822.

